

Aicardiana

2^e série — n° 26 — 15 décembre 2018

▪ *Introduction*

Dominique AMANN

▪ *Le Témoin 1914-1916*

Jean AICARD

▪ *Des cris dans la mêlée 1914-1916*

Jean AICARD

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet **www.jean-aicard.com**

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

2

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 26

Éditorial. Dominique AMANN 5

Introduction. Dominique AMANN 7

Le Témoin 1914-1916. Jean AICARD 21

Des cris dans la mêlée 1914-1916. Jean AICARD 105

3

ÉDITORIAL

Dans les deux précédentes livraisons d'*Aicardiana*, n° 24 et 25, j'ai traité de l'œuvre de guerre de Jean Aicard dans deux domaines : le théâtre et la philosophie morale.

Notre écrivain a également produit une importante œuvre poétique et tout un ensemble de discours et articles disséminés dans de nombreux périodiques du temps de guerre. Il y a développé ses grandes préoccupations du moment : la dénonciation des crimes allemands ainsi que le soutien aux Français en lutte et à leurs Alliés.

Tant en poésie qu'en prose, Jean Aicard a pu faire imprimer, malgré les difficultés économiques, trois ouvrages : en mars 1916, *Le Témoin 1914-1916* ; en novembre 1916, *Des cris dans la mêlée* ; et, en décembre 1917, *Le Sang du sacrifice*, poème achevé à la fin de l'année précédente.

J'ai déjà publié *Le Sang du sacrifice*^(*), et même en satisfaisant les vœux de l'auteur, ce qui n'avait pu être fait dans l'édition de 1917.

Il m'a paru opportun d'exhumer maintenant *Le Témoin* et *Des cris dans la mêlée*, qui n'ont fait l'objet que d'une seule édition et qu'il serait donc bien malaisé de retrouver aujourd'hui. Le troisième volet de l'œuvre de guerre de Jean Aicard — prose et poésie — fera donc l'objet de deux livraisons d'*Aicardiana* : le

(*) *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, 15 juin 2015, avec une introduction de Dominique Amann .

présent n° 26 pour la publication des deux grandes œuvres ; et le numéro 27 pour un florilège des poèmes et articles distribués *passim*.

Aicardiana aura ainsi exhumé de l'oubli l'œuvre considérable et magnifique que notre écrivain a inlassablement élaborée durant les années de la guerre, malgré la mort de sa sœur Jacqueline en juin 1915, malgré la maladie apparue à ce même moment et qui l'emportera en mai 1921. Comme ses collègues écrivains actifs durant le conflit, Jean Aicard aura montré que la plume est une arme véritable contre l'ennemi ; la sienne fut également une thérapeutique efficace pour le moral des troupes et des populations engagées dans ce redoutable conflit.

Dominique AMANN

INTRODUCTION

Dominique AMANN

Le Témoin 1914-1916 ¹

Le Témoin 1914-1916 n'est pas un recueil réunissant des pièces indépendantes ; il s'agit d'un grand poème philosophique, en trente et un épisodes parfaitement enchaînés, paru à la devanture des libraires en mars 1916 ². Dans la dédicace à sa sœur Jacqueline, Jean Aicard rappelle qu'il eut l'idée de ce poème en 1913, qu'il en écrivit les douze premiers chants en 1914 et qu'il en modifia tout le plan après le déclenchement de la guerre. L'œuvre était achevée à la fin de l'année suivante et le poète en donna lecture aux officiers à bord du cuirassé *Provence* le jeudi 30 décembre 1915.

La France était alors engluée dans un conflit interminable : les avancées et les reculs sur le terrain faisaient alterner dans les esprits l'exaltation et l'abattement. L'effort de guerre produisait des pénuries augmentant la difficulté de vivre au quotidien et il était bien difficile aux Français, tant civils que militaires, de cultiver un espoir de cessation prochaine des combats.

¹ AICARD (Jean), *Le Témoin 1914-1916*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, mars 1916, in-16, XVI-143 pages.

² Voir, par exemple, l'annonce du *Journal des débats politiques et littéraires*, n° 86, dimanche 26 mars 1916, « Publications récentes », page 4, colonne 3 : « Le Témoin (1914-1916), par Jean Aicard ; in-16. Flammarion. 3 fr. 50. ». L'achevé d'imprimer est daté « le 10 mars 1916 ».

Jean Aicard fit alors parler un « Témoin », vieux philosophe optimiste et idéaliste, persuadé que l'Évangile ne saurait être démenti et qu'il était dans le destin de la France éternelle de faire triompher le Droit et la Justice sur la barbarie.

Dans les douze premiers chants, écrits en 1913-1914, un homme du xx^e siècle rencontre un vieillard inconnu accablé par le poids des ans et des siècles : c'est un Juif errant qui avait raillé Jésus en croix et qui, pour sa punition, ne mourait pas et devait parcourir inlassablement le monde, racontant partout ce qu'il avait vu (I-III). S'entretenant avec ce passant mystérieux, l'homme contemporain regrette que les hommes aient oublié la personne de Jésus, son message évangélique et préfèrent adorer aujourd'hui les tyrans de ce monde (IV-VI). Le Témoin lui répond que, depuis vingt siècles qu'il chemine, il a vu l'homme s'améliorer, renoncer aux supplices barbares et à toutes les inhumanités : « L'Évangile chemine, et moi, je suis des yeux / Le triomphe du Christ, secret et merveilleux » (VII-XI). L'homme du xx^e siècle réalise alors que « le sauveur du genre humain », « L'homme si merveilleux qu'il reste l'homme unique, / L'exemple, le modèle incomparable et pur, / Le maître maternel, le conseil calme et sûr » a toujours quelques disciples et que « le divin, c'est nous meilleurs, nous bons et justes » (XII).

Nous ignorons quelle devait être la suite de ce poème philosophique car, après le déclenchement des hostilités et durant toute l'année 1915, Jean Aicard lui donna de nouveaux développements.

Le décor change soudain : les deux compagnons de route ont quitté la vallée qu'ils parcouraient et débouchent sur un haut plateau. Des visions terribles se succèdent mais, chaque

fois que l'homme du xx^e siècle se désespère des horreurs commises, le Témoin lui oppose une foi inébranlable en un salut à venir :

— un naufragé, seul survivant d'un navire qui achève de couler, est sur le point de disparaître dans les flots quand, après avoir traversé la tempête, un canot propulsé par douze hommes le secourt *in extremis* : or, ces sauveteurs, simples pêcheurs pauvres et braves, sont les descendants de pilliers d'épaves qui, il y a à peine cent ans, allumaient des feux sur les rivages pour attirer vers les brisants les navires pris dans les tempêtes (XIII) !

— des clairons stridents appellent aux armes : le Teuton, « formidable automate d'acier », « colosse lourd de force et de haine orgueilleuses », déferle sur la Belgique et la France qu'il accable des pires horreurs ; les zeppelins « sombres chimères » lâchent leurs bombes ; les sous-marins coulent des navires remplis de femmes et d'enfants (XIV). Pour autant, le Témoin continue de croire à la permanence de la « divine pensée » de Jésus sur la Terre ravagée par la guerre (XV).

— vingt ou trente millions d'hommes de huit ou dix nations s'entretuent, les fleuves sont rouges de leur sang (XVI) mais le Témoin voit le Droit prendre l'épée : un « peuple apôtre », l'Évangile au fond de son cœur, s'apprête à détruire le peuple criminel (XVII-XVIII).

— des hordes de soldats ivres et fous, prêts à tous les crimes, après avoir livré toute la France à l'incendie, menacent Paris : Guillaume II veut être plus grand que Néron qui brûla Rome ! (XIX-XX) Mais ils sont arrêtés et le Témoin entrevoit les âmes des morts venues au secours des combattants (XXI) : quand l'humanité croit voir mourir son idéal, les doux, qui savent la beauté des cieux et la douceur d'aimer, deviennent les forts et sont vainqueurs (XXII).

— des obus incendiaires embrasent la cathédrale de Reims (XXIII) ; d'autres empuantissent l'air de gaz asphyxiants (XXIV) ; mais la France éternelle, celles des vieux, des femmes et des enfants, reste debout (XXV).

— le « Christ allemand », « Christ noir, vrai fils du Satan des légendes », chante son hymne de mort et de destruction (XXVI), mais le Témoin sait que, sous le casque surmonté d'une pique, le soldat « maudit, plein d'horreur, / L'Antéchrist reconnu dans ce rouge empereur » (XXVII).

Quand l'homme du ^{xx}e siècle se désole de toutes les horreurs de la guerre, le Témoin lui montre les médecins et infirmières qui volent au secours des blessés (XXVIII). Dans la Provence libre et belle, l'âme de la France renaît (XXIX) : la victoire lui est acquise (XXX-XXXI).

Cet argument a été bien perçu par les quelques périodiques qui annoncèrent la parution de l'ouvrage :

LE TÉMOIN³

Par Jean AICARD

de l'Académie française

Après l'exaltation révolutionnaire et l'épopée des guerres napoléoniennes, l'échec momentané des rêves généreux, puis la défaite assombrissent l'âme française, prise soudain du dégoût de vivre, bafouant l'amour, niant le bonheur et s'étourdissant dans le blasphème.

Il faut relire les imprécations d'Alfred de Vigny, pour juger, par contraste, de notre âme d'aujourd'hui, telle que la révèlent, au sein de la plus effroyable tourmente, où l'homme ait jamais

³ *La France de Bordeaux*, 31 mars 1916. Coupures conservées aux Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 47, enveloppe n° 44, « Sur la guerre, la Ligue française », pièce n° 21.

éprouvé sa fermeté, les lettres écrites sous le feu, les harangues de nos orateurs et les vers des poètes. Voilà bien les « témoins » authentiques de la vie ardente et surabondante qui ne fut jamais mieux aimée, ni chantée avec plus d'enthousiasme que sous la menace et les coups répétés de la mort.

Jean Aicard vient de faire entendre un de ces « témoins ». Il a évoqué la figure légendaire du vieil errant, condamné pour ses fautes à parcourir le monde sans jamais s'arrêter. Mais ce n'est plus le maudit au visage désespéré qui fuit l'homme et s'enfonce dans les solitudes pour y cacher sa honte. C'est un philosophe optimiste, curieux de la vie, indulgent aux fautes, pitoyable au malheur, ayant foi dans le progrès. À travers les siècles il a vu les brutalités du barbare se fondre peu à peu et son ascension lente, mais continue, vers la justice et la bonté. Surtout il a discerné à travers les multitudes de croyances qui s'entrechoquent, la fine et pure essence de l'Évangile mêlée à tout ce qui est idéalisme et ce sage est devenu artisan d'union sacrée.

Qu'importe à Dieu les noms mortels dont on le nomme.

Par la subtile influence du mystérieux pèlerin, le poète d'abord désenchanté se laisse guider vers la joie et la beauté de vivre. Mais, dès qu'il entend le canon gronder sur la Marne, qu'il assiste au pire attentat de la force contre la liberté des faibles et qu'il voit tous les fils de France abandonnant leurs querelles se rallier autour du drapeau du droit, muraille maintes fois décimée et toujours invincible, sa poitrine se gonfle d'une allégresse immense : l'errant peut arrêter sa course millénaire aux pieds de la Croix symbolique ; l'Évangile d'amour a réalisé son triomphe, la victoire de la France est la sienne. Victoire à jamais réconciatrice ! En elle et par elle sont tombés les antagonismes fraticides !

Ô France ! tu vaincras, car le monde veut vivre.
La terre entière attend le verbe qui délivre,
Et qu'il soit esprit libre ou sentiment chrétien,
Le grand verbe d'amour sur terre, c'est le tien !

Ce poème qui, par son inspiration philosophique, sa recherche inquiète ou émerveillée du bonheur, sa flamme patriotique et sa facture parnassienne fait songer aux plus beaux chants de Sully Prudhomme, les lecteurs de « La France », le liront avec d'autant plus d'avidité qu'ils attendent avec plus d'impatience de retrouver dans nos colonnes les propos de Jean d'Auriol.

Le Témoin, par JEAN AICARD ⁴.

Il existe en Provence deux poètes, deux collaborateurs, deux amis des *Annales* qui assistent, le cœur anxieux, à la sanglante tragédie de la guerre. L'âge les empêche d'aller grossir le flot des soldats ; mais s'ils ne peuvent lutter à côté d'eux, ils soutiennent, ils enflamment leur courage, ils déposent sur le front de ces héros de magnifiques couronnes, ils exaltent l'incomparable vaillance de nos défenseurs. Cette mission est le noble apanage des artistes : ils distribuent la gloire, perpétuent le souvenir des belles actions, transmettent à l'avenir les noms qui doivent survivre. Jean Aicard réside à La Garde, François Fabié à La Valette, près de Toulon, dans un coin de France, où il n'y a, semble-t-il, que des sourires, du soleil et des fleurs... Vous lisez ici, chaque semaine, les vers si tendrement émouvants de François Fabié. Vous y avez lu les vers éloquents et profonds de Jean Aicard... Ceux-ci paraissent aujourd'hui en librairie. Le volume donne plus de force encore et de cohésion à la thèse de

⁴ *Les Annales politiques et littéraires*, 34^e année, n° 1714, dimanche 30 avril 1916, « Le carnet du lecteur », page 517, colonne 2. Article d'Adolphe Brisson, directeur et rédacteur en chef de la revue.

l'auteur. Elle est haute et généreuse. Jean Aicard considère qu'en dépit des apparences le monde s'achemine vers un idéal de bonté, vers l'harmonie et la paix. Oui, sans doute, aujourd'hui les hommes se déchirent. La férocité règne en maîtresse sur la terre épouvantée. Des choses monstrueuses s'accomplissent. Et cependant, contre la force barbare qui se croyait invincible, des forces bienfaisantes se sont dressées... La révolte de conscience d'un roi Albert, d'un cardinal Mercier, l'union de tous les peuples non asservis feront la justice victorieuse. L'amour l'emportera sur la haine.

Et la croix, sous mes yeux, parut grandir encore.

Midi plus rayonnant, mais plus frais qu'une aurore
Frappait d'aplomb sur nous et sur le crucifix ;
Le Dieu mort promettait le triomphe à ses fils ;
Sur ses bras grands ouverts tombait tant de lumière
Que leur ombre enlaçait la terre tout entière.

Jean Aicard dédie à la mémoire de sa « chère grande sœur », dont l'âme continue d'habiter en lui, ce livre d'espérance et de foi.

A. B.

Jean AICARD, de l'Académie française. — *Le Témoin*, 1914-1916. Paris, Flammarion, 1917. In-16. Prix : 2 fr. 50⁵.

Quelles que soient les apparences, quels que soient l'horreur et le doute, l'influence de l'Évangile pénètre les consciences ; jusque dans les déchirements de la guerre, le christianisme opère le salut de l'humanité et par une élévation continue nous tire de la barbarie ; le droit triomphe de la force, Dieu ayant

⁵ *Études*, 54^e année, tome 152, juillet-septembre 1917, pages 670-671. Article de Louis de Mondadon (1878-1949), jésuite, collaborateur de la revue, traducteur des *Confessions* d'Augustin d'Hippone.

toujours le dernier mot. Telle est l'idée fondamentale de ce poème.

Le « témoin », autrement dit le juif séculaire, ce mystérieux personnage en qui la tradition a symbolisé le châtement d'Israël ingrat, la développe en des discours d'épopée. Une dernière vision la résume, qui nous montre la croix dominant l'universel carnage : midi rayonne, plus frais que l'aurore et, présage de force renouvelée dans la douceur, l'ombre lumineuse qui tombe des bras crucifiés de notre Dieu enlace la terre entière.

M. J. AICARD s'inspire du plus noble idéal. Si l'on peut lui reprocher d'entendre parfois l'Évangile en un sens vague, jusqu'à énerver, à force d'indulgente humanité, la vigueur des dogmes chrétiens, on ne saura que le louer de sa clairvoyance quand il rapporte au Christ le progrès des siècles et toutes nos vertus, fussent-elles laïcisées. La Pensée affranchie, dit le Témoin en s'adressant au Sauveur,

La Pensée affranchie est ta vassale encor ;
Le meilleur d'elle est, un denier de ton trésor ;
L'altruisme, c'est ta charité sous un voile ;
C'est pour avoir levé les yeux vers ton Étoile
Que l'homme, avec des yeux mieux voyants, plus humains,
Sait marcher plus heureux dans ses tristes chemins.

Paroles bien propres à resserrer, s'il en était besoin, l'union sacrée et à entretenir la charité en nous apprenant à rechercher, sous les apparentes divergences des opinions et des doctrines, l'accord foncier des sentiments.

Retenons aussi d'un beau dialogue, sorte de *Carmen saeculare*, entre les morts et les vivants le vœu patriotique mis par le poète sur les lèvres de nos soldats :

Nous ne voulons revoir nos maisons, plus prospères,
Que sous des drapeaux triomphants,

Quand les mères pourront offrir aux heureux pères
Des lauriers tout en fleurs par la main des enfants.

Louis de MONDADON.

Ses plus proches amis furent enthousiasmés par cette nouvelle œuvre forte, suscitant l'espérance en la destinée victorieuse du pays :

« C'est une des plus belles choses que tu aies faites et un digne frère de ton *Jésus*.⁶ »

« Mon impression bien franche est que vous avez écrit une épopée émouvante. Ce qui manque aux poèmes de la guerre c'est qu'ils restent de l'actualité, de l'accidentel et ne s'élèvent pas à ce degré de généralité nécessaire pour le grand art, celui qui dure. Vous avez trouvé le moyen de rattacher le drame actuel au plus grand drame de l'histoire et au drame éternel qu'est l'histoire au moyen d'un témoin qui a tout vu et n'a rien oublié. Puis, vous avez planté l'espérance et l'amour sur le charnier. Comme tout ce que vous avez écrit, ces vers suscitent mieux qu'une émotion esthétique.⁷ »

Le Témoin est une œuvre profondément philosophique, d'une lecture difficile. Le poète décrit des visions, s'entretient avec un personnage légendaire et cette moderne Apocalypse lui permet d'accéder à une compréhension mystique de la réalité : même

⁶ Lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, dimanche 19 mars 1916, 2 pages ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1531.

⁷ Lettre autographe signée de Jean Calvet à Jean Aicard, datée du lundi 20 mars 1916, sur carte de correspondance à l'en-tête « Collège Stanislas », recto-verso ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, enveloppe « Jean Calvet », pièce n° 1193. Lettre publiée dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 16, 15 mars 2016, « Lettres de Jean Calvet à Jean Aicard », pages 115-116.

l'humanité morte inculque aux vivants « Une puissance à qui rien n'est plus impossible » ; un « Christ Germain » appelant aux pires horreurs affronte le Christ chrétien... mais l'issue est certaine : « L'idéal, qui n'est pas encor, lui seul demeure ; / C'est le but immuable et sans fin déplacé » ; Paris, « cœur du monde chrétien », sera sauvé.

« Ô France ! tu vaincras, car le monde veut vivre.
« La terre entière attend le verbe qui délivre,
« Et qu'il soit esprit libre ou sentiment chrétien,
« Le grand verbe d'amour sur terre, c'est le tien. » (XXIX).

Choix éditoriaux

Je publie ci-après le texte très exact de Jean Aicard. J'ai toutefois amélioré la présentation des dialogues : dans l'édition de 1916, une ponctuation lourde les rend confus ; aussi ai-je eu recours aux normes typographiques actuelles qui améliorent significativement leur lisibilité.

Des cris dans la mêlée, 1914-1916⁸

Des cris dans la mêlée sont l'exacte antithèse du *Témoin*.

Il s'agit tout d'abord d'un ouvrage en prose, composé principalement d'articles donnés à la presse, notamment au journal *La France de Bordeaux*, en 1914, 1915 et 1916. Ses parties sont donc totalement indépendantes et traitent des sujets variés, parfois légers et anecdotiques.

Le livre fait parler un certain Jean d'Auriol. Ce Jean d'Auriol — que les familiers de notre écrivain connaissent bien, — est,

⁸ AICARD (Jean), *Des cris dans la mêlée, 1914-1916*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, novembre 1916, in-16, x-338 pages.

certes, Jean Aicard lui-même, mais un Jean Aicard populaire et laissant parler le peuple dans sa spontanéité. Jean d'Auriol n'est pas un philosophe visionnaire et mystique : ses propos sont terre à terre, quotidiens, inspirés par la sagesse populaire et le bon sens commun.

L'ouvrage, d'une lecture facile, s'adresse à un vaste lectorat : aux Français des petits quartiers et des villages, au peuple peu lettré des faubourgs et des campagnes, que l'auteur n'a pas voulu oublier dans les circonstances dramatiques du moment.

L'idée générale qui inspire ces lignes reste toutefois la même : flétrir l'agresseur, son désir de domination brute, sa philosophie de violence et ses méthodes barbares ; magnifier le courage des Français et de leurs Alliés défenseurs de la civilisation chrétienne et de la démocratie manifestée par la devise républicaine française.

La publication du livre, en novembre 1916, est passée presque inaperçue : les critiques littéraires n'ont, de toute évidence, pas perçu l'intérêt de ce livre populaire, très en dehors — il est vrai — de la production littéraire habituelle de notre écrivain. La présentation qu'en fait Charles Merki⁹, dans le *Mercure de France*, illustre bien cette incompréhension :

À propos du petit dernier de M. Jean Aicard, *Des Cris dans la mêlée*, je demanderai enfin à faire quelques réflexions susceptibles de m'aider à dire, il me semble du moins, ce qu'on en peut penser. C'est qu'à première vue il devrait paraître que seuls auraient à nous parler de la guerre ceux qui se trouveraient y avoir pris part, — à un titre quelconque, peut-on même concé-

⁹ Charles Merki, romancier et journaliste, collaborateur du *Mercure de France*.

der. Cela nous promettrait déjà un bel encombrement dans les bibliothèques. Mais il paraît que cela ne suffit pas encore. Chacun veut avoir son petit volume, touchant de près ou de loin, il n'importe, aux événements actuels ; les plus raseurs s'y sont mis, et les faits se trouvant manquer, — pour cause ! — on les remplace par du bavardage. Cela s'appelle par exemple *Journal d'un Bourgeois de Paris*, où se trouve pourvu d'un titre plus affriolant ; pour M. Jean Aicard, ce sont : *Des cris dans la mêlée*. Des articles écrits pour *La France*, il a tiré trois cents pages, trois cents pages pour nous raconter ce que tout le monde sait ; trois cents pages de considérations bénévoles, de concert avec son protagoniste Jean d'Auriol qui représente évidemment la « politique républicaine » et le sens commun, ce qui facilite les conversations. Ainsi parle-t-il de la Noël sur le front, des Anglais honorant Jeanne d'Arc, du drapeau belge, des crimes allemands comparés à ceux des Vandales, du général Gallieni, de la journée des Morts, de la conception du Surboche, etc. Ce régal ne suffisant pas, M. Jean Aicard y a voulu ajouter quatre lettres ouvertes à M. Ferdinand Buisson, et un discours prononcé à Toulon devant le monument d'Albert I^{er} pendant que la police « contenait difficilement la foule ».

CHARLES MERKI ¹⁰.

Choix éditoriaux

Je publie ci-après l'ouvrage de Jean Aicard dans son texte très exact.

Je l'ai seulement amputé des quatre lettres à Ferdinand Buisson et du discours prononcé le 14 juillet 1916 à Toulon, publiés *in fine*, qui sont hétérogènes au reste de l'ouvrage.

¹⁰ *Mercur de France*, 27^e année, n° 442, tome CXVIII, jeudi 16 novembre 1916, page 358.

JEAN AICARD

de l'Académie française

LE TÉMOIN

— 1914-1916 —

À la guerre, tout est
force morale.

NAPOLÉON.

Courage, j'ai vaincu
le monde.

Jésus-Christ.

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.

JEAN AICARD
de l'Académie française

LE TÉMOIN 1914-1916

À la guerre, tout est force morale. (NAPOLÉON.)
Courage, j'ai vaincu le monde. (Jésus-Christ.)

Nouvelle édition
corrigée et augmentée de notes
par Dominique Amann

À MA SŒUR
MADAME JACQUELINE LONCLAS
morte le 12 juin 1915

Chère grande sœur,

J'avais commencé ce poème en 1913, et je t'en ai lu les douze premiers chants en 1914, à la veille de cette guerre, qui, toute une année, fut ton tourment. Elle te fit dire, le jour où l'on t'apprit qu'un de nos jeunes amis était tombé sous les balles allemandes : « Je sacrifierais volontiers le temps qui me reste à vivre, si ma mort pouvait sauver pareille jeunesse ! » Je sais pourtant avec quel chagrin tu te sentais arrachée lentement à mon infinie tendresse...

Ce poème, dont la guerre a modifié le plan, sans rien modifier des conclusions, je te le dédie, comme je t'ai dédié tous mes ouvrages, — car la mort ne m'a pas séparé de toi : ton âme plus que jamais inspire et soutient la mienne.

JEAN AICARD.

La Garde (Var), Décembre 1915.

CE POÈME A ÉTÉ LU
POUR LA PREMIÈRE FOIS
À BORD DU CUIRASSÉ PROVENCE
EN PRÉSENCE DE MM. LES OFFICIERS RÉUNIS
LE 30 DÉCEMBRE 1915
ET
LES DEUX STROPHES SUIVANTES
EN SOUVENIR D'UNE COMMUNE ÉMOTION
ONT ÉTÉ COMMUNIQUÉES
À L'ÉQUIPAGE
PUIS INSCRITES
D'UNE FAÇON DURABLE
À BORD DU CUIRASSÉ.

AU CUIRASSÉ PROVENCE

TON PAVILLON ET TON CANON,
JE LES VOIS VAINQUEURS PAR AVANCE,
FIER VAISSEAU QUI PORTES LE NOM,
L'ÂME ET LE NOM DE LA PROVENCE.

ÂME FRANÇAISE, NOM LATIN,
C'EST LÀ DEUX GRANDEURS DE L'HISTOIRE ;
ELLES T'ASSIGNENT TON DESTIN :
TU VAS NAVIGUER VERS LA GLOIRE.

J. A.

TABLE DES TITRES

I.	—	Dans le Crépuscule	29
II.	—	La Rencontre	31
III.	—	Les Lassitudes	32
IV.	—	Dans la Nuit	34
V.	—	Les Présages	36
VI.	—	L'Invective	38
VII.	—	Le Témoin	42
VIII.	—	Christophore	44
IX.	—	L'Amour	46
X.	—	L'Aurore	49
XI.	—	C'est le Passé	50
XII.	—	La Chaîne	52
XIII.	—	La Tempête	55
XIV.	—	Aux Armes !	58
XV.	—	Le Doute	62
XVI.	—	Sous le Soleil	65
XVII.	—	Vers l'Unité	67
XVIII.	—	La Croisade	70
XIX.	—	La grande Menace	73
XX.	—	Le Miracle	77
XXI.	—	les Morts	79
XXII.	—	L'Idéal	81
XXIII.	—	La Bonne Lorraine	82
XXIV.	—	Odeurs d'Âmes	84
XXV.	—	Debout, les Morts !	85
XXVI.	—	Le Christ Allemand	90
XXVII.	—	La Vérité	93
XXVIII.	—	Les Désarmés	95
XXIX.	—	Force et Sérénité	98
XXX.	—	Le Rouge-Gorge	101
XXXI.	—	La Terre promise	102

I DANS LE CRÉPUSCULE

C'était l'heure où, les yeux et le cœur pleins de doute,
Le marcheur devant lui voit s'effacer sa route,
Et, serrant son bâton comme une arme en sa main,
Cherche un gîte où dormir, en espérant demain.

C'était l'heure où l'on sent sa lassitude, l'heure
Où l'on sent mieux qu'il faut que toute chose meure ;
Heure auguste, où le froid qu'exhalent les tombeaux
Mêle une inquiétude au désir du repos,
Submerge les contours et les couleurs des choses,
Et, de la plaine, aux pics neigeux, saignants et roses,
Marée étrange, monte — et, lourde de sommeil,
Couvre sur l'horizon la gloire du soleil.

Aux temps païens, quand sur nos chemins tombait l'ombre,
Quand les astres, qui sont les figures du Nombre
Et du Rythme, un à un, s'allumaient dans le ciel,
Les dieux, termes concrets de l'immatériel,
Muses, nymphes, tritons, les grâces et les forces,
Lentement s'échappaient des rochers, des écorces,
Et des mers, pour charmer les soirs mystérieux...

L'approche de la nuit était l'heure des dieux.
 Heure infinie, affreuse et tranquille, pareille
 À celle où, se parlant de Jésus, mort la veille,
 Deux pèlerins, dont l'un se nommait Cléophas,
 Sur la route déserte où résonnait leur pas,
 Dans la lente ténèbre où, sans voir, l'œil devine,
 Virent soudain près d'eux, ombre humaine et divine,
 Un inconnu surgir, étrange compagnon
 Dont ils sentaient l'amour sans connaître son nom ¹.

¹ NDLR. — Dans cette strophe, Jean Aicard évoque les deux « pèlerins d'Emmaüs » que l'évangéliste Luc nomme dans son chapitre 24, versets 13-35. Cheminant pour s'en retourner dans leur village après la mort de Jésus, ils s'entretenaient tristement de tout ce qui venait se passer. Un inconnu se joint à eux, qu'ils invitent à dîner : durant le repas, ils reconnaissent Jésus mais celui-ci disparaît soudain.

II LA RENCONTRE

C'était cette même heure, et, venant de la ville,
 Je regagnais mon champ, la maison, mon asile,
 D'un pas de plus en plus inquiet et pressé,
 Quand, devant moi, parut, spectre obscur et lassé,
 Un mendiant très vieux, qui portait à grand-peine,
 Tout seul, toute l'horreur de la misère humaine.
 Malgré l'ombre, où mourait encore un peu du jour,
 Je le voyais pliant sous ce fardeau trop lourd.
 Un bâton soutenait l'effort de son courage ;
 Et, fouettant son manteau déchiqueté par l'âge,
 Sa barbe aux flots tordus semblait, drapeau vivant,
 Un haillon de douleur que déchire le vent.

III LES LASSITUDES

Un vieil usage veut, au pays de mes pères,
Que, le soir, quand les loups sortent de leurs repaires,
On souhaite la paix aux passants inconnus.
Donc, lorsque je joignis ce vieillard aux pieds nus,
Je formulai le vœu qu'un salut accompagne,
Puis j'ajoutai : « L'orage assombrit la campagne ;
« Allez-vous loin, par ces chemins très écartés ?
« Je puis — le voulez-vous ? — marcher à vos côtés.

« — Soyez remercié, bon passant, mais j'ignore,
« Chaque soir, en quel lieu me trouvera l'aurore :
« Marcher ce soir, demain, toujours, c'est mon destin ;
« Et j'arrive du fond d'un passé si lointain
« Que ma lassitude est sans mesure ; je porte
« Tous les maux et l'espoir de l'humanité morte.

« — Vous ne m'étonnez point, car moi-même, ô passant,
« Je me plains comme vous parfois ; en vieillissant,
« On croit porter en soi l'âme même du monde ;
« On sent partout la noire éternité profonde ;
« On a tout vu, tout lu, tout souffert, on est las,
« Et le vœu de mourir alourdit tous nos pas. »

Je dis, et regardai mon compagnon de route ;
Son dos, quoique bombé comme l'arc d'une voûte,
Maintenant semblait jeune et ses pas résolus,
Et je ne sais pourquoi je ne le plaignais plus :
On l'eût dit plein de force, et que son âme seule
Portât l'expérience et l'âge d'une aïeule,
Quand son corps résistait sans peine au poids des temps.
À chaque pas, ses pieds, tout à l'heure hésitants,
Plus raffermis, semblaient prendre, par un mystère,
Un élan de jeunesse au contact de la terre.

Il me dit : « De quel droit un dégoût si profond ?
« L'œuvre lente et sans fin que de longs siècles font,
« Aucun siècle n'en voit au loin toute la trame :
« Un instant, joie ou peine, occupe seul votre âme,
« Comme le site étroit, dans un bois spacieux,
« Fourré sombre ou clairière, occupe seul nos yeux. »

IV DANS LA NUIT

Il dit. Nous cheminions dans la longue vallée,
Sous la nuit orageuse et comme désolée.
Au ciel, pas un éclair, pas un petit point d'or ;
Le mont pourtant s'y découpait plus noir encor ;
Nos sentiers rocailleux, contournant la montagne,
Étaient noirs ; pas un feu, dans toute la campagne,
N'annonçait la douceur des asiles humains ;
Et la nuit transformait en gouffres nos chemins.

Il dit : « Que souffre-t-on qui soit plus qu'une peine,
« Tant que l'on n'a vécu rien qu'une vie humaine ?

« — C'est avoir tout souffert qu'avoir subi l'amour,
« Dis-je ; c'est l'éternel enfer en un seul jour !
« Né du désir, toujours déçu, de tout connaître,
« L'amour, faux prometteur de joie, attire un être
« Comme l'aimant fatal attire un brin de fer.
« L'amour, qui soumet l'âme aux frissons de la chair,
« Et nous fait accepter l'horreur de nous survivre,
« Est un vin traître dont l'odeur vireuse enivre.
« L'homme, meilleur que Dieu, voudrait, mais veut en vain,
« Mêler aux âpretés de ce perfide vin

« Un miel que la nature ignore : la tendresse ;
« Seules, les voluptés sont donneuses d'ivresse,
« Et, fier de piétiner des flancs nus, de beaux seins,
« Comme le vendangeur écrase les raisins,
« L'amant ivre, brutal et cruel par nature,
« Sans pitié comme Dieu, foule la créature !
« La tendresse eût voulu poser, comme une sœur,
« Sur un front douloureux son charme de douceur ;
« Le dévouement, son baume apaisant sur la plaie ;
« Mais devant la laideur, le lâche amour s'effraie
« Et se détourne... il faut des corps neufs au désir !
« Le Minotaure, entre les vierges, veut choisir,
« Et ce dragon, aussi nombreux que nous le sommes,
« Renaît sans cesse au cœur des femmes et des hommes,
« Et la moitié du monde, en un rut sans pitié,
« Féroce ment affronte et mord l'autre moitié !
« À peine si, parfois, un tendre et triste couple
« Par les sentiers perdus s'enlace d'un bras souple ;
« Les autres, se roulant à terre, n'ont en eux
« Que des tourments jaloux et des amours haineux ;
« Et telle, subissant la destinée aveugle
« Qui livre au taureau fou la génisse qui meugle,
« La vie en gémissant se terrasse et se mord,
« Et s'enfante à jamais pour l'amour et la mort !

V LES PRÉSAGES

« — Parmi les maux sans fin dont l'éternité pleure,
« Enfant, tu n'as souffert que les tiens, et qu'une heure ! »

Je lui dis : « J'ai souffert aussi les maux d'autrui :

« Comme l'humanité, je traîne, dans la nuit,
« Sous le ciel dont l'affreux silence nous menace,
« Un reste douloureux d'espérance tenace.
« Oui, j'espère en un rêve auquel je ne crois pas,
« Et le vœu de mourir alourdit tous mes pas.
« Il sera doux, l'instant où la morne inconnue
« Entre ses bras terreux dissoudra ma chair nue ;
« Où ma chair cessera de redouter l'amour ;
« Où, ne regrettant rien, qu'un peu l'éclat du jour,
« Je dormirai content de ne plus voir l'envie,
« Acharnée et mordant sur la plus belle vie,
« Insulter ou nier les plus nobles efforts.

« Oui, j'appelle à grands cris la paix, la paix des morts,
« Puisqu'il n'est pas d'amour certain ni de justice !
« Oui, j'invoque le pur néant, seul dieu propice !
« Un Autre avait promis à ce monde d'effrois
« Qu'il viendrait apaiser les peuples et les rois,

« Les courber sous sa main, les unir sous son règne ;
« Mais Celui-là n'est plus qu'une image qui saigne
« Et montre à l'univers un flanc déchiqueté !
« Son cœur n'est qu'une plaie ouverte à son côté,
« Et c'est comme une bouche effroyable et plaintive
« Qui crie en vain : "Seigneur ! que votre règne arrive !"
« Rien, rien ne lui répond, qu'un silence infini,
« Le même au Golgotha que sur Gethsémani !
« Il s'est trompé, Celui qui disait : "Paix sur terre !"
« Sur le mont déserté la croix est solitaire ;
« La Guerre à l'œil de brute, au front dur et têtue,
« Piétine, dans le sang, sur le temple abattu !
« Les vrais rois sont ceux-là qui, brandissant l'épée,
« Fouaillent comme un troupeau l'humanité dupée ;
« Le monde horrible attend les pires lendemains ;
« La haine arme partout les enfants des humains ;
« Les femmes, autrefois des mères attendries,
« Contre l'antique époux se dressent en furies ;
« Et Celui qui promet au monde la pitié,
« Aux mains des flagellants n'est qu'un fou châtié !
« Il est traqué, raillé, chassé de tous ses temples,
« Exemple mémorable, entre tous les exemples,
« De l'inutilité d'avoir, — seul, au milieu
« Des hommes vils, — la grâce et la beauté d'un Dieu ! »

VI L'INVECTIVE

À ces mots, tout le ciel craqua comme une voûte
Qui tout à coup s'entrouvre en se lézardant toute ;
Et des gouffres de feu parurent au travers,
Par des trous aussitôt refermés qu'entrouverts.
L'occident noir poussait, au-dessus de nos têtes,
Les nuages, coursiers qui, fouettés des tempêtes,
Paraissaient secouer des flammes dans leur crin ;
Sous leur galop, le ciel fut comme un pont d'airain
Qui vibre en sons profonds qu'un écho sourd prolonge ;
Et, tout haut, malgré moi, je disais, comme en songe :

— « N'est-il pas fou, ce dieu, quand tout doit démentir
« Sa doctrine, sa vie et sa mort de martyr,
« (Et qui le sait ! et qui connaît la race humaine !)
« D'annoncer aux humains sa victoire certaine ?
« À peine intelligible à notre humanité,
« N'est-il pas fou de croire à l'homme racheté ?
« Fou de croire qu'un jour tous iront dans sa voie ?
« Et sa mort, — au sommet d'un mont, pour qu'on la voie
« De tous les horizons, — sa mort sur ce haut lieu
« N'est-elle pas vraiment la défaite de Dieu ?
« Elle est la grande preuve, éclatante, achevée,

« Qu'en lui l'amour ne fut qu'une splendeur rêvée !
« Ô Golgotha ! sommet de honte ! pilori
« Où l'unique Bonté jette en vain son grand cri !
« Monument d'infamie, où l'illusion sainte
« Pousse éternellement son inutile plainte !
« Trône où l'Envie, assise, heureuse, fouet en main,
« Incarnant tout le lâche et hideux genre humain,
« Tient sa cour de bourreaux, qui ricane autour d'elle !
« Piédestal odieux de la haine immortelle
« Qui brandit, en riant, les marteaux et les clous !
« Autel où l'agneau blanc s'offre en victime aux loups !
« Comment peux-tu paraître à l'humaine mémoire
« La cime où Dieu le Juste achève sa victoire ?
« La justice avec lui fut roulée au linceul ;
« On entrevoit l'amour dans le rêve d'un seul,
« Mais on veut oublier l'abandon des apôtres :
« Le reniement de Pierre et la fuite des autres.
« Et deux mille ans plus tard, ô Jésus mort pour nous,
« On cherche sous ta croix un fidèle à genoux ;
« Car les pharisiens, qui font semblant de croire
« À ton pouvoir d'amour, le savent illusoire.
« Le bataillon sacré, tes chevaliers, soutiens
« Du trône et de l'autel, ces deux pôles chrétiens,
« Ceux-là, les prétendus servants de ta doctrine,
« Qui la disent encore efficace et divine,
« Ceux qui t'appellent Dieu de pitié, Dieu le Fils,
« Et brodent saintement ta bannière de lys,
« Tes derniers pèlerins, à peine quelques hommes,
« Nous connaissant mauvais et vils, tels que nous sommes,
« Tout en te proclamant vainqueur, ô dieu vaincu,
« Voient bien qu'en vain leur dieu sur la terre a vécu
« En homme, — et que ta mort n'a pas sauvé les mondes !

« Et t'invoquant toujours, sans que tu leur répondes,
 « Ils appellent sur nous, châtiment mérité,
 « Un dieu-soldat, l'épée en main, casqué, botté,
 « Qui foule, sous des pieds sanglants, l'âme elle-même,
 « Pour être, et non plus toi ! le chef, le dieu suprême.
 « ... Tes espoirs infinis sont-ils assez déçus !
 « Quelle erreur fut égale à la tienne, ô Jésus !
 « Oh ! si du moins, quand sur ton gibet ton sang coule,
 « Un seul cri de pitié s'élevait de la foule !
 « Mais qu'espérais-tu donc de ce peuple au cœur bas ?
 « Son ami n'est jamais Jésus ; c'est Barrabas !
 « Mendiant de pitié sans pitié pour lui-même,
 « Il ne sert pas l'amour et demande qu'on l'aime !
 « À peine si le bon pasteur sauva parfois
 « Quelque errante brebis accourue à sa voix ;
 « Le reste n'obéit qu'au chien puissant qui gronde ;
 « Et, veule, piétinant dans sa fange profonde,
 « La foule est un troupeau qui bêle vers la mort !
 « Que si, rebelle un jour aux caprices du fort,
 « Un peuple, en justicier, tout à coup se redresse,
 « Lui qui, dans l'esclavage, invoquait ta tendresse,
 « Lui, doux vaincu d'hier, devient un dur vainqueur !
 « Dès qu'il a la victoire au nom des droits du cœur,
 « En hâte il les abjure, et sous ses pieds les broie :
 « Le doux agneau bêlant devient bête de proie.
 « Et c'est ainsi toujours qu'un juste révolté
 « Rend aux tyrans déchus un droit d'iniquité.

« Ta statue était d'or avec des pieds d'argile,
 « Christ ! Deux mille ans après l'aube de l'Évangile,
 « Tes prétendus chrétiens, sur l'univers à feu
 « Et à sang, blasphémant l'humanité de Dieu,

« Relèvent Sabaoth², que leur folie adore,
 « Et dont la rouge gloire efface ton aurore !
 « Il s'est aussi fait homme ; il est le dieu rival ;
 « Tu passais sur un âne : il te nargue à cheval !
 « Les hommes fascinés, glorieux dans la honte,
 « Baisent les durs sabots de la bête qu'il monte.
 « C'est lui que l'on invoque à toute heure et partout ;
 « Son image de bronze est la seule debout ;
 « Tout-puissant ou martyr, lui qu'en tremblant on nomme,
 « C'est lui qu'on voudrait être ou subir : le surhomme,
 « NAPOLÉON ! C'est lui, lui seul, le roi des rois !
 « En un hochet de guerre il a changé ta croix ;
 « Et nul n'en peut parler, sans qu'une voix réponde :
 « C'est lui le vrai sauveur, le vrai maître du monde !
 « C'est lui le dieu d'hier et le dieu de demain,
 « Qui règne et tient le globe étoilé dans sa main.
 « Il ressuscitera selon la prophétie ;
 « C'est le mort qu'on attend toujours, le vrai Messie...”

« J'ai tout vu, j'ai tout lu, tout souffert ; je suis las,
 « Et le vœu de mourir appesantit mes pas...

² NDLR. — Dans la Bible, *Sabaoth* est le dieu des armées.

VII LE TÉMOIN

« — Un livre, dit le vieil homme, est l'ombre d'un songe
« Où, sans voix ni couleur, le passé se prolonge.
« Ce sont des siècles, non des livres, que j'ai lus :
« Bien des maux sont soufferts — que l'on ne verra plus. »

42

Quand il se tut, la foudre errait encor, lointaine ;
Puis un éclair muet illumina la plaine.
Le vent faiblit ; sous des nuages moins épais,
Les grands bois frissonnants sentaient venir la paix.

Il dit : « Je vois encor Jésus, devant ma porte,
« Tomber sur ses genoux avec la croix qu'il porte.
« Croyant son œuvre folle et son martyre vain,
« Moi, fou, j'ai comme vous raillé l'homme divin.
« Lui, ne m'a point maudit ; il n'a maudit personne,
« Étant toujours celui qui bénit et pardonne,
« Mais il m'a regardé de son regard touchant,
« Doux à qui le menace et tendre au plus méchant,
« Et ce regard disait : "Tout passe : je demeure.
"Comment juger les temps, lorsqu'on ne vit qu'une heure ?
"Je n'ai pas mérité ton rire et ton affront...
"C'est pourquoi tu vivras, quand les siècles mourront ;

"Ainsi tu pourras, fût-ce après deux mille ans d'âge,
"Vieux comme un monde, ô Juif, me rendre témoignage.
"Tu marcheras sans halte, et partout, de tes yeux,
"Partout tu pourras voir mon pas mystérieux.
"Tu ne t'arrêteras, mort, dans ma paix profonde,
"Que le jour où j'aurai soumis l'âme du monde." »

43

VIII CHRISTOPHORE

Un nuage s'ouvrit, au zénith, lentement,
Par où nous souriait un peu du firmament ;
Puis la lune, en ce coin d'espace, parut toute,
Éclairant les pâleurs de mon compagnon de route.

Ce vieillard, moins que moi lamentable, et moins las,
Et qui pourtant portait un monde, comme Atlas,
Ayant levé le front, parut grandir encore.
Je songeai : « Ce n'est point Atlas³, c'est Christophore⁴.
« Il porte un souvenir plus lourd qu'un Christ-enfant,
« Un dieu qu'on dit vaincu, mais qu'il croit triomphant ;
« Vingt siècles de combats pour la croix ou contre elle... »

Il reprit, de sa voix calme et surnaturelle :

« Je marche sans repos, pour être le Témoin.
« Derrière moi, le jour où je partis est loin,
« Plus loin peut-être encore est devant moi ma halte ;
« Mais ma foi dans le jour qui m'est promis m'exalte,
« Et lorsque, par moments, les peuples plus heureux
« Ont des princes moins durs ou moins de haine entre eux,
« Alors, je sens venir la paix, et, comme une onde,
« En mes veines courir la jeunesse du monde ;
« Un jeune espoir joyeux marche avec mes pieds lents ;
« Pour le monde et pour moi, qu'est-ce que deux mille ans ?

« J'ai deux mille ans, j'ai vu Lutèce et les deux Rome,
« Et les hommes mourir, mais vivre et grandir l'Homme,
« Car l'Homme a la durée et chacun n'a qu'un jour.
« Les générations font, chacune à son tour,
« En criant vers le ciel, leur chemin vers l'abîme...
« Or, tout mortel, n'ayant que sa minute infime,
« Nomme ses moindres maux le comble des malheurs,
« Et ne reconnaît pas si les temps sont meilleurs ;
« Mais moi qui mesurai les horreurs de la vie
« Sur la route au tombeau par vingt siècles suivie,
« Moi qui raillai Jésus tombé sur le chemin,
« Je sens mon cœur plus large et l'homme plus humain.

« Qui laisserait Jésus, à l'époque présente,
« Cheminer sans secours sous la croix écrasante ?
« Depuis l'heure où le grand crime fut accompli,
« La croix n'est-elle pas un supplice aboli ?
« Le juge, en condamnant, n'est-il pas moins sévère ?
« Les fils du bon larron béni sur le Calvaire
« Connaissent-ils encor l'*in-pace*⁵ ténébreux ?
« Les engins de terreur, toujours dressés contre eux,
« Coins et poires d'angoisse, et toutes les tortures ?

« La loi se fait clémentine aux pires créatures ;
« L'arbre infâme est en fleurs... L'ombre est douce, ô mon fils,
« Qui sur nous et sur tous — tombe du crucifix. »

³ NDLR. — Dans la mythologie grecque, le géant Atlas porte la Terre sur ses épaules.

⁴ NDLR. — Christophore : celui qui porte le Christ.

⁵ NDLR. — *In pace* : cellule fermée pour la détention perpétuelle des ecclésiastiques.

IX L'AMOUR

Sur les pics où le bord du firmament repose,
Une lente lueur, blanche d'abord, puis rose,
Ondulante, marqua les lignes d'horizon.
Et, devinant au loin le toit de ma maison :
« Le repos nous attend sur ma terrasse haute,
« Lui dis-je, sous la treille où vous serez mon hôte. »

Lointain, les yeux perdus, il ne m'écoutait pas,
Et c'est son rêve seul qu'il suivait à grands pas.

« L'amour, dit-il (et sa voix grave était plus grave),
« C'est le maître insolent qui deviendra l'esclave.
« Les loups dans les forêts, les ours, même les cerfs,
« Et, dans les sables roux, les lions des déserts,
« Avec des cris haineux, pris de fureur jalouse,
« Bramant ou rugissant d'amour, mordent l'épouse ;
« Les hommes font comme eux, et leurs désirs grondants,
« Fauves hargneux, ne sont que griffes et que dents.
« La griffe rétractile, ayant guetté, veut prendre ;
« La dent se réjouit d'entrer dans la chair tendre ;
« Qu'importe au cerf ardent, lascif et furieux,
« L'inutile refus de la biche aux grands yeux ?

« En proie au faux amour, l'âme en vain crie et saigne,
« Et la tendresse humaine attend toujours son règne.
« C'est pourquoi, détournant des hommes mon regard,
« J'ai cherché l'homme — et vu, calme et chaste, à l'écart,
« Le couple pur errer sous la forêt ombreuse.
« J'ai vu, sur un seuil blanc, une sainte amoureuse
« Attendre le retour du fiancé lointain ;
« L'amour est un plein jour dont elle est le matin ;
« Tout l'avenir aimant naîtra de cette aurore
« Qui n'est qu'une lueur fraîche, incertaine encore ;
« Et ce couple de deux bons cœurs, simples et purs,
« N'est que l'image en fleur d'innombrables futurs.
« Ces deux êtres liés, douceur, candeur et grâce,
« Promettent à l'amour une nouvelle race.
« Ce seul couple béni, qui s'aime sans tourment,
« Prépare à l'avenir un paradis aimant ;
« Et qu'importe s'il a désappris l'Évangile ?
« Tout amour vrai, qui n'est ni cruel ni fragile,
« Fut un rêve ineffable au cœur de Jésus-Christ,
« Car la lettre n'est rien, selon qu'il est écrit.
« Oui, compagnon, il faut voir, par-delà les hommes,
« Ce que nous deviendrons et non ce que nous sommes.
« Vaste est l'amas des temps ; le mal rampe au-dessus ;
« Par-dessous, mon œil suit la trace de Jésus.
« Or, elle est comme une eau secrète sous la terre,
« Où, dès qu'elle jaillit, l'oiseau se désaltère ;
« Je sais la reconnaître à ses reflets de feu,
« Qui, là, semblent s'éteindre ; ici, renaître un peu ;
« Et c'est en elle enfin, source, pluie ou rosée,
« Que toute eau bonne à boire est et sera puisée.
« Oui, sous les cris discords, j'entends de pures voix ;
« Écoute-les, sois attentif, regarde et vois :

« Les œuvres de bonté, parmi tant d'œuvres viles,
 « Fleurissent, comme, sur le pavé noir des villes,
 « Quelques arbres, parmi les charrois et les cris,
 « Tendent au ciel lointain de beaux thyrses fleuris.
 « Que d'asiles de luxe offerts à la misère !
 « Que d'infirmes, manquant chez eux du nécessaire,
 « Hommes, enfants, vieillards, mères aux seins gonflés,
 « Y trouvent leur salut, ou meurent consolés.
 « D'autres que des croyants donnent les grands exemples.
 « Jamais la charité n'éleva plus de temples.
 « Et même l'animal, — que Christ a racheté,
 « Quand sur un âne, sans orgueil, il est monté, —
 « Le cheval dans l'étable et le chien à la chaîne,
 « Sentent passer sur eux de la tendresse humaine...

« Crois-moi, mon fils, car j'ai vingt siècles révolus,
 « Bien des maux sont soufferts, qu'on ne reverra plus. »

X L'AUORE

Derrière les grands pics montait l'aube sublime ;
 Puis l'aurore alluma des feux sur chaque cime.
 Candélabres géants, ténébreux par en bas,
 Les pins, les châtaigniers, ouvrant de larges bras,
 Portaient, au plus fin bout de leurs épaisses branches,
 Des feuilles qu'un reflet changeait en flammes blanches ;
 Les nids se réveillaient ; une joie en frissons
 Courait sur la colline où naissaient des chansons.

Et le témoin de tant de jours tombés au gouffre,
 De tous les maux soufferts et de tous ceux qu'on souffre,
 Tourna vers moi son front par l'aurore éclairé.
 On ne sait quoi de grand, d'étrange, de sacré,
 La force du prophète et la douceur du sage,
 Étaient, en creux profonds, gravés sur son visage.
 Ses cheveux sur ses reins tombaient, bouclés et blancs ;
 Sa barbe en nœuds tordus s'enroulait à ses flancs ;
 Aux plis déchiquetés de sa souple tunique,
 Le vent jeune arrachait une poussière antique ;
 Et, depuis deux mille ans, n'ayant fait que marcher,
 Ses grands pieds, nus et durs, effritaient le rocher.

XI C'EST LE PASSÉ

Il dit : « Témoin d'horreurs dix-neuf fois séculaires,
« J'ai vu l'immense arène, aux hauts murs circulaires,
« Qui, tout chargés de fronts, d'yeux et de bras mouvants,
« Semblaient d'horribles murs faits de moellons vivants ;
« Les parois de ce puits hurlaient par mille bouches,
« Et les regards étaient, sous des sourcils farouches,
« Plus mordants et plus durs que le ciment romain.
« Tout le fond de ce puits n'était que sang humain,
« Et luisait sous les yeux des horribles murailles.
« Ventre ouvert, retenant à deux mains leurs entrailles,
« Les gladiateurs, nus, saluaient en mourant
« Le vil César, qu'un peuple avili faisait grand.
« Et toute cette horreur a passé comme un rêve.
« Les vierges, les enfants qui saignaient sous le glaive⁶,
« S'étant donné la main l'un à l'autre en s'aimant,
« Calmes, ont regardé le glaive fixement.
« Le cirque a dit : Je hais ! Ils ont répondu : J'aime !
« Et te glaive est tombé, vaincu, dans leur sang même.

« — Vaincu pour peu de temps ; des rois l'ont ramassé !
« Des papes ont brandi le fer !

— C'est le passé.

« — Un moine inventera la poudre... Oh ! que de veuves
« Pleurent les huguenots, chrétiens jetés aux fleuves !
« — C'est le passé.

— Toi-même, ils t'ont persécuté,
« Juif, tous ces prétendus rêveurs de charité.
« — C'est le passé, qui fut rage, haine, colère.
« Le jour vient, le regard du Juif même s'éclaire.
« — Le vieux peuple des Francs décapite son roi ;
« Lorsque la liberté règne, c'est par l'effroi.
« À leur tour les martyrs ont ramassé l'épée :
« Notre foi dans leur Christ, c'est eux qui l'ont frappée !
« — L'épée est belle aux mains vengeresses du Droit !
« — Ton Christ nous a menti, plus personne n'y croit !

« — Qu'importe à Dieu les noms mortels dont on le nomme ?
« Amour, bonté, ces mots sur les lèvres de l'homme
« Sont des noms plus humains de l'immatériel.
« L'homme ne vit que pour lever les yeux au ciel ;
« Il y cherche à jamais l'idéal, son étoile ;
« L'orage n'est jamais qu'une heure, et n'est qu'un voile ;
« L'étoile est fixe au fond des gouffres infinis ;
« Et les hommes, pervers à la fois et bénis,
« Tous rencontreront Dieu, puisque Dieu pour la terre
« N'est qu'énigme, et que tous se heurtent au mystère...

« L'Évangile chemine, et moi, je suis des yeux
« Le triomphe du Christ, secret et merveilleux. »

⁶ NDLR. — Jean Aicard évoque ici les martyrs chrétiens de l'Antiquité.

XII LA CHAÎNE

Nous restâmes longtemps plongés dans ce silence
Où l'esprit, comme dans un abîme, s'élance
Jusqu'à des profondeurs où les mots ne vont pas.

Enfin le grand vieillard reprit d'un ton plus bas :

« Oui, vingt siècles auront suffi pour sa victoire.
« Vous la mesurez lente au compas de l'histoire ?
« Je l'estime autrement. Vous, c'est par millions
« Que vous comptez les morts des générations,
« Depuis le soir où, sur la croix, Jésus expire ;
« Et vous répétez : "Comme il tarde, son empire !" »
« Tandis que je me vois seulement séparé
« Par vingt hommes au plus, de son siècle sacré.

« À l'heure où Christ, mourant, rentrait dans la lumière
« Un enfant m'appela de sa plainte première.
« Cet enfant, je le vis s'éteindre après cent ans,
« Juste à l'heure où, près d'un berceau, ses fils, contents,
« Accueillaient leur enfant à sa première plainte.
« Ce fils, le soir de sa centième année atteinte,
« Mourut. Et j'en ai vu vingt ainsi, tour à tour,

« Lorsqu'un enfant de ses enfants venait au jour,
« Expirer ; et je vois que, du siècle où nous sommes,
« Si je retourne au Christ par cette chaîne d'hommes,
« Vingt hommes seulement, enlacés par la main,
« Sont entre nous et le sauveur du genre humain. »

Le grand vieillard se tut. J'avais l'âme étonnée.
À remonter les temps, non d'année en année,
Mais par ces vingt chaînons d'hommes vivant très vieux,
Les uns mourant quand les autres ouvraient les yeux,
Il semblait qu'un esprit divinement agile
M'emportât dans la crèche où naissait l'Évangile.

« Jésus, qu'on croit si loin de nous, est donc tout près ?
« Oh ! comme j'aimerais le voir ! J'arrêterais
« Un peu, rien qu'en baisant le bas de sa tunique,
« L'homme si merveilleux qu'il reste l'homme unique,
« L'exemple, le modèle incomparable et pur,
« Le maître maternel, le conseil calme et sûr,
« L'être si beau, si calme et si pur, que nous, hommes,
« Montrant par-là que nous jugeons ce que nous sommes,
« Nous n'avons pas admis qu'il fût un d'entre nous,
« Et nous ne le nommons qu'en pliant les genoux ! »

Le vieillard souriait :

« Dans le temps et l'espace,
« Dès que l'homme, plus grand que l'homme, se dépasse,
« Beau des vertus dont nous n'avons qu'un désir vain,
« Nos cœurs, en le suivant, entrent dans le divin.
« Et le divin, c'est nous meilleurs, nous bons et justes ;
« Le sens en est vivant dans les cœurs les plus frustes ;
« C'est le sens de l'amour, et rien n'est au-dessus,

« Sinon l'amour lui-même, et l'amour c'est Jésus.
« L'homme y va lentement, et par toutes les voies ;
« Par les pires douleurs, il marche vers ses joies ;
« Vous, vous désespérez du triomphe d'amour ?
« Moi, deux mille ans de nuit m'en présagent le jour. »

XIII LA TEMPÊTE

« L'aube avait ébloui de ses plus douces flammes,
« M'écriai-je, nos yeux trompés comme nos âmes.
« Tantôt, quand sa candeur argentait les sommets,
« Les orages semblaient vaincus à tout jamais ;
« Et maintenant, voyez, le chaos recommence :
« Une nuit matinale emplit le ciel immense ;
« J'entends d'ici souffler les chevaux de la mer
« Qui se cabrent, montés par les démons de l'air,
« Et déjà la forêt, cette autre mer mouvante,
« Paraît s'enfuir, courbée et criant d'épouvante.
« Que de vaisseaux, par un tel vent, vont naufrager !
« Venez sur la hauteur, où, loin de tout danger,
« Nous jouirons de voir, selon le vieux Lucrèce,
« Les gestes éperdus des marins en détresse... »

Il comprit le sarcasme, et dit, sans plus : « Venez. »

Un très grand crucifix, à mes yeux étonnés,
Surgit. Nous arrivions sur un plateau sévère
Que ce haut Christ de bois transformait en Calvaire.

L'orage assombrissait deux tristes horizons :
La plaine vers le nord, cultures et maisons,

Qui, sans trop en souffrir, subissaient la tourmente,
 Et, dans le sud, la mer qui toujours se lamente,
 Qui fait, d'un seul soupir, osciller sur son dos
 Les cuirassés de fer comme d'humbles fardeaux,
 Et qui peut, s'il lui plaît, en rugissant de joie,
 Dévorer ces volcans comme une faible proie.

La mer ! Combien a-t-elle englouti d'armadas !

Or, sur les flots grondants, j'aperçus, tout là-bas,
 Au bout d'un mât penchant, secoué par les lames,
 Un pauvre être ! — Et, de tous nos yeux, nous regardâmes.

Le navire englouti vibrait à tous les chocs
 Des lourds ressacs, dont la fureur brise des rocs.
 Seul, le mât, émergeant du formidable abîme,
 Secouait, comme un fruit perdu, l'homme à sa cime.

Je songeais : — « En effet, cet homme est bien perdu !
 « Par qui son cri lointain serait-il entendu ?
 « Et, le fût-il, qui donc quitterait le rivage
 « Pour arracher sa proie à cette mer sauvage ?
 « Un bon Samaritain qui descend de cheval
 « Pour panser un blessé, fait un acte banal,
 « Facile, mais devant ce gouffre épouvantable,
 « Il faut être un héros pour être charitable ! »

Et voici qu'apparut, au large, en plein danger,
 Un canot ! — S'élevant, comme pour mieux plonger,
 Sur l'écumeux sommet d'une lame puissante,
 Il tomba vers les fonds par la pente glissante,
 Pour remonter sans fin sur les monstrueux flancs

De ces montagnes d'eau, sombres, aux sommets blancs.
 Et douze hommes — ce nombre est cher à l'Évangile —
 Attaquaient l'ouragan dans cet esquif fragile.

« Ce spectacle est divin ! me dit alors le Juif ;
 « Si tu cherches la vérité, sois attentif,
 « Encore plus qu'à ma parole, à ce spectacle.
 « L'action de ces gens est un humain miracle.
 « Pour sauver un seul homme ils vont douze à la mort.
 « Rester dans leur logis leur serait un remord ;
 « Même, ils ont pris conseil de leur femme attendrie ;
 « Connaissent-ils du moins cet homme, ou sa patrie ?
 « Non. Fût-il ennemi, qu'ils lui tendraient la main.
 « Ils sont les sauveteurs, gloires du genre humain !
 « Et ces simples pêcheurs, si pauvres et si braves,
 « Sont les fils, rachetés, de ces pilliers d'épaves
 « Qui, traîtres, allumaient, la nuit, par mauvais temps,
 « À terre, çà et là, de grands feux éclatants,
 « Pour attirer, — c'était la coutume barbare —
 « Sur des rocs, un vaisseau que la lumière égare,
 « Et qui, trahi d'abord, était enfin pillé...

« Depuis ce temps, un siècle à peine est écoulé !

« Et, devant ce canot qui s'abaisse et remonte,
 « Sans cesse, sur des monts écroulés qu'il affronte,
 « Je vois, plus lumineux que l'aveuglant éclair,
 « Le spectre de Jésus qui marche sur la mer. »

XIV AUX ARMES !

La mer, bouleversée encor, n'était plus noire ;
Les vents changeaient, chassant une nuit provisoire.
... Tout l'azur reparut dans sa sérénité.

« Oui, me dit le vieillard, le monde est racheté.
« Le Christ a, dans nos cœurs, jeté le grain qui lève.
« Lentement, des héros réalisent son rêve,
« Et son amour en eux resplendit, tout pareil
« (Si ton cœur sait le voir) au radieux soleil.

« — Vous triomphez ! je suis convaincu, répondis-je ;
« Ce triomphe à lui seul me paraît un prodige ;
« J'abjure devant vous mon scepticisme vain :
« Des héros m'ont prouvé l'héroïsme divin ! »

Or, juste à ce moment, où le vieillard étrange
Me montrait l'idéal, fixe lorsque tout change,
Et sous le faux réel, qui seul nous apparaît,
Dieu rayonnant en nous comme un soleil secret,
Dans cet instant de joie et d'extase féconde,
Où la paix nous semblait l'espoir certain du monde,
Un cri troubla la terre, et, déchirant les airs,

De nouveau souleva la profondeur des mers :
« AUX ARMES ! » —

Des clairons stridaient, sonnant la charge,
Et la terre troublait les mers jusqu'au grand large :
Un peuple épouvantable, armé de fer, de feu,
De gaz mortels, et se disant l' élu de Dieu ⁷,
N'étant, esprit et chair, qu'appétit d'ogre immonde,
Marchait, organisé, contre l'ordre du monde !

Tout le génie humain dompteur de l'élément,
Ce peuple élémental, sauvage savamment,
Le tournait contre l'homme en outil de torture ;
Lui-même il s'était fait monstre, par la culture !
Méthodiquement serf d'un prince carnassier,
Le Teuton, formidable automate d'acier,
Ou chair amalgamée au corps des mitrailleuses,
Colosse lourd de force et de haine orgueilleuses,
Proclamait, — espérant figer ses ennemis
Dans l'horreur, — que tout crime, à la guerre, est permis !

Ses plus graves savants, et ses poètes même,
Contresignaient d'un cœur tranquille un tel blasphème !

Et ce peuple, avili par un si haut conseil,
Ce peuple, tel qu'on n'en vit pas sous le soleil,
Traînait captifs au loin femmes, enfants en larmes,
Des êtres impuissants à manier les armes,
Les grands-pères, craintifs et muets, consternés...
Ces Allemands, parfois, en lâches forcenés,
Faisaient de leurs captifs, sur leur front de bataille,
Un rempart défenseur, pitoyable muraille,
Où, frémissants d'amour, de haine, — de douleurs,

Les soldats ennemis, reconnaissant les leurs,
 Vaincus par leur pitié, reculaient d'épouvante,
 Tremblant de mutiler la muraille vivante !
 Nietzsche, spectre dément, planait sur tout cela,
 Et, non moins fou, Guillaume⁸, invoquant Attila,
 Criait : « Viole ! tue ! égorge enfants et femmes ! »
 Des prêtres, torturés par les reîtres infâmes,
 Les yeux vers le ciel vide, y cherchaient Dieu, l'Absent !
 Tout nageait dans le sang ; partout du sang ! du sang !
 Les rivières étaient de sang et coulaient pleines !
 Et des fuyards, au flanc des monts ou dans les plaines,
 Couraient, se retournant pour regarder au loin
 Leur ville en flamme ; et Dieu, leur juge et leur témoin,
 Laissait faire ! et, dans sa fureur démoniaque,
 L'agresseur, prétendant que c'est lui qu'on attaque,
 Coupait des mains, des cous d'enfant, brûlait vivants
 Des vieillards ; tout fuyait, comme l'eau sous les vents ;
 Et le viol hideux, à face simiesque,
 Prenait — détail horrible en l'horreur gigantesque —
 Des vierges, qui fuyaient la vie éperdument
 Parce que c'était fuir l'affreux enfantement !
 Criminels au hasard, sur l'enfant, sur les mères,
 Du haut du ciel, les zeppelins, sombres chimères,
 Lâchaient leur bombe ! et quand l'avion surgissant
 Les attaquait, alors le ciel pleurait du sang !
 Plus d'asile ! Et sur les grands steamers d'Angleterre,
 Qui semblaient à l'abri des fureurs de la terre,
 Des passagers (toujours des faibles, et toujours
 Des femmes, des enfants, sans armes, sans secours !)
 Voyaient surgir, dans les houles des mers d'Europe,
 Le dos du sous-marin ou l'œil du périscope...
 La torpille frappait le grand navire au flanc ;

Et, colosse blessé, chancelant et soufflant,
 Il entraînait, dans les fonds glauques des abîmes,
 Avec lui, des milliers d'innocentes victimes
 Qui priaient, qui voulaient la vie éperdument...

Et, terre et mer, le monde entier criait : « Maman ! »
 Comme pour réveiller, dans son ombre éternelle,
 L'amour, le Dieu muet, la Cause maternelle !

⁷ NDLR. — *Gott mit uns*, « Dieu avec nous », est, depuis 1701, la devise des souverains prussiens. Elle fut adoptée par les armées allemandes après la période monarchique.

⁸ NDLR. — Guillaume II de Hohenzollern (1859-1941), troisième et dernier empereur allemand (1888-1918).

XV LE DOUTE

Mais rien ne répondit. Nulle part l'agresseur
Ne trouva devant lui Dieu, le Dieu de douceur !
Et nos peuples, parmi le sang, les cris, les larmes,
Se levant indignés, durent prendre les armes,
Aiguiser des poignards et fondre des canons ;
Et tous les beaux progrès, indignes de leurs noms,
Se firent instruments de mort et de torture ;
Et, retournant aux lois brutes de la nature,
L'âme humaine appela la force à son secours,
La force ! l'argument des grands loups et des ours !

Et je dis au vieillard : « C'est la fin de nos races.
« Vois-tu ton Christ encor ? Vois-tu toujours ses traces ?
« Vieux nécromant, je suis honteux de t'avoir cru :
« Le primate éternel dans l'homme a reparu !
« Le chrétien lâche, avec son rêve d'être un ange,
« Insultait à la brute — et la brute se venge ! »

Sous l'injure, le vieux, comme sourd à mes cris,
Resta muet, songeur quelque temps. Je repris :

« Ton Christ est le plus faux des faux dieux qu'on délaisse !
« Amour, bonté, mots creux, tout gonflés de faiblesse !

« Sot qui ne sait qu'aimer ! Fou qui veut être aimé !
« Qui suit ton Christ n'est plus qu'un martyr désarmé,
« Proie offerte aux soldats du lucre et de la haine,
« Qui sont le nombre affreux, sans nom, la masse humaine.
« Christ n'est qu'un doucereux et blanc magicien ;
« Certes, un charme est caché dans le songe chrétien,
« Mais pernicieux, traître, endormeur d'énergie.
« Sur la terre, que tant de meurtres ont rougie,
« Comment répondre, nous, les tendres et les bons,
« Nous, les propagateurs des infinis pardons,
« Au fer qui fouille un cœur, en sort et s'y replonge ?
« Quel réveil dans l'horrible, après le divin songe !
« Nos jardins, nos maisons, asiles de douceur,
« Les voilà donc ouverts au noir envahisseur !
« Nos bras chrétiens ne sauront pas tenir l'épée ;
« Ton Christ livre aux bourreaux l'humanité trompée ! »

Le vieillard recueillit sa pensée un moment,
Puis, l'œil plein de lumière, il dit, très doucement :

« S'il ne croit qu'aux ressorts puissants de la matière,
« L'homme n'a pas en lui la force humaine entière.
« Même stoïque, il meurt en vaincu révolté,
« Il périt tout entier, serait-ce avec fierté.
« Si la force est le droit, sa chute est légitime,
« C'est justement qu'il tombe, et non pas en victime.
« La force, c'est là tout ce que le fort défend ;
« Après lui, rien de lui ne reste triomphant.
« Dès l'instant qu'à ses yeux seule la force compte,
« Devenu le plus faible il n'a droit qu'à la honte,
« Tandis que, l'œil levé vers son pur idéal,
« Le croyant de l'amour souffre et meurt triomphal.

« La souffrance est pour lui sainte, la mort sublime,
 « Il sent orgueil et joie à s'offrir en victime,
 « Il est le vrai guerrier qui veut, pense, aime et croit,
 « Et qui, même vaincu, laisse un vengeur : le Droit.
 « La force de l'idée est la seule immortelle ;
 « Telle est la loi du Christ : la foi de France est telle.

« Mon Christ est mort voilà deux mille ans accomplis,
 « Et nos âmes, aux plus secrets de leurs replis,
 « Gardent toutes, mon fils, sa divine pensée,
 « Que par le monde entier le temps a dispensée.
 « Elle est si bien mêlée au cours de notre sang,
 « Que, lorsque l'Antéchrist se lève menaçant,
 « Le bras, avant le cœur, s'élance à la défendre ;
 « C'est d'instinct, désormais, malgré notre cœur tendre,
 « Que nous défendons, même oublieux de Jésus,
 « Les biens d'amour que, par sa mort, nous avons eus.
 « Des hommes, non des Christs, voilà ce que nous sommes,
 « Et nous le défendons, en nous, comme des hommes.
 « Nul ne passe en valeur ta vaillance, ô chrétien !
 « SACRIFICE est un fier mot d'ordre ; c'est le tien.
 « La lance et les deux pieds sur quelque hydre abattue,
 « Lent à tuer, mais plus terrible lorsqu'il tue,
 « Le juste, quand il croit la justice en danger,
 « Non pas lui, — se fait dur pour la mieux protéger ;
 « Quand l'indignation des plus doux se soulève,
 « Elle est comme la mer qui dévore la grève,
 « Et, contre l'injustice et le mal provocants,
 « Elle a la force involontaire des volcans !... »

XVI

SOUS LE SOLEIL

Sans rien connaître à la souffrance de nos âmes,
 L'azur riait, moins doux mais plus beau d'être en flammes.
 Autour de nous, sur le haut désert rocailleux,
 Le calme indifférent des grands espaces bleus
 Resplendissait ; mais, sous ce ciel d'apothéoses,
 Tant d'éclat dénonçait la misère des choses,
 Que, dressé là, sur ce plateau nu, dans les temps,
 Le Dieu n'était plus rien, sous les cieux éclatants,
 Qu'un débris plein de trous, où la vermine habite.
 Dans la clarté fondaient tous les rêves en fuite.
 Du radieux levant au couchant radieux,
 Une moitié du globe apparut à nos yeux ;
 Et, du plateau désert où nous étions, nous vîmes,
 Comme jailli soudain des plus affreux abîmes,
 Un déluge de maux, de meurtres et d'effrois,
 Submerger l'univers, où mouraient tous les droits.

Des termes d'Amérique aux bornes de l'Asie,
 Les hommes, en hurlant, frappés de frénésie,
 S'armaient, — des millions d'hommes ! Vingt millions
 Ou trente, s'égorgeaient ; sept, huit, dix nations.
 On eût dit de la fin du monde en cataclysme !

Et tous se réclamaient du doux christianisme,
Ou de l'islam, qui voit un prophète en Jésus.
Mais les fleuves étaient de sang, et, par-dessus,
L'impassible soleil rayonnait dans sa gloire.
Sur la réalité rouge, fangeuse et noire,
Il épandait à flots, à verse, par torrents,
Sur les camps ennemis, ses rais indifférents,
Le même éclat sur Reims et sur Sainte-Sophie,
Lui que, dans l'ostensoir, le prêtre glorifie !

Et je criai :

« Maudit soit l'astre éblouissant
« Qui peut voir sans horreur des rivières de sang !
« Car le sang n'est pas fait pour empourprer la terre ;
« Il doit, dans les vivants, rester vivant mystère,
« Dans les canaux secrets des corps rester secret ;
« Malheur, lorsqu'au soleil le sang des cœurs paraît !
« Et malheur au soleil, quand l'humanité saigne,
« S'il ne se voile pas d'horreur, et s'il se baigne
« Dans la pourpre qui n'est pas, sur les horizons,
« L'adieu resplendissant de ses propres rayons !

XVII VERS L'UNITÉ

« — La Terre, bien de tous, sera-t-elle usurpée
« Par un seul ? Non ! le droit de tous a pris l'épée,
« Affirma le vieillard, et lorsque, ô mon enfant,
« La Justice ou l'Amour indigné se défend,
« L'âme du défenseur passe et vit dans le glaive ;
« Et même quand le bras des faibles le soulève,
« Dans ses propres éclairs passe un étrange éclair,
« Et, parmi les reflets dont resplendit le fer,
« L'âme voit des rayons qui lui viennent des âmes.
« Le juste armé vaincra les conquérants infâmes.
« Le monde est un, au fond ; il va vers l'unité
« Visible, et ne peut être en sa marche arrêté.
« Tout peuple est criminel d'en asservir un autre ;
« Et la France le sait, elle, le peuple apôtre !
« L'Évangile en tout temps fut au fond de son cœur,
« Et par elle le droit de tous sera vainqueur,
« Tous les droits de chacun se feront équilibre ;
« Et, de même qu'en France un homme se sent libre,
« Fût-il faible, et se sait protégé dans son droit,
« De même, un jour, demain, ou plus tôt qu'on ne croit,
« Chaque peuple sera, devant tous, son seul maître ;
« Et, librement unis, tous devront reconnaître,

« Pour être protégés, qu'ils doivent protéger,
 « Et qu'être différent n'est pas être étranger.
 « Il n'est qu'un Droit, unique et sacré, loi suprême
 « Qui pour un homme ou pour tout un peuple est la même ;
 « Et le respect aux droits des peuples reste dû,
 « Le même que l'État doit à l'individu.
 « Jésus et Jeanne d'Arc semèrent cette idée
 « Par le sang de vos morts aujourd'hui fécondée.

« — Fou ! dis-je au grand vieillard, de croire au Dieu de paix !
 « Tu vas connaître enfin comme tu te trompais,
 « Tiens, vois ! »

La terre était un seul champ de bataille.

68

Le Mage auguste, alors, sembla prendre la taille
 D'un géant, et, son dos voûté se redressant,
 Je crus voir un Samson indigné, si puissant
 Qu'il pourrait ébranler les colonnes du monde.
 Sa barbe au vent des monts se mouvait comme une onde ;
 Ses sombres yeux semblaient lancer des dards de feu.

« L'empereur des Germains, tout en invoquant Dieu,
 « Dit-il, a méconnu la norme de la vie.
 « Il rêve l'homme esclave et la terre asservie ;
 « Il veut fouler la chair et l'esprit sous ses pieds ;
 « Il dit que la faiblesse est l'âme des pitiés ;
 « Il prétend que la force est l'unique puissance...
 « La force n'est qu'esprit, mon fils, en son essence.
 « Les peuples l'ont compris, et — regarde à ton tour —
 « Albert⁹, vrai roi, debout pour le droit et l'amour,
 « Sert l'honneur, l'honneur pur, que l'Allemagne oublie ;

« Et vos Français, qu'on crut une race affaiblie,
 « Artistes, artisans, le marchand, le penseur,
 « Et les oisifs, pour qui vivre n'est que douceur,
 « Ceux dont le mot Patrie excitait les sarcasmes,
 « Et tous ceux qui raillaient les beaux enthousiasmes,
 « Ceux qui niaient le sentiment, le dévouement,
 « Regarde-les ! leur cœur s'exalte brusquement !
 « On dirait qu'en voyant l'affreuse Germanie
 « Servir les bas instincts dont elle est le génie,
 « Les plus pervers ont pris leurs vices en dégoût !
 « Transfigurés, soldats merveilleux tout à coup,
 « Pour que la grande fin prédite s'accomplisse,
 « Ils servent en héros ce mot : le Sacrifice,
 « Et meurent pour prouver qu'il est le seul salut !
 « Et, las des vanités où leur cœur se complut,
 « Les plus obscurs d'entre eux, les martyrs anonymes,
 « Disent, devant la mort, des mots qui sont sublimes !
 « Un souffle d'héroïsme a traversé les cœurs...

« Où sont-ils maintenant, vos sceptiques moqueurs ?
 « Ils trouvent, sous les yeux étonnés de l'Histoire,
 « Au baiser de la mort une saveur de gloire !
 « Et l'univers a dit : "Suivons les fils des Francs !"
 "Eux, c'est par la bonté loyale qu'ils sont grands !"
 « Et, de la mer Baltique au lac Tibériade,
 « Tout est debout, — ou pour ou contre la Croisade !

69

⁹ NDLR. — Albert I^{er} (1875-1934), devenu troisième roi des Belges le 23 décembre 1909.

XVIII LA CROISADE

« — La Croisade, vieillard ?

— Oui ! » dit-il, élevant

Son regard vers le ciel, tandis que, dans le vent,
Flottaient sa barbe longue et sa longue tunique.
Et, n'adressant qu'au Dieu fait homme sa réplique :

« Oui, dit-il lentement, qu'il croie ou non en toi,
« Christ, le monde moderne en ta tendresse a foi.
« D'un mot que tu jetas dans la terre féconde
« L'arbre immense a jailli, dont l'ombre est douce au monde !
« Tous les penseurs, les plus libres, les plus hardis,
« Négateurs de ton ciel et de ses paradis,
« Souhaitent de les voir réalisés sur terre,
« Et c'est toi que Calas ¹⁰ remercie en Voltaire !
« La Pensée affranchie est ta vassale encor ;
« Le meilleur d'elle est un denier de ton trésor ;
« L'altruisme, c'est ta charité sous un voile ;
« C'est pour avoir levé les yeux vers ton Étoile,
« Que l'homme, avec des yeux mieux voyants, plus humains,
« Sait marcher plus heureux dans ses tristes chemins.
« Qu'il te confesse ou non, qu'importe ! et que t'importe,

« Si ta bonté de Dieu survit à la foi morte !
« Non, tu n'as pas maudit les hommes pour si peu !
« Tu restes l'éternel, qu'on t'appelle ou non Dieu.
« Tu ne recherches point, — tu nous l'as dit toi-même, —
« Les honneurs de ce monde, et, pourvu qu'on s'entr'aime,
« Et que du Christ humain la terre ait hérité,
« Toi, Dieu, tu nous souris, dans ton éternité !

« — Pourvu que l'on s'entr'aime !... Allons, vieillard, lui dis-je,
« Ta foi dans Christ me semble un risible prodige,
« Quand les humains, partout, inhumains sans remord,
« Ne sont unis que par la haine, dans la mort... »

Il reprit :

« Pour sauver ton rêve de tendresse,
« Christ ! contre le Germain le monde entier se dresse :
« C'est la Croisade ! Eh oui, les peuples et les rois
« Se lèvent pour la croix de Rome, et pour la croix
« Que Genève dessine en rouge sur ses flammes,
« Et pour la croix secrète inscrite dans nos âmes,
« Car, même dans le cœur des enfants d'Israël,
« Quelque chose est entré de ton verbe immortel,
« Et ton espoir d'amour les gagne et les soulève !...
« Germains vils, qui tirez sur les croix de Genève,
« La France est devant vous la chrétienne sans peur ;
« Le Quirinal, qui vous observe avec stupeur,
« Sent se confondre, en la même pitié des hommes,
« Les deux cœurs, hier encor désunis, des deux Romes ;
« Çakia-Mouni s'indigne, et les rajahs hindous
« Vous surveillent de loin avec leurs grands yeux doux ;
« Mahomet vous méprise et l'Afrique immobile

« S'agite et court sur vous, toute, arabe et kabyle ;
 « Et, vous tombés, elle dira : "C'était écrit",
 « Car Mahomet sait rendre hommage à Jésus-Christ.
 « Oui, c'est bien la Croisade et c'est la guerre sainte !
 « L'Angleterre, dont les océans sont l'enceinte,
 « Tient fixés ses yeux clairs sur vous, sombres géants,
 « Et vous menace avec la voix des océans !
 « Et le tsar de Pologne et le tsar de la Haye,
 « Père des Slaves dont le nombre vous effraie,
 « Le tsar au bon cœur, pape et roi, Nicolas II ¹¹,
 « Qui compte vos hauts faits et les juge hideux,
 « Nicolas II, que la douleur française touche,
 « Contre ta force brute, Allemagne farouche,
 « Brandit à l'horizon le glaive éblouissant
 « Dont la poignée est une croix teinte de sang ! »

¹⁰ NDLR. — L'affaire Calas qui, de 1761 à 1765, opposa à Toulouse catholiques et réformés, fut rendue célèbre par l'intervention de Voltaire. Jean Calas, accusé d'avoir tué son fils aîné qui voulait se convertir au catholicisme, fut condamné sur la foi de ragots et exécuté. Condamné au bannissement, un autre de ses fils s'en fut à Genève et convainquit Voltaire de l'innocence de son père. Grâce à l'action du philosophe, le Conseil du roi cassa le jugement et réhabilita les Calas.

¹¹ NDLR. — Nikolaï Aleksandrovitch Romanov (1868-1918), dernier empereur de Russie, sur laquelle il régna à partir du 1^{er} novembre 1894. Il portait également les titres de roi de Pologne et grand-duc de Finlande.

XIX LA GRANDE MENACE

Le Christ de bois, que, seul, un ermite révère,
 Du pic que nous foulions faisait un vrai Calvaire,
 Et, chancelant, le Juif s'appuya d'une main
 Sur Celui qui voulut sauver le genre humain.
 Alors il dit, debout sur le pic haut et chauve :
 « Sauveur, c'est, à son tour, le monde qui te sauve !
 « S'il n'est fort, s'il n'est grand qu'appuyé sur toi, toi
 « Tu n'as plus de salut qu'en son glaive et sa loi. »

Mais l'image du Dieu dont l'humanité doute,
 La voyant à ses pieds souffrir et mourir toute,
 Sembla crier vers nous et vers le ciel : « Je meurs ! »
 Et cela dominait la guerre et ses clameurs.

Et, dans les grands lointains, voici ce que nous vîmes :
 Des soldats ivres, fous, et prêts à tous les crimes,
 Des hordes, mais en bel ordre matériel,
 Avec un bruit de pas qui montait jusqu'au ciel,
 S'avançaient sur Paris, menaçaient Notre-Dame,
 Et derrière eux, Louvain, Malines, étaient en flammes.

« Les voilà ! les voilà qui viennent sur Paris ! »

C'est un sourd grondement sinistre ; point de cris.
Sous le piétinement de l'innombrable foule,
Le sol, comme un tambour voilé, tressaille et roule.
Ils viennent, — les uhlands en tête, lance au poing.
La tour Eiffel les guette : ils se traînent au loin,
Hommes, chars et chevaux, fusils et mitrailleuses,
Sombre nuage, gros de foudres furieuses.
À voir sur l'horizon marcher ces guerriers-là,
Le mont de Geneviève a dit : « C'est Attila ! »
Dans cette immense armée, il reconnaît la horde.
Ces êtres sans amour et sans miséricorde,
Gueule et ventre affamés, ces appétits grondants,
Veulent de la chair vive à mettre sous leurs dents ;
Ils veulent des terrains tout cultivés, blé, vigne,
Un vaincu, qui sous eux s'écrase, — et se résigne
À leur donner de l'or, de l'or par milliards !
Leur chef sinistre crie à ces bandits pillards,
Dont l'affreux crâne en fer de lance se termine :
« Va, mon peuple, toi qui ne crains que la famine,
« La France est riche ! prends son pain, son or, son vin,
« Et saccage Paris comme un autre Louvain !
« Obéis ; je commande, et mon ordre te couvre.
« Fais flamber, s'il le faut, la Sorbonne et le Louvre !
« Prends-leur Paris, — ou meurs ! voilà ce que je veux,
« Et que l'histoire dise à nos petits-neveux :
« Guillaume II, géant de Prusse, fut un homme
« Plus grand que ce fameux Néron — qui brûla Rome ! »

Il dit, et les Germains répondent : « *Hoch*¹² ! hurrah !
« Chef, nous t'aurons Paris ! et lorsqu'il flambera,

« Alors, docile au roi sanglant qui nous commande,
« La France deviendra l'Allemagne plus grande !
« *Hoch ! hoch !* »

Tout en jetant le cri cher au Kaiser,
Ils roulent, flot montant d'horreur, de sang, de fer,
De feu, — torrent sans nom qui tord, saccage et broie,
Et c'est bien Attila, c'est la race de proie !

Les voilà sous Paris, sous l'œil fixe des forts.

Oh ! qui seront les morts ? Combien seront les morts ?

« Les noirs envahisseurs, avec la faim au ventre,
« Resteront là longtemps, cherchant par où l'on entre.

« — Soit, la France attendra.

— Mais s'ils étaient vainqueurs ?

« — On peut vaincre les corps, non la vertu des cœurs ;

« Nous attendrons toujours : le salut, c'est d'attendre.

« — Mais s'ils prennent Paris ?

— Se laissera-t-il prendre ?

« — S'ils le prennent ?

— Eh bien, sur Paris dévasté

« Nous attendrons toujours.

— Quoi ?

— Le jour d'équité,

« Le triomphe final de la justice sainte !

« L'autel du temple est mieux gardé que son enceinte !

« L'esprit chrétien, l'esprit pur, ne peut pas mourir !

« — Mais s'ils brûlent Paris ?

— Nous saurons tout souffrir !

« Nous le rebâtirons, sous les yeux de l'histoire,
« Avec du ciment rouge et des marbres de gloire !
« Nous n'attendons qu'un mot, le dernier, du Destin. »

¹² NDLR. — *Hoch !* : vivat !

XX LE MIRACLE

Ce spectacle et ces voix nous venaient d'un lointain
Formidable, et ni mes regards ni mes oreilles,
Qui n'auraient pu subir réalités pareilles,
Ne percevaient image ou son ; seuls, mes esprits
En eux-mêmes portaient ce spectacle et ces cris.
Et je sentais en moi, dans mon simple cœur d'homme,
Les souffrances de tous, dont je souffrais la somme.

Et je compris quel faix terrible, à mes côtés,
Portaient, après dix-neuf cents ans, les reins voûtés
Du grand Juif ; car son dos, qu'il redressait naguère,
Se courbait sous les maux que déchaîne la guerre,
Et qui lui rappelaient l'horreur du monde ancien.

« Paris, libre cerveau, cœur du monde chrétien,
« Va périr !... Rien ne peut faire mentir l'oracle,
« Criaï-je. Rien ne peut nous sauver... qu'un miracle !
« — L'oracle, dit le vieux, sur quoi se fonde-t-il ?
« — Sur l'imminence et sur la grandeur du péril.
« Quand le boulet, dans l'air, accourt droit sur la cible,
« Empêcher qu'il la frappe est la chose impossible :
« Rien ne l'arrêtera sur la fin du trajet. »

Or, à travers le sol sacré qu'il ravageait,
Peuple conculcateur de la miséricorde,
L'effroyable Germain, armée et pourtant horde,
Roulait à flots grondants comme un torrent mortel.

Oiseaux rocks fabuleux, souillant le bleu du ciel,
Les *tauben*¹³ allemands, les éperviers corsaires,
Sur Compiègne déjà planaient, crispant leurs serres.

Et, l'incendie au poing, chargés d'engins maudits,
Déguisés en soldats, je voyais des bandits
Qui menaçaient Paris du martyr et des flammes...

Et le torrent de fer sanglant, de feux infâmes,
Gagne la capitale ! y touche ! en rugissant
Sa joie affreuse ; et tout est rouge, flamme et sang...
Quand, sous mes yeux hagards, soudainement tout change...
La course au sud devient fuite à l'est ?...

« C'est étrange !

« Le hideux cauchemar, criai-je, est-il fini ?

« Joffre le patient, Maunoury, Galliéni,

« Comme Hercule, changeant, d'un simple coup d'épaule,

« Le cours d'un fleuve, ont-ils détourné de la Gaule

« L'horrible envahisseur, près de nous submerger ?

« Ou quel dieu nous a-t-il sauvés d'un tel danger ? »

¹³ NDLR. — *Taube* : pigeon. Type d'avion allemand dont les ailes et la queue évoquaient celles d'un pigeon. — Dans l'édition, le mot est mis au pluriel à la façon française : *taubes*. Je préfère ici l'orthographe allemande, *tauben*, d'autant plus qu'elle ne modifie pas la métrique.

XXI LES MORTS

Alors le grand vieillard, désignant tout l'espace
Du ciel, dit simplement :

« Vois, là-haut, ce qui passe ! »

Une armée, en plein ciel, étonnait nos regards.

Spectres flottants, esprits visibles, milliards
De formes, dont chacune était une pensée,
Multitude en une âme unique condensée,
Tous les morts accouraient, sans gestes et sans cris,
Sauver le cœur chrétien de l'univers, Paris.

Et l'humanité morte emplissait l'étendue.

Et sans être aperçue, et sans être entendue,
Elle pénétrait tout, réalité sans chair,
Matière éparse, plus subtile que l'éther,
Feu d'un éclat secret plus ardent qu'une flamme,
Fluide magnétique et respirable à l'âme ;
Et tous nos combattants sentaient naître en leur cœur
Un dieu, l'enthousiasme, un dieu déjà vainqueur,
Une force innommée, un élan invincible,

Une puissance à qui rien n'est plus impossible...
C'était, dans les vivants, le vœu de tous les morts !

Des milliards de vœux, des milliards d'efforts,
Tout le labeur humain, depuis l'âge de pierre,
Où l'homme se sentit des pleurs sous la paupière,
Joyeux lorsqu'il connut qu'il pouvait, de sa main,
Sur la paroi des rocs graver un rêve humain,
Et léguer à ses fils l'œuvre à peine rêvée
Pour qu'un jour, par leurs mains, elle fût achevée ;
L'espoir d'un idéal que chaque siècle accroît,
L'amour d'abord, puis la justice, enfin le droit,
Tout cela, menacé par un peuple rapace,
L'éternité des morts, substance de l'espace,
Accourait le défendre ; et tous, tous étaient là,
Même Caïn ! Judas même ! et même Attila,
Car, dans la mort immense, où tout crime s'expie,
Les négateurs d'amour, les meurtriers, l'impie,
Se sentent dépouillés d'eux-mêmes, lentement...

Et servir la justice est leur seul châtiment.

XXII L'IDÉAL

« L'humanité, mon fils, par de mauvaises routes,
« Rêve confusément, à travers tous les doutes,
« D'une paix merveilleuse et d'un amour final.
« Parfois elle a cru voir mourir son idéal,
« Mais l'éclipse n'est pas la fin et n'a qu'une heure.
« L'idéal, qui n'est pas encor, lui seul demeure ;
« C'est le but immuable et sans fin déplacé,
« Et l'avenir y court, sur l'aile du passé.
« Sans l'idéal, n'étant que muscles, chair et force,
« L'homme, athlète stupide, orgueilleux de son torse,
« (La vie et la durée étant leur propre fin)
« N'aurait pour tout devoir que d'assouvir sa faim,
« Tandis qu'il cherche au monde une plus douce joie ;
« Et la beauté des cieux est là pour qu'il la voie,
« Et la douceur d'aimer pour qu'il la sente en lui ;
« Et depuis qu'en son cœur son premier rêve a lui,
« Astre d'un ciel plus beau que l'autre et non moins vaste,
« Cet idéal a fait de lui l'Enthousiaste,
« Et tous vont à l'Étoile, et tous lèvent le front,
« Et c'est pourquoi les doux sont les forts, et vaincront. »

Ainsi parla le vieux scruteur de tout mystère
Dont les pas en tous lieux sont écrits sur la terre.

XXIII

LA BONNE LORRAINE

Nous croyions distinguer, dans les espaces bleus,
Tous les grands morts, tous les héros miraculeux,
Tous, — les penseurs et les guerriers... Et la bannière
De Jeanne d'Arc flottait, blanche, en pleine lumière,
Et sur cet étendard, qui planait au-dessus
De tous les fronts, ce mot resplendissait : JÉSUS.

Puis, le soir vint, triste et profond. La cathédrale
De Reims, chef-d'œuvre pur de la France ancestrale,
Profilait son fantôme obscur dans l'azur noir...
Tout à coup, chose affreuse en la beauté du soir,
Sous les obus germaines, toute, du faite au porche,
Toute, elle s'enflamma comme une immense torche...¹⁴
Et l'on vit, à cheval, aux clartés de ce feu,
Jeanne resplendissante et criant :

« En nom Dieu,

« Anglais ! je vous adjure, en avant pour la France !

« Nous avons même cœur : ayons même espérance,
« Anglais ! Boutons-les hors de France ! chassons-les ! »

Et Jeanne chargeait, seule, en avant des Anglais.

¹⁴ NDLR. — Dès le début septembre 1914, Reims commença à recevoir les bombes ennemis. Le 19 septembre, plus de vingt obus atteignirent la cathédrale, mettant le feu à la charpente. À la fin de la guerre, la « cathédrale martyre » n'était plus que ruines. Les photographies prises à la fin du XIX^e siècle permirent sa restauration, qui nécessita un siècle de travaux !

XXIV ODEURS D'ÂMES

Paris, Paris sauvé jadis par Geneviève¹⁵,
Voyait se détourner de lui le mauvais rêve,
Et les vils Allemands, les perfides guerriers,
En France même ayant préparé des terriers,
S'y cachaient, poursuivis, tels des bêtes immondes,
Par le glaive de France et le mépris des mondes.

84

Dans ces trous, comme en leurs naturels habitats,
Dans ces bauges, vivaient, accroupis, leurs soldats.

Et comme une eau pourrie exhale ses buées,
Ils soufflaient contre nous des poisons, par nuées
Ténébreuses, et qui, trahissant l'air du ciel,
Rendaient l'azur complice et pestilentiel.

Leurs gaz asphyxiants, moyens de guerre infâmes,
Semblaient leur propre souffle et l'odeur de leurs âmes.

¹⁵ NDLR. — Geneviève (v^e siècle), jeune fille issue d'une riche famille de l'aristocratie gallo-romaine, se consacra très tôt à Dieu. Venue habiter Paris, chez une tante, elle fut l'âme de la résistance quand les troupes d'Attila mirent le siège en 451. Elle est aujourd'hui patronne de la ville de Paris et de la Gendarmerie nationale.

XXV DEBOUT, LES MORTS !

Parmi des morts et de grands blessés, c'est alors
Qu'un Français, se levant, cria : « Debout, les morts !¹⁶ »
Mais nous seuls nous savions que cet appel sublime
Montait vers tous les morts accourus de l'abîme.
Or, cet appel vibra dans tous les cœurs en deuil,
Au souvenir des morts enterrés sans cercueil.
Et les vierges en pleurs, les femmes noir-vêtues,
Croyaient ouïr les voix chères qui se sont tues...
Et nous, nous entendions chanter, en longs accords,
Ces mêmes voix, lointains adieux d'esprits sans corps :

85

« Nous sommes morts pour vous défendre
« Contre de vils envahisseurs,
« Vous que nous aimions d'amour tendre,
« Vieilles mères, petites sœurs !

« Jeunesse encor mal aguerrie,
« Tout éprise de grâce et d'arts,
« Nous sommes morts pour la patrie,
« Fiers de tomber sous vos regards.

« La mort nous prit sans différence,
« Riches, pauvres, jeunes ou vieux...

« Et nous sommes morts, chère France,
« Pour tes fils et pour nos aïeux.

« Mourir pour toi, ce fut bien vivre,
« Ô France, cœur du monde ! sel
« De la terre ! esprit du saint Livre
« Qui veut l'amour universel !

« Nous sommes morts pour la défense
« Du plus doux idéal humain ;
« Pour le léguer pur à l'enfance
« Qui sera la France demain.

« Rapprochés par la mort des pères,
« Et sentant notre âme sur eux,
« Nos fils, dans nos maisons prospères,
« Vivront plus fiers et plus heureux.

« Nous sommes morts pour vous défendre
« Contre de vils envahisseurs,
« Vous que nous aimions d'un cœur tendre,
« Petits enfants, frères et sœurs ! »

Des tombes, çà et là fraîchement remuées,
Cette hymne, dominant la guerre et ses huées,
S'élançait, rejoignait, comme mêlée au vent,
Les anciens morts, — la mort, autre infini vivant,
Matrice des soleils, semence des étoiles !
Et les femmes, penchant le front sous leurs longs voiles,
Les vieux, un crêpe au bras, plusieurs peuples en deuil,
Répondaient, en un chant de magnifique orgueil :

« « Vous aurez dans nos cœurs une tombe immortelle,
« Ô vous que votre amour de la paix a trahis !
« Vous fîtes en mourant l'humanité plus belle,
« Soldats morts pour notre pays !

« Nous laissons, sous nos yeux cernés, couler nos larmes,
« Mais nos cœurs sont encor plus grands que nos douleurs,
« Et sur vos corps, ensevelis avec leurs armes,
« Nous jetons des lauriers en fleurs.

« Votre mort que l'on pleure, on la donne en exemple ;
« On la pleure en silence, on l'admire à grands cris ;
« Et nos cœurs éternels sont pour vous comme un temple
« Où, dans l'or, vos noms sont inscrits.

« Vous sûtes, par la mort, avec vos grandes âmes,
« Faire, au monde sauvé, des avenir plus beaux !
« Et c'est pourquoi vos sœurs, vos mères et vos femmes,
« Vous voient vivants sur vos tombeaux. »

Telle, en prodigieuse et lente symphonie,
Chantait son chant d'orgueil l'espérance infinie.

Alors, un autre chœur, mais plus retentissant,
De moins lente harmonie et de plus rude accent,
Vint jusqu'à nous... C'était la voix, l'âme enflammée,
La résolution ardente d'une armée...
Quelque chose pourtant d'allègre et de moqueur
Traversait les accords farouches de ce chœur :

« Nos camarades morts sont les moissons fauchées ;
« Mais nous, nous sommes le grain mûr,

« Le grain gonflé d'espoir qui dort dans les tranchées,
 « Où germine déjà le triomphe futur.

« Nous avons en mépris cette race allemande,
 « Son idéal matériel.

« C'est la bête puante et féroce, — et gourmande,
 « L'ours noir qui rôde autour des ruchers pleins de miel.

« Ruisselantes de sang, baïonnettes vermeilles,
 « Harcelez le fauve aux pieds lourds !

« La brute, sous le dard de toutes les abeilles,
 « Saura bientôt comment on fait danser les ours.

« Mais non, le dur Germain n'est pas si débonnaire ;
 « Ce n'est pas l'ours, plaisant danseur ;

« Et les canons d'Europe, à défaut du tonnerre,
 « Écraseront, dans sa fange, l'envahisseur !

« Voyons-le tel qu'il est : un dragon de légende,
 « Un monstre aux sept gueules d'enfer,

« Et jurons-nous d'anéantir l'hydre allemande,
 « Avec la sape, avec la flamme, avec le fer !

« Nous sauverons l'espoir, l'amour, la paix des mondes,
 « En frappant le monstre en plein cœur,

« Et nous arracherons les sept langues immondes :
 « Il tordra ses anneaux sous le pied du vainqueur.

« Entends-tu le serment des Francs, prince féroce,
 « Faux roi, Guillaume le second ?

« Nous mettrons sous nos pieds, sous l'épée et la crosse,
 « Ta tête affreuse et les sept têtes du dragon.

« Nous ne voulons revoir nos maisons, plus prospères,
 « Que sous des drapeaux triomphants,

« Quand les mères pourront offrir aux heureux pères
 « Des lauriers tout en fleurs par la main des enfants. »

Des soldats souriants chantaient ce chant suprême,
 Et la Mort reculait et doutait d'elle-même.

¹⁶ NDLR. — Jacques Péricard (1876-1944), journaliste et écrivain, alors adjudant au 95^e régiment d'infanterie, aurait poussé ce cri, « Debout les morts ! », le 8 avril 1915 pour galvaniser, lors d'une attaque allemande, ses troupes qui occupaient une tranchée du Bois brulé, dans le saillant de Saint-Mihiel, sur la Meuse. L'expression fut popularisée par l'imagerie d'Épinal, la littérature et la chanson.

XXVI LE CHRIST ALLEMAND

La France ainsi chantait, fidèle librement
Au Christ universel, à l'Évangile aimant.

Or un vent noir, venu du fond de l'Allemagne,
Apporta jusqu'à nous, dans un long sifflement,
Avec un gaz fétide, épars sur la campagne,
Un chant que suit l'effroi, que la mort accompagne...
C'est l'hymne du Christ allemand :

« Je veux, moi, seul grand dans le monde,
« Moi, le seul peuple élu de Dieu,
« Purger la terre — elle est immonde
« Par l'air empoisonné, par le fer et le feu.

« C'est sur l'ordre exprès de Dieu même,
« Que j'attaque, en vils ennemis,
« Ces peuples corrompus, que j'aime,
« Et qui, pour leur bonheur, doivent m'être soumis.

« Notre vieux Dieu, celui qu'on nomme
« Dieu le Père et le Roi des rois,
« Laissa clouer le Fils de l'Homme,
« Pour le salut du monde, à l'infamante croix...

« Je suis le peuple qu'il désigne
« Pour crucifier, à mon tour,
« L'Humanité, sa fille indigne,
« Et je la châtierai sans pitié, par amour.

« La France est la prostituée
« Qui corrompt le vieil univers ;
« Il faut donc qu'elle soit tuée !...
« À nous ses vins ! et les plages de ses deux mers !

« Et puisqu'elle a dit elle-même
« Qu'elle est le Christ des nations,
« Je justifierai son blasphème :
« Je livrerai la France aux tribulations.

« Allemands ! acceptons sans plainte
« L'ordre de nous faire un cœur dur :
« Nous accomplirons l'œuvre sainte
« Que commandent Dieu même et Guillaume le Pur.

« Soyons des Attilas superbes ;
« Fléaux par Dieu même voulus,
« Foulons les corps comme des herbes !
« Où passent nos chevaux, que rien ne vive plus !

« Torturons nos tristes victimes,
« Puisque Dieu veut leur châtiment ;
« Assurons-leur, bourreaux sublimes,
« Un salut éternel par des maux d'un moment !

« Que leur sanglot nous réjouisse,
« Comme il réjouira le ciel !

« Dieu m'a dit : "Va ! le sacrifice
"Sera d'autant plus beau qu'il sera plus cruel !"

« Savourons les cris de souffrance !
« Pour être grands, soyons sans cœur !
« Et sur le monde, et sur la France,
« Nous représenterons Dieu même, — et Christ vainqueur. »

« Les entends-tu ? dis-je au vieillard. En Germanie,
« Où l'on condamne à mort l'humanité punie,
« Catholiques ou non, tous, prêtres et pasteurs,
« Prônent le sacrifice... en sacrificateurs.

« Ce qu'on prêche, dans les églises allemandes,
« C'est un Christ noir, vrai fils du Satan des légendes. »

XXVII LA VÉRITÉ

« — La mort, dit le vieux sage, est un feu dans la nuit ;
« C'est dans l'obscurité qu'une étoile éblouit ;
« Plus s'épaissit l'obscur, mieux on voit toute flamme ;
« Nuit pour la chair, la mort est lumière pour l'âme.
« À peine est-il tombé, que le reître germain,
« Qui marchait contre vous, torche ou fusil en main,
« Mort, entre frissonnant dans la vérité même,
« Ô France ! et c'est alors toi qu'il sert, toi qu'il aime !
« Mais toi, France au grand cœur, ce qui fait ton cœur fort,
« C'est la fidélité de tes fils dans la mort.
« Le lourd crâne carré, que surmonte une pique,
« Subit aveuglement son maître satanique,
« Mais, cadavre, il le juge ; il maudit, plein d'horreur,
« L'Antéchrist reconnu dans ce rouge empereur
« Et Guillaume le Fauve à tout moment tressaille,
« Quand il passe aujourd'hui sur un champ de bataille,
« Car il y voit tous les cadavres allemands,
« Le suivre du regard avec des yeux tournants.
« Et ce regard, où désespère l'âme humaine,
« Pour lui n'a plus d'humain qu'une implacable haine.

« Le soldat français, lui, mort pour la vérité,
« Ne donne à son bourreau qu'un regard contristé...

« C'est alors que, sentant l'horreur de sa tuerie,
« Le roi rouge, croyant mentir à Dieu, s'écrie :

« “Je ne l'ai pas voulue !”

À ce mot, l'œil des morts

« Jette des feux qui vont, comme autant de remords,
« Fouiller cette âme obscure, éperdue, exécrée,
« Où s'allume un enfer d'épouvante sacrée. »

XXVIII LES DÉSARMÉS

« Haine ! mort ! je n'entends que ces mots, et des pleurs !
« Père ! je meurs de voir tuer !

— Regarde ailleurs.

« — Hélas ! vieillard ! devant tant d'horreurs amassées
« Toutes, à tout instant, par d'autres dépassées,
« Aucun de nos espoirs ne me reste certain,
« Je perds le goût de vivre et le sens du destin.
« Le monde entier me semble entré dans la démence.
« Comme un naufragé, seul, sur une mer immense,
« Désespérément nage, et cherche, autour de lui,
« Une épave, un débris flottant, un point d'appui,
« Et, n'en trouvant aucun, seul dans la grande houle,
« Tout seul contre les flots monstrueux, sent qu'il coule,
« Je meurs à ma raison qui sombre avec ma foi.
« Si tu vois un vrai point fixe, montre-le-moi,
« Mais qui soit bien réel, non plus dans tes chimères.
« On égorge l'enfance ! on fusille les mères !
« Guillaume a fait cela ! le refera demain !
« Et qu'un prince vivant soit ce monstre inhumain,
« Sans qu'il tombe honni, dégradé par le nombre,
« Devant l'inexpliqué ma raison fuit... je sombre !

« Et, mourant sans honneur, vainement irrité,
« Ma faiblesse me semble une complicité !

« Oh ! lorsqu'on est l'esprit, la tendresse, la grâce,
« La France ! et reine et libre, et guerrière de race,
« Riche, envinée, on a des périls à prévoir,
« Et se garder au monde est le premier devoir ;
« Honneur du monde, on doit, plus belle d'être forte,
« Abriter, au milieu d'une invincible escorte,
« Ses droits et ses orgueils fièrement défendus,
« Sous un dais rayonnant fait de glaives tendus.

« Sous la voûte d'acier n'être pas bien gardée,
« C'est offrir aux périls l'avenir de l'Idée,
« Les noblesses de l'art, les bonheurs de l'amour,
« Tout ce qui rend si doux au cœur l'éclat du jour.

« Maintenant qu'une guerre interminable gronde,
« Où rencontrer, dans quel recoin du vaste monde,
« Puisqu'il faut qu'on massacre ou qu'on soit massacré,
« Un geste évangélique et pur, vraiment sacré,
« Le Christ en acte et non en mots gonflés d'emphase ?
« L'heure n'est plus à l'art de cadencer la phrase ;
« Montre-moi, si tu peux, un héros désarmé
« Qui, vrai soldat du Christ, ne veuille qu'être aimé.

« Alors, tout en foulant cette fange sanglante,
« Vieillard, je pourrai croire à la victoire, lente
« Mais sûre, de ce Dieu qui, mort sur un sommet,
« Jamais ne nous revient et toujours se promet !

« — Eh bien, regarde, au plein milieu de la tuerie,
« Vois, penché sur les grands blessés, dont la chair crie,

« L'homme de paix, qui va les guérir par l'acier,
« Et dont le saint labeur est de s'apitoyer,
« De vaincre la souffrance et d'exalter la vie ;
« Par lui, la charité, malgré tout, est servie ;
« Ennemi de la mort qu'il attaque en soldat,
« Seul il défend l'esprit de paix, en plein combat.

« Vestale des chrétiens, près de lui, l'infirmière
« Abrite, de sa main, l'amour — notre lumière.

« Et parmi les effrois, le prêtre, à leur côté,
« Héroïque avec eux, sauve la charité.

« Tant que ceux-là, souvent martyrs de l'Allemagne,
« Donneront aux horreurs la bonté pour compagne,
« Le globe pourra voir, du zénith au nadir,
« L'astre de Bethléem marcher et resplendir. »

XXIX

FORCE ET SÉRÉNITÉ

De hauts palmiers berçaient au vent leurs nobles palmes,
Sur les bords en gradins d'une rade aux eaux calmes ¹⁷.

Cela nous apparut comme un vibrant décor,
Où dominait l'azur, où resplendissait l'or.

De notre plateau nu, rocailleux et grisâtre,
Nous admirions, comme un heureux fond de théâtre,
La ville, dont les toits, les clochers et les tours,
Encerclaient cette rade aux sinueux contours.

Et le spectacle était d'une beauté parfaite.

Pourtant, dans la cité qu'on aurait crue en fête,
À qui tout souriait, mer pure et ciel serein,
Les arsenaux, battant le fer, fondant l'airain,
Travaillaient pour la mort, à l'appel de la guerre ;
Mais tout semblait aussi tranquille que naguère,
D'abord par la vertu du climat souriant
Où s'annonce déjà le charme d'Orient,
Puis, parce que le cœur héroïque de France
Poursuit son rythme, en guerre, en paix, sans différence,

Et que, sûr de sa force, exalté par son droit,
Il jouit du futur triomphe — auquel il croit.

Nous avions sous nos yeux non pas un paysage,
Mais l'âme de la France aimée, — et son visage,
Tel qu'il était hier, tel qu'il sera demain,
Lorsqu'on aura chassé le cauchemar germain.

Le grand pavois flottait, triomphant par avance,
En plein ciel libre, à bord du cuirassé PROVENCE,
Qui saluait, du bruit tonnant de son canon,
Le pays des lauriers, dont il porte le nom.

Dans la montagne et les gorges les plus profondes,
Ce tonnerre, en échos, roulait par larges ondes,
Sans qu'on vît, même au loin, un nuage orageux.

Cachée, et s'exerçant à ses terribles jeux,
La mitrailleuse, exacte à scander ses rafales,
Soufflait ce bruit que fait la mer, par intervalles,
En roulant des galets qui se choquent entre eux.

Dans l'air pur, tout fleuri de pavillons nombreux,
De blancs oiseaux marins, les ailes toutes grandes,
Entrelaçaient leurs vols en vivantes guirlandes,
Sur cet éden réel, sur ce rêve enchanté.

Et, devant ces splendeurs de suprême beauté,
Le Mage s'écria :

« France, celte et latine,
« À tous les beaux destins ta beauté te destine !

« Ô France ! tu vaincras tes fauves ennemis.
« Ton triomphe certain commence ; il est promis ;
« Car il faut que le monde aille vers la lumière,
« Et c'est toi, vers l'amour, qui marches la première !

« L'esprit germain est lourd, comme matériel,
« Et le tien est ailé comme l'oiseau du ciel.

« Ô France ! tu vaincras, car le monde veut vivre.
« La terre entière attend le verbe qui délivre,
« Et qu'il soit esprit libre ou sentiment chrétien,
« Le grand verbe d'amour sur terre, c'est le tien. »

Entre ciel et mer, blanc, ses deux ailes tendues,
Un hydroavion, roi des deux étendues,
Planait, — et, pour nos cœurs, en ce siècle d'effrois,
Moderne *labarum*¹⁸, figurait une croix.

¹⁷ NDLR. — Jean Aicard désigne ici la rade de Toulon.

¹⁸ NDLR. — Le *labarum* est un étendard militaire imaginé par l'empereur Constantin I^{er}, portant en son centre le chrisme, symbole formé des lettres grecques *chi* et *rhô*, initiales du mot Χριστός, « Christ ».

XXX LE ROUGE-GORGE

La vision fondit comme un reflet sous l'onde.

Et nous étions tous deux, seuls, au sommet du monde.

Le bruit sourd du canon lointain, à temps égaux,
Ébranlait la montagne en frappant les échos :
On eût dit le marteau d'un Titan dans sa forge.

Auprès de nous, chantait un petit rouge-gorge ;
Sous la croix, sur ce haut désert plat, rocailleux,
Il s'attaquait du bec aux dards des chardons bleus.

XXXI
LA TERRE PROMISE

Et l'univers n'était, sous nos yeux, qu'une plaine.

Tel, au pied de la croix, Jean, près de Magdeleine,
Le vieillard, sur le haut crucifix vermoulu,
S'appuya, cette fois dans un geste voulu.
Il mourait, et cherchait cet appui de son âme.
Et de ses yeux sa foi jaillit comme une flamme ;
Il sembla qu'elle allait allumer tout là-bas
Des renouveaux d'espoir aux cœurs de nos soldats ;

Et l'on eût dit, au front du Sinaï, Moïse
Lançant des feux lointains sur la Terre Promise,
Et certain que les fils d'Israël la verront.
Ses cheveux au soleil irradiaient son front ;
Sa barbe ruisselait dans le vent comme un fleuve ;
Et ses yeux contemplaient une humanité neuve,
Préparée, à travers tant de siècles éteints,
Par tous les rêves purs qu'on n'a jamais atteints.

Ô Terre de l'amour ! éternelle espérée !

Or, sous la Croix, qui me parut démesurée,

Le vieillard, tout à coup, en murmurant : « Je vois ! »
Tomba. Tout s'éteignit en lui, regards et voix...

Et la Croix, sous mes yeux, parut grandir encore.

Midi, plus rayonnant, mais plus frais qu'une aurore,
Frappait d'aplomb sur nous et sur le Crucifix ;
Le Dieu mort promettait le triomphe à ses fils :
Sur ses bras grands ouverts tombait tant de lumière,
Que leur ombre enlaçait la terre tout entière.

JEAN AICARD

de l'Académie française

DES CRIS DANS LA MÊLÉE

— 1914-1916 —

LIBRES PROPOS DE JEAN D'AURIOL.

Y A BON LA FRANCE || CES DEMOISELLES || GARROS.
LEURS MAJESTÉS LES PEUPLES || LES OREILLES DU MOR.
LA POIRE PURE || AMOUR PRIME TOUT.
LES TROIS VICTOIRES FRANÇAISES || MASQUES PLUS VRAIS
QUE LES VISAGES || GALLIENI || LE SURBOCHE.
LA PAIX DES CHOSES || ETC.

L'UNITÉ MORALE FRANÇAISE PAR L'ÉCOLE.

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

JEAN AICARD
de l'Académie française

DES CRIS DANS LA MÊLÉE — 1914-1916 —

Nouvelle édition
corrigée et augmentée de notes
par Dominique Amann

DÉDICACES**AU DOCTEUR GASTINEL**

**MÉDECIN EN CHEF DE LA MARINE
QUI M'A DONNÉ UNE PART
DE CE DÉVOUEMENT ADMIRABLE
QUI LE FAIT CHÉRIR
DE NOS BLESSÉS**

ET À**MADAME PAULIN BERTRAND**

**QUI SE FIT PENDANT PLUSIEURS MOIS
MA DÉVOUÉE INFIRMIÈRE
CE LIVRE
EST DÉDIÉ
EN HOMMAGE RECONNAISSANT**

À LÉON DE ST-VALERY ¹

Et à vous, mon cher confrère, qui vîntes m'apporter votre amitié lorsqu'un accident stupide me laissa pour mort sur une grand-route ; à vous qui vous êtes fait mon secrétaire laborieux et attentif ; à vous aussi je dois un remerciement ému.

Je n'oublierai jamais que la lecture de votre manuscrit : *Hors la vie*, a enchanté les heures lentes de ma convalescence ; et j'attends avec impatience l'heure où, la paix conclue, et les littérateurs étant rendus à leur art, ce manuscrit deviendra un beau livre applaudi.

JEAN AICARD

La Garde (Var), 30 Juin 1916.

¹ NDLR. — Pseudonyme littéraire de Julia Pillore, épouse Paulin-Bertrand.

DES CRIS DANS LA MÊLÉE

Je dis à Jean d'Auriol :

— La mêlée, elle est partout, excepté toutefois sur les champs de bataille, puisque nous ne voyons plus de ces batailles rangées où deux armées aux prises finissaient par entrer l'une dans l'autre et par lutter corps à corps. La guerre de tranchées est un éternel face à face d'expectative, l'attente de l'usure, avec des intermèdes de violences et des mêlées épisodiques, énormes d'horreur, mais sans ampleur. Et cependant, jamais pareil nombre de combattants ne se dressèrent à la fois les uns contre les autres, et c'est la mêlée quand même, cet inextricable enlacement de haines, de rancunes, d'attaques, de défenses, de révoltes, d'indignations, d'intérêts et d'idées. Et, à l'arrière parmi les civils, ce sont des mêlées encore ; ici, celle des craintes, des désirs, des espérances, des doutes, des confiances et des méfiances ; ailleurs la mêlée heureuse des partis étonnés de s'oublier, de se confondre, au moins pour un instant, dans la volonté de n'être à eux tous qu'une nation triomphante. — Au milieu de tout cela, mon cher d'Auriol, les poètes écrivent encore, chantent encore, avec, parfois, le sentiment de n'être pas inutiles, de donner une expression vivante à quelques idées qui sommeillent dans certains cœurs et que la magie du mot sait y réveiller ; mais parfois aussi ils doutent de l'efficacité de leur effort, et ils se disent : « J'ai cru prononcer des paroles gonflées de sens, mais que sont les paroles devant l'action ! » De la mêlée universelle sort une rumeur immense où nos voix se perdent. Les sons articulés qui sortent de nos lèvres et qui

nous semblent former quelquefois d'utiles discours n'ont de sens que pour nous-mêmes. À peine lancés dans l'air ils ne sont plus que des sons confus, des clameurs vaines parmi tant d'autres, des cris perdus, des cris dans la mêlée.

Mon ami Jean d'Auriol me regarda de travers.

— Il n'y a pas de cris perdus, me dit-il gravement. Rappelez-vous la jolie phrase que voici. Elle est de je ne sais qui : « J'ai jeté une parole en l'air et j'ai lancé une flèche au hasard, et longtemps après, j'ai retrouvé dans le cœur d'un ami la parole jetée au vent, et j'ai retrouvé, plantée au cœur d'un chêne, la flèche tirée au hasard !

— Je me dis cela bien souvent, mais cela ne me rassure pas toujours sur les destinées des flèches et des paroles.

— Il est clair que, dans la mêlée dont vous me parlez, on ne saurait se faire entendre comme aux jours de paix et de silence ; mais, dans la mêlée, nous avons des voisins, des frères de souffrance qui nous coudoient et ceux-là du moins nous entendent ; et si notre cri est un cri d'espoir, il entre joyeusement en eux, et ils le répètent ; et leurs voisins à eux, les plus éloignés de nous, le recueillent à leur tour et à leur tour le propagent ; et c'est ainsi que, d'onde en onde, le cri, qu'on croit perdu, court du premier qui l'a poussé jusqu'aux plus profonds lointains... Et c'est même pour cela que l'expression d'un simple découragement individuel est une faute grave, car *ce qui est exprimé est multiplié à l'infini*.

Je regardai avec étonnement mon Jean d'Auriol. Je l'aime bien et je l'estime beaucoup, mais une extrême gravité n'est pas dans son habitude et je restai un instant immobile à l'examiner.

— Je vois ce que vous pensez, me dit-il, vous me trouvez un peu trop philosophique ou lyrique, parce qu'à l'ordinaire je vous semble plutôt un peu fruste, de bon sens un peu vulgaire, et peut-être incapable de voir les choses par le dedans.

Détrompez-vous. Je crois, en effet, qu'il vaut mieux, le plus souvent, ne pas *creuser* les sujets, mais j'entends mettre quelque profondeur dans mes propos en apparence les plus communs.

— Vous aurais-je blessé, mon ami Jean ?

— Vous savez bien que non, puisque vous accordez que je ne suis pas trop bête ; mais en admettant que j'aie été de tout temps fermé aux idées générales et profondes, encore devriez-vous vous être aperçu de l'heureux changement intellectuel et moral qui s'est opéré chez un grand nombre d'entre nous, par l'influence des souffrances publiques, depuis le début des hostilités. Des pacifistes à outrance sont devenus des défensifs outranciers, c'est entendu ; mais ce n'est rien que cela. Je connais de pauvres cerveaux d'ignorants qui se sont ouverts tout à coup aux plus hautes conceptions sociales, humaines, je dirai même transcendantes. Un paysan de mon village, qui n'avait jamais parlé qu'à son mulet et aux bêtes de sa porcherie, m'écrivit : « Nous avons devant nous des brutes ; ils ne savent pas ce que c'est que la France et la France c'est les braves gens qui veulent rester un peuple libre ! » Bien entendu, l'orthographe n'y est pas, la phrase est moins cadencée, mais c'est le sens entier, à la forme près. J'ai reçu, ce matin, la visite d'un instituteur, venu du front, en congé. Je n'ai pas attaqué ce sujet intéressant de la transformation morale du citoyen français devenu soldat, il m'en a parlé le premier. « C'est, m'a-t-il dit, une chose merveilleuse, inimaginable ! Tous, et le plus ignare, savent là-bas, au front, et même savent dire que l'Allemagne c'est la bête féroce, la force laide, dégoûtante, méprisable, et que la France c'est la force noble, belle ; ils le disent comme ils peuvent, mais il n'y a pas à s'y tromper : ils le savent et le pensent, et pour cela ils sont prêts à mourir. »

Jean d'Auriol parlait et je sentais l'émotion me gagner. Il reprit :

— Ne croyez pas, ne croyez jamais inutiles les *cris dans la mêlée* ! Tenez, mon instituteur me disait ce matin : « Nous, les anciens, il nous est arrivé d'avoir des minutes d'ennui, après de si longs mois passés dans les tranchées où l'on attend plus souvent qu'on ne se bat, eh bien ! lorsqu'arrivent parmi nous les plus jeunes, les Marie-Louise de 1915, leur entrain nous ferait honte si nous ne l'imitions pas, et leur jeunesse héroïque passe en nous, les vieux... » Continuons, croyez-moi, à pousser sans fatigue nos cris dans la mêlée !

— Jean d'Auriol, dis-je pour cacher mon émotion, rallumez votre pipe et passez-moi du feu !

LIBRES PROPOS DE JEAN D'AURIOL

Vous ne connaissez pas assez mon ami Jean d'Auriol. Il est célèbre dans mon département, le Var, pour l'indépendance de sa pensée, la franchise de ses discours, et le bon sens, qui me paraît sa qualité dominante. Avec un certain air de se moquer de tout, c'est bien l'homme qui attache le plus de prix aux vieilles qualités populaires françaises et il sait en parler avec le respect le plus parfait quand elles se présentent à lui, — mais c'est aussi le frondeur le plus déterminé qu'on puisse voir. Quand il a bien dit ce qu'il veut dire, et lorsqu'il sent qu'on n'a pas pour ses paroles et ses idées, ou ses sentiments, l'estime qu'il juge leur être due, il ajoute volontiers, d'un air détaché, ces mots, énigmatiques pour les étrangers : « Après tout, vous savez, moi je suis d'Auriol. » Et ces mots sont une allusion comique à une certaine aventure dont fut le héros son bisaïeul, avant la grande époque révolutionnaire. Ce bisaïeul de Jean s'appelait Jean comme lui, et, comme lui, il était de la jolie bourgade d'Auriol, en Provence, voisine de cette autre aimable petite ville qui s'appelle Roquevaire. Ce Jean d'Auriol d'avant la Révolution était boulanger ; et, se trouvant un dimanche, pour un achat de farines, à Roquevaire, il se rendit, avec toute la population roquevairoise, à l'église, pour y entendre un fameux prédicateur. Ce prédicateur, qu'on disait fameux, endormit tout son auditoire, y compris Jean d'Auriol qui, renversé sur sa chaise, fit entendre, à deux ou trois reprises, un ronflement indiscret. Voyant son public endormi, le prédicant irrité lança tout à coup son bonnet dans l'auditoire, et, frappant en même temps sur le rebord de sa chaire sonore un coup de poing retentissant, capable de

réveiller les morts, il s'écria d'une voix tonitruante : « Gens de Roquevaire, Roquevairois, vous serez tous damnés ! » À ce cri, à ce bruit, tout le monde se réveilla, et, comme tout le monde, notre ami Jean, qui répliqua en ouvrant l'œil et en étirant ses bras engourdis : « Oh ! ioù, sioù d'Oouròu : m'en fouti ! » c'est-à-dire : « Moi je suis d'Auriol... je m'en fiche. »

L'expression *être d'Auriol* est devenue populaire chez nous, et elle signifie, à elle seule, les deux mots énergiques dont Jean d'Auriol la fit suivre.

Eh bien, mon ami Jean, l'arrière-petit-fils du héros légendaire, est venu me voir il y a deux jours :

— Quoi de nouveau ? lui dis-je.

— Il y a de nouveau, répliqua-t-il, que je ne suis plus d'Auriol.

— Allons donc !

— Je ne suis plus d'Auriol !

— Et d'où êtes-vous donc ?

— Mon cher, me dit-il sans répondre, le moment n'est plus aux plaisanteries. La France se bat et saigne par mille et mille blessures pour défendre la cause de l'humanité, et je ne pense plus qu'à cela, en pleurant, moi que vous avez connu si jovial et si gouailleur. Cette Allemagne a pour idéal la force, et, par la force, l'asservissement des peuples et l'abaissement des individus. Elle a avoué, par la bouche de ses intellectuels, qu'à ses yeux les générosités sont des faiblesses coupables, et que, lorsque son intérêt est en jeu, elle ne reconnaît plus de lois. C'est-à-dire que les bandits de grand'route qui étaient autrefois pendus, écartelés, roués, seraient, aux yeux de l'Allemagne, de petits saints idiots parce qu'ils furent souvent chevaleresques. Non, non, ce n'est plus le temps de rire et d'être d'Auriol. L'Allemagne triomphante, ce serait le recrutement militaire fait par elle chez ses vaincus ; ce serait, partout, la dignité individuelle offensée, écrasée, niée ; la gifle du sous-officier et son coup de pied dans... les reins du soldat. Depuis que l'humanité évolue, elle va vers

ce but : créer l'indépendance et la dignité de l'individu et sa fierté. La France a pris la tête de ce mouvement d'évolution et le monde suit. Voilà ce dont l'Allemagne ne veut pas, voilà ce qu'elle menace... ce que nous défendons, et pour nous et pour le monde. Tenez, un évêque, celui de Nice, vient de parler, dans une brochure, comme aurait dû parler le pape. J'ai lu la brochure. Elle dit fort bien ce que je viens de répéter ; et, sauf que, pour moi, Jésus, fondateur historiquement de la loi de charité, n'est qu'un homme, génial par le cœur, et que, pour l'évêque, c'est un Dieu, — à part cela, je trouve que l'évêque a parlé selon la vérité profonde. La pensée moderne la plus indépendante proclame un espoir de fraternité dont la source pure est dans l'Évangile.

— Prenez garde, mon ami, on va vous traiter de réactionnaire et de clérical... Quel besoin avez-vous d'établir cette filiation ?

— Je le fais par amour de la vérité d'abord, par amour de la justice ; et puis parce que je voudrais qu'on formulât bien haut toutes les idées qui peuvent rapprocher les Français, rendre indissoluble l'union sacrée, l'union d'après la guerre, celle qui, après nous avoir sauvés, assurera seule notre sécurité, et, par elle, l'avenir du monde chrétien. Je me déclare du parti de la sympathie humaine, de la bonté, de la charité, de la générosité, du droit des faibles, toutes conceptions chrétiennes à l'origine ; et je me déclare chrétien de sentiment, moi qui suis anticlérical, libre penseur et même athée sous cette réserve que la création du monde n'est pas plus explicable sans Dieu qu'avec Dieu.

— Jean, mon ami, on va dire que vous êtes un affreux réactionnaire, un clérical formel sans le savoir, et un philosophe plein d'obscurité...

— Monsieur, me répondit, froidement irrité, mon vieil ami, Monsieur, je ne suis qu'un bon Français. Pourquoi me rappelez-vous ce que je voulais oublier, à savoir que je suis d'Auriol ?

NOTRE AMI BOULOT L'ANARCHISTE ²

Mon ami Jean d'Auriol, un vieux, comme moi, lui si jovial en temps ordinaire, et passé maître en galégeade, est devenu, depuis le premier jour de la guerre, non pas un triste, certes, mais un grave, et il n'a plus toléré qu'on se permît, en sa présence, la moindre plaisanterie.

— Nos enfants souffrent et meurent, répète-t-il à tout propos. Jamais le soleil ne vit à la fois dans le monde tant de souffrance imméritées. En présence de la barbarie allemande, personne n'a plus le droit de rire.

Or, il a, l'autre jour, donné chez lui, tout un après-midi, l'hospitalité à un nombreux groupe de blessés. Sur la terrasse de sa bastide, en face de la mer, il leur servit, à l'heure du goûter, quelques friandises, des fruits, des gâteaux, d'excellent vin de sa vigne, puis on causa, et les poilus, mis en verve, mais orientés, par le maître du logis, vers les pensées les plus sérieuses, celles qu'inspire la guerre, racontèrent, chacun à leur tour, quelque terrible scène de massacre, d'incendie, de viol et de pillage. Jean d'Auriol répéta sa phrase favorite : « Vous voyez bien que personne n'a le droit de rire en ce moment... » ; mais ayant réfléchi qu'il ne fallait pas contrister ses hôtes, le brave homme ajouta, cette fois vivement : « Personne n'a le droit de rire..., sauf vous autres, bien entendu, sauf ceux qui sont en train de se battre, ou qui, comme vous, se sont battus en héros. » Cette phrase

² NDLR. — Article également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, 33^e année, n° 1683, dimanche 26 septembre 1915, page 338, colonne 3.

amena un sourire sur les visages pâlis. Une béquille s'agita allègrement.

L'œil d'un soldat — dont l'autre œil disparaissait sous un épais bandeau blanc — lança un éclair narquois. Un sergent — qui portait en écharpe son bras droit, une main à jamais morte — se mit à rire bruyamment. Jean d'Auriol sentit que son habituelle tristesse n'était plus de mise :

— Oui, oui, vous riez, fit-il, je sais ce que c'est ; c'est le *rire de guerre* qui a inspiré à M. Lavedan une page charmante et superbe. Oui, c'est vrai, la gaieté française est un des caractères du courage français ; elle le soutient et peut-être le crée ; elle en fait partie intégrante... Au fait, pourquoi avez-vous ri, mon ami ? Car ce rire répondait évidemment à une pensée intérieure. Allez-y, mon gaillard, ajouta-t-il, nous sommes entre hommes !

— C'est un rigolo, le sergent ! fit une voix.

Et toutes les figures s'épanouirent.

Le sergent (un avocat, dans le civil) conta ceci :

« Il y avait, dans mon village, un anarchiste, pas très grand de taille, très large d'épaules, rondelet, velu et qu'on avait surnommé Boulot. Boulot était manoeuvre et n'avait jamais pu s'élever à la dignité de maçon. Il était illettré, mais, au besoin, en épelant tout bas une ligne de journal, il parvenait à la comprendre. Dans le pays, où il était arrivé en chemineau, un beau soir, on ne savait d'où, il était renommé pour sa force physique. Cette espèce de petit ours portait seul sur son épaule des moellons que les hercules de foire n'auraient pas soulevés — et il eût aisément ployé et cassé entre ses doigts une pièce d'or de dix francs ; mais, lorsque, les jours de paie, il en tenait une, Boulot lui réservait d'autres destinées. Naturellement, Boulot était antimilitariste. À ses yeux, les soldats étaient tous des brutes, avec ou sans galons. « La guerre ? il n'y a qu'à refuser de la faire, et il n'y en aura plus. — Mais si ton ennemi te la fait quand toi

tu n'en veux pas ? — Ne comprends-tu pas, bougre d'idiot, hurlait Boulot, qu'il y a qu'à refuser de la faire... des deux côtés ! ... c'est bien simple !”

« Tel était Boulot. Pour l'achever de peindre, disons qu'il avait un travers amusant. Cet ours avait toujours refusé de dire son âge. En cela, mais en cela seulement, il ressemblait à une jolie femme. Et c'était vouloir le faire enrager et s'attirer une méchante riposte, que de lui dire : “Quel âge as-tu, Boulot ?” À cette question, il vous regardait d'un air furieux, et généralement (car il ne variait guère ses invectives), on l'entendait grogner, comme le capitaine moco, arraisonné en mer par un Hollandais : “Ta mairé a fa un pouarc !”

« Et voilà, monsieur Jean d'Auriol, le souvenir qui m'a fait rire. Un jour, on lisait le journal à Boulot ; on dénonçait les infamies allemandes ; on disait les rêtres esclaves chargeant en masses profondes ; les officiers mettant, devant leurs hommes armés, — non plus des ennemis, non plus des Français ou des Belges, mais plusieurs rangs épais de soldats allemands — qui sait, des punis peut-être ou des Alsaciens, misérables créatures destinées à faire de leurs cadavres amoncelés une muraille derrière laquelle, pour tirer, s'abriteraient leurs compatriotes. On décrivait ces premiers rangs de Teutons sans armes qui marchaient vers nous, Français, en se voilant les yeux de leurs bras repliés, pour ne pas voir leur destinée !

« Il y a ça sur le journal ? interrogea Boulot, tout rouge.

— Oui, il y a ça ! et aussi qu'on a trouvé des artilleurs allemands enchaînés, par le cou, à leurs pièces, avec des chaînes à cadenas. Les malheureux, traités en forçats par leurs chefs, se tordent comme étranglés par des serpents de fer, quand ils voient venir contre eux les baïonnettes ennemies !

— Il y a ça ? criait Boulot.

« Il se saisit du journal et s'assura lentement de la fidélité du lecteur. Cela fait, il releva la tête. Maintenant il était tout pâle :

« La France, elle a raison ! dit-il simplement. Ah ! c'est comme ça qu'ils se traitent entre eux ? Ces Allemands sont des salops. Je vais m'engager.

— Quel âge as-tu donc, Boulot ?

« Il se retourna, placide :

« Il y a cinquante-neuf ans que je suis dans cette salope de vie, dit-il, mais je n'avais pas encore entendu parler d'abominations pareilles. Je vais m'engager ; faites-en autant.

« Et il y alla. »

LA NOËL DES NOËLS

C'est une coutume invétérée chez nous, celle qui, pour la Noël, réunit autour du repas traditionnel tous les membres d'une même famille. Les querelles, les haines même, font trêve le plus souvent. De très loin accourent les fils se rassembler autour des pères. Beaucoup n'obéissent plus à une pensée religieuse, mais seulement à une habitude ancestrale qu'ils ont trouvée douce et qu'ils perpétuent parce qu'elle leur donne des joies, celles du retour au pays natal, dans la maison antique où ils ont joué tout petits. Noël, c'est l'attendrissement du monde devant la naissance, devant la faiblesse et la grâce de l'enfance, devant la Maternité qui renouvelle sans fin l'espérance humaine.

Noël, c'est année nouvelle, espoir nouveau, l'attente charmée, la foi dans un inconnu de douceur qui s'avance à travers les cruautés de l'hiver. Bientôt, si peu que ce soit, les jours vont croître ; la lumière est promise, elle viendra ; les matins seront glorieux et les nuits plus douces : Noël !

Je me rappelle toujours avec émotion nos crèches d'enfant, construites dans une cheminée abandonnée, aménagée comme un théâtre. Les petits personnages de terre, coloriés, aux costumes pittoresques, sont tous en marche vers l'Étable de la Nativité. Les mages, les rois y vont aussi, mais il leur faut à ceux-là une Étoile pour guide. J'aime bien les pauvres gens, bergers, âniers, paysans, menuisiers, forgerons, en habits de travail, qui, eux, se sont mis en marche sans autre guide que leur beau désir ; ils devinent le chemin ; leur étoile est dans leur cœur ; ils n'ont pas besoin d'un flambeau de miracle pour éclairer leur

route, ils savent où ils vont et qu'ils seront aimés parce qu'ils aiment.

La Noël de 1914 restera dans la mémoire humaine comme une des plus étonnantes fêtes du cœur et des plus miraculeuses.

Songez donc ! Nous avons devant nous cette Allemagne monstrueuse, difficilement explicable à nos clairs cerveaux de Latins, et qui, soi-disant chrétienne, offense toutes les pitiés, toutes les bontés, toutes les charités évangéliques. Pays luthérien, dont le chef, au besoin, invoque gravement la vierge Marie, qui n'a pourtant rien à voir dans aucune de ses pensées. Ce kaiser rappelle un Hérode massacreur d'enfants ou un Néron incendiaire qui allume, en guise de torches, des hommes vivants, enduits de poix... Voyez ce qu'il fait de son propre peuple !

Ce prince de rapine et de meurtre se réclame pourtant du Christ ! Il est vrai qu'il a des rapports plus étroits avec Dieu le Père. Nous avons lu dans un journal allemand cette phrase stupéfiante : « Dieu le père est particulièrement réservé à Sa Majesté l'Empereur ! » — Il paraît qu'ils sont au mieux. Cela est très regrettable, car cela ne fait l'éloge ni de l'un ni de l'autre. Il faut s'en consoler en se persuadant qu'il s'agit d'un Sabaoth démodé, d'un dieu hors d'usage, celui-là même que Jésus vint terrasser pour mettre à sa place le Dieu paternel et souriant qu'il nommait son Père, et dont l'avènement réjouit la terre : Noël !

Donc, nous avons devant nous cette Allemagne et cet empereur, une race barbare, prolifique, innombrable, qui cherche vainement à masquer ses criminelles intentions, et qui, débordant son territoire devenu trop étroit, ne veut que s'emparer du territoire et de tous les biens de ses voisins.

Toute la nation française, aidée de ses alliés, s'est portée au-devant de l'invasion des barbares. Nous sommes parvenus à les repousser vers nos frontières que nous n'avons pas encore re-

conquises ; et, blottis dans nos tranchées, en face des leurs, nous attendons dans la douleur, — bien que sûrs du lendemain, — la délivrance. Voilà dans quelles conditions nous trouve la Noël de 1914.

C'est-à-dire que la question de vie ou de mort se pose entre un peuple, chrétien de nom, mais en réalité aussi dur, plus dur que l'antique force païenne contre laquelle venait lutter l'Évangile, esprit de paix, de tendresse humaine, de charité, générateur de l'altruisme philosophique.

C'est-à-dire que deux mille ans après la naissance de la pensée de douceur, du sentiment de bonté, tout nouveaux au temps d'Hérode, et qui, passant lentement du domaine religieux dans le domaine philosophique, semblaient hier à la veille de conquérir tous les cœurs, deux mille ans après le premier Noël tout est remis en question. Qui donc vaincra, de la Force brutale, de l'Appétit armé, du Soldat sans pitié, ou de la tendresse, de la bonté, de la paix promise au monde ? d'Hérode ou des Innocents ? de Néron ou de Marc-Aurèle et de Jésus ?

En sorte qu'aux yeux du philosophe, cette Noël 1914 a toute la beauté de la première des Noëls.

Eh bien ! n'en doutez pas, Sabaoth, vieux Dieu réservé à l'usage exclusif de Sa Majesté Guillaume II — Sabaoth et Guillaume lui-même seront ensemble vaincus et dépossédés, parce que la puissance de l'évolution humaine le veut ainsi — et que cette puissance est une force aussi indéfinissable mais aussi inéluctable, aussi impérieuse que la « volonté de l'espèce » chère à Schopenhauer.

Dans les tranchées françaises — un beau dessin de Neumont apportera à nos chers soldats la plus consolante des visions : les enfants, cette année, enverront aux pères les cadeaux qui, d'ordinaire, leur étaient donnés par les pères. Et ces cadeaux seront distribués par les soins de l'intendance militaire, et il

arrivera ceci d'extraordinaire que, par la permission officielle d'un gouvernement, un compliment en vers, lettre des enfants de la France³, sera lu aux soldats sur le front ! Voilà les grâces du cœur français, en opposition saisissante avec les sauvageries prussiennes. On ne trouvera pas, dans l'histoire du monde, une autre vision pareille : les enfants d'une nation venant, en pleine bataille, parler — aux deux millions d'hommes armés qui combattent pour eux — des douceurs du foyer et de la nécessité de sauver les dieux lares.

Vous sentez bien avec moi, n'est-ce pas, qu'elle est merveilleuse, cette Noël ?

Voici, tenez, une lettre d'enfant que je viens de recevoir. Ne vous semble-t-elle pas adorable ? On souffre d'un doute sur le retour du cher combattant, mais on ne doute pas de la victoire finale. Écoutez :

« Houilles, le 11 décembre 1914.

« Monsieur,

« J'ai lu votre appel aux « Enfants de France » ; mon papa est mobilisé, nous pensons bien à lui, mais dans ses lettres, il nous dit de prier aussi pour ceux qui se battent, et comme nous voulons être obéissants, nous pensons à tous. Maman touche pour chacun de nous, car nous sommes trois, une allocation. C'est pourquoi nous vous envoyons chacun dix sous pour que nos soldats aient leur petit Noël, et, ce jour-là, nous ferons une plus grande

³ NDLR. — AICARD (Jean), *Lettre des enfants de France à tous les soldats français*, sonnet, Paris, 20 novembre 1914. Aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 9, enveloppe « Année 1914 », ce poème a été mis en musique par E. de Rocheronde 1^o pour une voix avec accompagnement de piano, 2^o pour chœur d'enfants à trois voix ; manuscrits autographes signés, datés « Choisy-le-Roi le 12 décembre 1914 », 3 pages. Dans la même enveloppe, mis en musique par Georges Daguerre pour une voix avec accompagnement de piano, manuscrit autographe, 4 pages.

prière. N'est-ce pas, Monsieur, que le bon Dieu voudra que nous soyons vainqueurs, et peut-être aussi que notre papa nous revienne ?

« Vous voulez bien que je vous embrasse ? Ce sera pour tous les soldats de la part de Jean, Paulette et Simone. »

En réponse à cette lettre, du fond des tranchées françaises, un grand cri s'élève : « Noël ! Noël ! Oui, nous vaincrons, chers petits enfants ! Nous vaincrons pour ne pas vous livrer aux païens. Nous vaincrons pour que vous soyez aimés. Nous vaincrons parce que la France a promis au monde la douce fraternité. Nous vaincrons parce que la victoire des barbares, qui empruntent à la science ses engins de destruction et dont la dialectique n'est que vil mensonge, serait la ruine de ce qui ne peut pas périr ! Contre l'Antéchrist, le petit Noël est debout. Noël ! Noël ! »

LES ÉCOLES DE MUTILÉS

— Je vous ai dit, l'autre jour, avoir reçu une lettre à laquelle manquait l'adresse de l'expéditeur, en sorte que je n'ai pu y répondre directement. Mon propos, répété par vous dans le journal *La France*, m'a valu plus d'une lettre intéressante, et à celles-là je désire répondre par votre intermédiaire. On me demande quelques éclaircissements sur les *Écoles de Mutilés*. Je vous les apporte.

— Je vous écoute, mon cher d'Auriol.

— D'abord, le siège de l'*Association* qui s'occupe des *Mutilés*, se trouve à Paris, 63, avenue des Champs-Élysées. C'est là qu'on doit écrire si l'on a besoin de renseignements complémentaires. Le premier de mes correspondants croyait que, dans ces écoles, on recommençait l'instruction générale des mutilés. "Je ne sais, disait-il, ni bien lire ni bien écrire et je suis trop vieux pour apprendre, et j'ai peur d'avoir à m'enfermer dans une école comme un enfant !..." Il ne s'agit pas de cela. Ce sont des écoles où l'on donne aux mutilés des *leçons spéciales*, afin qu'ils puissent, quelle que soit la mutilation qu'ils ont subie, employer encore leur force, leur adresse, et continuer à exercer, le mieux possible, le métier qui est le leur, qui fut leur gagne-pain jusqu'au moment de la guerre.

Il y a, par exemple, à Reuilly, aux portes mêmes de Paris, une maison pour les aveugles. La villa de Reuilly est une annexe des *Quinze-Vingts*, avec des jardins magnifiques. Dans ces jardins, on a savamment disposé des grillages en bordure des

allées. À l'aide de leur bâton, les aveugles apprennent à se diriger, en se guidant sur les sinuosités des clôtures.

Et là le vannier, par exemple, retrouve son travail habituel. Il n'a pas à l'apprendre. Ce qu'il apprend, c'est à *l'exercer malgré son infirmité nouvelle* ; il apprend "à se passer de ses yeux", à voir par le contact. Les aveugles apprennent aussi à lire, mais à lire l'écriture spéciale imprimée pour eux, en relief, méthode Braille. Les uns rempaillent des chaises. D'autres font du filet, de la dentelle, du *macramé*, — vous savez bien ? — le macramé est le filet artistique, cette guipure de ficelle, à franges, dont on recouvre, pour les préserver des mouches, les chevaux. On en fait aussi, finement, des parures de femme. En retrouvant leur besogne accoutumée, en se rendant compte de la réelle possibilité de la reprendre utilement, de gagner encore leur vie par le travail, les aveugles se sentent revivre. L'espoir légitime entre dans leur cœur. Leurs yeux se sont éteints, mais il se fait en eux une faculté singulièrement aiguë de coordonner un monde nouveau de sensations qui leur rend intelligible, *autrement* que par le passé, le monde visible. Cette rénovation de leur être, cette adaptation à leur nouvel état, qui se ferait lentement s'ils étaient livrés à eux-mêmes, se fait assez rapidement quand ils reçoivent, tout préparés, les enseignements de l'expérience. C'est là une œuvre magnifique ! Ainsi l'aveugle même ne doit pas désespérer ; il verra d'autres lumières que celles du jour ou des lampes familiales. Les reliefs des choses lui parleront. Les inflexions des voix éveilleront en lui des perceptions plus étendues. Et, par-dessus tout, il se sentira aimé. Notre ami M. Herriot, maire de Lyon, a écrit là-dessus une admirable page...

Et, pour les mutilés, il en ira de même que pour les aveugles ; je veux dire que des moyens leur seront fournis (auxquels ils ne songeraient pas s'ils étaient seuls) de s'aider eux-mêmes et de revivre normalement. On leur facilite ou la reprise de leur

métier, ou bien l'apprentissage d'une profession compatible avec leur infirmité.

Le but essentiel de l'œuvre est donc la RÉÉDUCATION PROFESSIONNELLE.

Des ateliers ont été organisés par les soins de l'Œuvre. Le mutilé y peut apprendre à rester ou à devenir cordonnier, tailleur, ferblantier, menuisier, mécanicien. Les hommes qui ont déjà une certaine instruction peuvent suivre des cours de comptabilité ou de sténographie, de dactylographie, et d'autres encore.

Pendant toute la durée de la rééducation, les mutilés reçoivent sur les fonds de l'œuvre une allocation journalière de 3 fr. 50 ; cette allocation ne les prive en aucune façon de celle qui leur est versée par l'État et qui s'élève actuellement à 1 fr. 70 par jour.

Les hommes qui se trouvent à Paris sans famille sont logés, nourris et blanchis dans un établissement situé quai de la Râpée, n° 28. Ils sont mis à même de suivre leurs cours de rééducation ; mais, naturellement, ceux-là, étant défrayés de tout, ne touchent pas l'allocation de 3 fr. 50... C'est justice.

Si, dans l'entourage du mutilé, se trouve une personne désireuse de lui venir en aide *personnellement* pour l'obtention d'un appareil perfectionné, elle peut s'adresser directement à l'Œuvre pour lui faire connaître son intention, et l'Œuvre se fera un devoir de lui rembourser *la moitié du prix* qu'aura coûté l'appareil, à concurrence toutefois d'un maximum de 200 francs.

Voilà, conclut Jean d'Auriol, les renseignements que je me suis procurés.

— Fort bien, mon ami Jean, mais, comme j'ai reçu de mon côté une lettre me priant de donner sur les Écoles des mutilés

des renseignements définitifs, je m'inquiète de ne pas vous entendre parler des agriculteurs ?...

— C'est, dit Jean d'Auriol, que je gardais cette question-là pour la fin. Oui, *il existe, pour la rééducation des mutilés, une école d'agriculture à Limonest, près de Lyon*. Le métier d'agriculteur est le premier de tous ; il est à l'origine de tous les métiers. Il représente la vie essentielle de la nation. Oui, on a songé aux agriculteurs. Comment eût-on pu les oublier ! Une des personnes qui m'écrivent a vu une gravure anglaise représentant un cultivateur qui, *amputé des deux bras*, apprend à se servir d'appareils spéciaux pour son travail habituel et préféré ! Enfin, cette généreuse correspondante, car c'est une femme, s'adresse à moi pour que j'offre de sa part, à l'Œuvre des Mutilés, le prêt d'une terre, bâtiments de ferme-école, lits de fer, tables, instruments agricoles ; et cela, dans le cas où son désir serait réalisable, ferait une deuxième école de rééducation spéciale *pour les travailleurs de la terre*. Je vais communiquer cette offre généreuse à l'œuvre centrale.

— Mais, Jean, mon ami, vous ne fumez pas aujourd'hui ?...

— Non ; je n'ai ni faim, ni soif, ni envie de fumer quand je songe à tant de misères ! et à tant de dévouements prêts à répondre à celui de nos martyrs !

LA PUCELLE D'ORLÉANS

— Bonjour, ami d'Auriol, m'apportez-vous un sujet d'article ? un bon ?

— Peut-être. Connaissiez-vous le projet des Anglais au sujet de Jeanne d'Arc ?

— Ne veulent-ils pas lui élever une statue à Londres ?

— C'est cela même. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que c'est une idée très pure, très noble, et c'est par conséquent de la belle et bonne politique... Honorer son ennemi, en pleine bataille, c'était le vieux jeu, le jeu chevaleresque et qui mérite d'être regretté...

— Croyez-vous ?

— Dame !

— Je dis, moi, qu'en changeant de méthode et en employant contre l'ennemi tous les moyens de destruction, de férocité, de trahison et d'infamie, les Allemands, en fin de compte, auront fait d'excellente besogne, parce qu'ils auront déshonoré la guerre...

— C'est un point de vue ; mais alors, si on ne consent pas à les combattre par des moyens pareils aux leurs, on atteindra le but opposé : non seulement on court le risque de retarder la victoire des peuples loyaux, mais on sert la cause de la guerre considérée en elle-même, puisqu'on la réhabilite ?

— C'est là, dit Jean d'Auriol, en allumant sa pipe de philosophe, ce qu'on appelle un cercle vicieux... C'est étonnant, ce qu'on rencontre de cercles vicieux au cours d'une brève existence !

— Honorer son ennemi en pleine guerre, était donc très bien, repris-je, et d'ailleurs on se diminue en ravalant l'adversaire ; mais je trouve tout simple que deux peuples ennemis rendent hommage réciproquement aux héros de leurs deux nations, le jour où elles ont reconnu avoir de beaux intérêts communs. L'estime réciproque est un fameux ciment pour les alliances internationales, aussi bien que pour les mariages d'amour. Les Anglais, jadis, croyaient avoir un droit sur la terre de France, et ils tâchaient de le faire triompher, lorsqu'une fille du peuple, une bergère, se révéla guerrière et leur infligea de rudes leçons. Humiliés d'être vaincus par une femme, ils la crurent vraiment sorcière, comme le permettaient les superstitions de leur époque. Ils la brûlèrent, avec le secours de quelques moines et prêtres jaloux, dévoyés, intéressés et abominables. Aujourd'hui, la lumière s'est faite. Les procès de Jeanne sont publiés. Ils ont trouvé en Joseph Fabre, notamment, un historien précis, éloquent et enthousiaste. Les Anglais ne croient plus aux sorciers ; la France non plus. Alors on ne voit plus Jeanne d'Arc que comme une fille sublime, en qui s'est révélée l'idée de patrie, quand cette idée ne se formulait pas encore ; et tous, sans distinction, Anglais et Français, nous honorons en Jeanne d'Arc la plus parfaite incarnation du patriotisme.

Jean d'Auriol me considérait d'un œil narquois. Il fumait comme une cheminée d'usine. Il dégorgeait des nuages orageux.

— Donc, me dit-il, vous trouvez heureuse l'idée des Anglais, celle d'élever sur une place de Londres, une statue à Jeanne d'Arc ?

— Je trouve cela très beau, notre Jeanne représentant une idée générale : le devoir de défense et le droit d'autonomie des peuples.

— Bon ! moi aussi !... Mais ne redoutez-vous pas un culte de Jeanne d'Arc comme un fait réactionnaire, Jeanne ayant été

proclamée bienheureuse par l'Église romaine ?

— Jean d'Auriol, lui dis-je, vous me tendez je ne sais quel piège ?...

Il se mit à rire.

— En effet, dit-il, et je suis de votre avis sur Jeanne d'Arc. Mais peut-être vais-je plus loin que vous dans le désir de voir le culte de cette admirable fille se propager, en France surtout. Je suis, il est vrai, une manière de mécréant. Je ne crois pas aux miracles, pas plus à ceux qui viennent du diable qu'aux autres, mais je constate que bien des gens y croient, — et, pourvu que ces personnes-là n'encombrent pas ou ne gênent pas la politique républicaine, je n'ai rien à leur reprocher. Liberté de conscience ! Je vais plus loin, comme j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer. C'est précisément *parce que* « la question Jeanne d'Arc » a plusieurs faces, qu'elle me paraît propre à servir l'unité française, l'union sacrée, si vous préférez. Oui, je dis que, autour de cette merveilleuse allégorie, il est heureux qu'on puisse grouper tous les citoyens, sans exception, — chacun ayant des idées propres, diverses, contradictoires même, sur les origines du génie de la pauvre bergère, — mais tous étant d'accord aujourd'hui pour voir qu'elle assure et vivifie les deux idées qui n'en font qu'une, à savoir : le devoir de défense et le droit d'autonomie des peuples. Et que notre Jeanne d'Arc ait conquis le cœur anglais, en territoire anglais, c'est là une magnifique conquête humaine de la France : la France a pour mission, humaine ou divine, comme on voudra, ce genre de conquêtes-là. Une statue élevée à Jeanne d'Arc, sur une place de Londres, ce serait un des plus gentils camouflets qu'on puisse infliger à l'Allemagne de Nietzsche ; car cette Jeanne (ne l'oubliez pas) n'aimait pas le sang versé et sa victoire fut et sera celle de la Pitié armée et martyre !...

Ayant dit, Jean d'Auriol, s'étant levé, frotta sur son fond de culotte une allumette de bois.

Et comme je regardais sans plaisir ce geste dépourvu de grâce :
 — Ne vous frappez pas, me dit-il. Le roi Victor-Emmanuel, en grande tenue de prince et de général, eut un jour une entrevue mémorable avec Napoléon III, et, sous le regard un peu étonné de cet empereur, il fit le même geste, qui est, j'en conviens, sans noblesse. Pardonnez-moi, mon cousin, dit-il, ça n'est pas très distingué... mais c'est bien commode !...

Il n'y avait rien à répondre. Mon Jean d'Auriol est incorrigible.

LES DEUX SOUS DE JEAN D'AURIOL

Mon ami Jean d'Auriol est un homme à surprises. On lui accorde quelque bon sens, mais jusqu'ici il ne lui était pas arrivé de trouver à lui seul une idée à la fois ingénieuse, saisissante et pratique. Bref, ni l'imagination ni les combinaisons financières n'étaient dans ses moyens, ou, du moins, il n'y paraissait pas.

Voici qu'il entre ce matin avec une pipe neuve entre les dents ; et, sur les lèvres, sous le pli de la moustache, un petit air narquois que je lui connais bien, et qui, chez lui, annonce du nouveau, un nouveau dont il est satisfait.

Il s'assied, s'installe en silence, allume sa pipe neuve, en tire et souffle trois ou quatre bouffées de plus en plus importantes ; puis, croisant les jambes, renversé dans un fauteuil, il commence sans autre préambule :

— Mon cher ami, vous qui aimez les bonnes idées, de quelque source qu'elles proviennent, vous devriez m'aider, par votre plume, à en faire triompher une qui est excellente ; je n'oublie pas que vous vous êtes donné une mission, dès le début de la guerre, le jour où vous avez publié votre « Allemagne *au-dessous* de tout » ; n'allez pas l'oublier vous-même.

— Vous êtes bien aimable, mais vous êtes, grâce à moi, plus connu que moi des lecteurs de *La France* ; et si vous écriviez vous-même un article aujourd'hui, à ma place, je crois...

— Non, fit-il, j'aime mieux parler. Voici mon idée : il y a en ce moment une crise formidable de la monnaie de billon... Eh bien, je propose de faire frapper pour 100 millions de pièces de 10 centimes par vingt séries...

Je regardai mon Jean d'Auriol d'un air ahuri. Il ne s'en formalisa point et poursuivit, toujours fumant :

— ... Par vingt séries, c'est-à-dire que les pièces de 10 centimes, au lieu d'être toutes semblables, seraient frappées au moyen de vingt matrices représentant chacune...

— Quoi ?

— ... L'un des crimes allemands les plus sensationnels. Ça n'a l'air de rien..., attendez la suite ; vous verrez que cela est gros de conséquences... On choisirait donc 15, 20 ou 25 des crimes les plus connus parmi les actes divers de la barbarie allemande... Exemple : crimes en Angleterre : *Lusitania*, *miss Cavell*, *zeppelins sur Londres*, etc. ; — crimes en France : *destruction de la cathédrale de Reims* ; *zeppelins sur Paris* ; *assassinats de civils* ; *hôpitaux bombardés* ; *civils chassés de Lille en troupeaux* ; — crimes en Belgique : *Louvain*, *Malines*, *populations emmenées en esclavage*, *femmes et enfants* ; *soldats, officiers crucifiés* ; *maines d'enfants coupées* (hélas ! on a le choix entre tant d'horreurs) ; — crimes en Russie : *Russes brûlés vifs* ; *hôpitaux*, *pleins de malades*, *incendiés* ; et encore ceci, écoutez : les Allemands ont affamé pendant vingt-quatre heures des prisonniers russes nombreux ; puis ils leur apportèrent une cuve énorme pleine de nourriture, qu'ils déposèrent au milieu du camp ; et au moment où les malheureux captifs s'élançaient vers ce repas inattendu, les Allemands lâchèrent contre eux plusieurs molosses qu'ils avaient pris soin d'affamer, et s'égayèrent en sauvages au spectacle de la lutte épouvantable qui s'ensuivit...

— Et vous voulez perpétuer le souvenir de pareilles abominations ?

— Oui, répliqua gravement Jean d'Auriol, oui, pour la honte éternelle de l'Allemagne. Rien n'est plus cursif et plus durable qu'une pièce de deux sous et rien n'est plus populaire. Je veux faire circuler à travers le monde le spectacle de l'infamie alle-

mande et la perpétuer à jamais... Écoutez-moi. Sur l'avvers de ma médaille de deux sous, la représentation d'un crime ; sur le revers une brève inscription explicative... Attendez donc !... Supposez qu'il y ait vingt pièces différentes. Tout le monde les voudra. Tous les collectionneurs, même les Boches, les rechercheront ! Ce sera une collection inouïe ! Et chacun tiendra à posséder la collection entière, les vingt sujets. Cela fait deux francs... Attendez donc... Supposez que sur *la terre entière* 50 millions de personnes désirent conserver cette collection, qui vaudra des prix fous après la guerre, cela ferait un impôt de 100 millions que la France prélèverait sur l'univers !... Je n'en doute pas, le monde entier s'arrachera ces médailles.

— Vous m'émerveillez !

— Que sera-ce quand vous m'aurez ouï jusqu'au bout ! Soyez patient... Un kilo de billon en pièces de 10 centimes vaut 10 francs. Or, le cuivre pur vaut 4 francs le kilo. Donc l'État gagnerait 70 millions nets, car on pourrait prendre du laiton comme métal, qui vaut 2 fr. 50 le kilo.

— Vous savez tout !

— Non, mais je sais cela... Ces pièces de 10 centimes auront cours comme les pièces de 10 centimes vulgaires. Le bénéfice de 70 millions pourra servir précisément à réparer une légère partie des maux causés par les crimes allemands ; et, en tous cas, l'État aura trouvé le moyen de perpétuer sûrement, dans les siècles, la honte ainsi infligée aux Allemands... On pourrait créer aussi le *timbre-pilori*, mais l'État n'y aurait aucun bénéfice matériel...

— Et vous avez trouvé cela tout seul ? Je suis vraiment émerveillé, car enfin rien n'est plus facilement réalisable que votre idée, et ce serait là une utilisation extraordinaire de la monnaie de billon ! Quel monument historique ! Quelles repréailles sûres, ingénieuses et « artistes » ! Jean, mon ami, je vais écrire l'article : vous le signerez.

— Jamais de la vie, dit Jean d'Auriol, l'honneur s'y oppose. Je viens tout simplement de vous réciter ou à peu près une lettre que j'ai reçue hier soir. L'auteur de la lettre, l'inventeur de l'idée, est mon vieil ami le baron G. de Tromelin, officier de marine en retraite, lequel est un mathématicien hors ligne ; et si j'étais le gouvernement, je ferais appel dès aujourd'hui à tous les médaillistes de France... Seulement voilà..., il y a la diplomatie ? alors ?...

Et Jean d'Auriol secoua, sur son ongle, sa pipe éteinte.

SUPRÊME JUGEMENT

— Vous avez ce matin, mon cher d'Auriol, une figure de magistrat, et je ne peux pas dire qu'elle soit aimable. Le petit sourire un peu narquois qu'on devine à l'ordinaire sous vos moustaches a disparu. Vous avez l'air de porter le diable en terre ?

— Et c'est un peu cela, déclara mon vieil ami Jean. C'est-à-dire que je comprends l'expression dont vous venez de vous servir dans le sens qu'on lui donne généralement. Je la comprends ; cependant, en bonne justice, on devrait, à porter le diable en terre, prendre un extrême plaisir, puisque ce serait la fin de toutes les diableries... mais je ne suis pas venu vous voir pour disputer sur des mots ou des locutions dont je me fiche comme de mes premières espadrilles. Excusez-moi d'avoir la figure peu aimable. Je suis, en effet, très troublé.

Il tira de sa poche l'étui de sa pipe, car sa pipe a un étui bien qu'elle soit en simple bois de bruyère... Il ouvrit l'étui, fit le geste d'y prendre l'objet précieux qu'il contenait ; il le souleva, mais le remit en place aussitôt d'un air découragé.

— Jean d'Auriol, lui dis-je, vous aviez l'air de contempler dans ce petit cercueil noir le menu cadavre d'une illusion regrettée...

— Ne plaisantez pas, fit-il en fourrant l'étui et la pipe dans la poche de son large veston. Ne plaisantez pas. J'ai passé une mauvaise nuit.

— Et c'est pour une mauvaise nuit que notre vaillant d'Auriol se montre si abattu ? m'écriai-je. Voyons, mon ami, vous aurez mangé, hier soir, une pomme de terre mal cuite ?

— Il est indigne de vous, dit-il, d'attribuer à une cause purement matérielle un mauvais rêve. Ma théorie du mauvais rêve est celle-ci : un malaise physique provoque, il est vrai, durant le sommeil, une excitation cérébrale à tendance mélancolique : mais le sujet du rêve, le choix de l'image évoquée, ne viennent pas du malaise physique. Le subconscient profite de l'état morbide pour accourir des fonds de nous-mêmes : et nos pensées les plus tristes, que nous refoulons en nous habituellement, se libèrent alors, viennent au-dessus des autres, les annihilent. Ce qui est endormi, durant notre sommeil physiologique, ce n'est que notre pouvoir de nous commander, de coordonner nos pensées, — mais elles gardent un sens ou au moins une indication de vérité. J'ai donc eu à subir cette nuit un mauvais rêve, ou, si vous voulez, un beau rêve, mais si terrifiant, si gonflé des réalités présentes, de toute la souffrance des peuples, — que vous m'en voyez encore accablé... Vous souriez ?... Vous trouvez que je deviens lyrique ou ésotérique ? Eh ! mon ami, ce qui se passe dans l'univers, en ce misérable vingtième siècle, est fait pour légitimer toutes les exaltations individuelles.

— Racontez- moi votre rêve ; vous serez exorcisé.

— C'est possible, dit Jean d'Auriol, d'autant plus possible qu'en le racontant j'en diminuerai nécessairement l'intensité. Toutes mes paroles seront plus faibles que mes impressions. J'ai rêvé que j'assistais au suprême jugement.

— Et c'est là tout ?... Vous aurez revu, dans quelque livre illustré, une reproduction de la fameuse fresque de Michel-Ange, honneur de la Sixtine.

— Rien de cela, dit-il. Voici : Les États-Généraux du monde, des deux mondes, étaient assemblés dans la rade de Toulon. Les alliés et l'Amérique. Toutes les escadres, en bel ordre, transformaient l'immense rade bleue, encadrée de vertes collines, en une formidable cité de fer et de feu, sous un radieux soleil. Tout

à coup, chacun des grands cuirassés s'étant mis en mouvement, ils se rapprochèrent les uns des autres jusqu'à se toucher, en silence, et quand ils furent flanc contre flanc, ils parurent former sur la mer une île vaste, une sorte de vaste arène flottante et unie, car tous les bordages s'étaient abaissés comme par enchantement. Au milieu, groupés en faisceau comme des arbres nus, s'élevaient des mâts gigantesques qui portaient en plein ciel tous les pavillons des nations alliées. Au loin, sur les collines et les montagnes, les peuples s'entassaient, regardaient, attendaient. Sous les mâts, au milieu de l'île étrange, je vis tout à coup, comme s'ils y étaient venus pendant que mes yeux se portaient ailleurs, des personnages assis : amiraux, généraux en uniformes brillants, et des civils en vêtements sombres. L'un d'eux fit un signe, et, en présence de ce tribunal et des peuples témoins, fut amené, entre un peloton de gendarmes et de soldats anglais, russes, italiens, serbes, belges, français, — un malheureux que j'hésitai à reconnaître, mais que les foules assemblées sur les rivages saluèrent de malédictions en le nommant à grands cris : "Guillaume II ! Guillaume II !"

« Il ne paraissait pas comprendre ce qu'on lui voulait ; sa main gauche, sa main difforme, serrait la poignée de son sabre, et les nombreuses bagues dont cette main est ornée lançaient des feux rouges.

« Un interrogatoire commença, que je n'entendais point, — mais que sans doute entendait la foule, car à chacune des accusations, elle criait un mot, un nom qui retentissait, gémi, hurlé par des millions de bouches : "Belgique ! — Louvain ! — Malines ! — Reims ! — et enfin : Edith Cavell⁴ !" Puis, devant l'accusé, défilèrent des mutilés, des vieillards aux pieds brûlés

⁴ NDLR. — Edith Cavell (1865-1915), infirmière britannique, directrice d'une école d'infirmières à Bruxelles, fusillée par les Allemands pour avoir organisé l'évasion de Belgique occupée de centaines de soldats alliés.

et saignants, — qu'on portait sur des civières ; des enfants aux mains coupées, qui tendaient vers lui leurs moignons rouges ; des jeunes filles violées et enceintes qui se voilaient la face avec leurs bras, et qui, sans qu'on pût les retenir, se précipitaient dans la mer, cherchant à fuir par la mort l'horreur des enfantements futurs...

« À chaque apparition de l'une des victimes, les foules hurlaient leur douleur maudissante. Lui, l'homme, paraissait insensible. À ses gestes, je compris qu'il parlait : "Qu'a-t-il dit ?" demandais-je à l'un de mes voisins. — Il a dit simplement : "J'ai voulu que l'Allemagne fût au-dessus de tout ; et je persiste à croire que j'avais pris le bon moyen. Je n'ai pas réussi, je le regrette !" Alors, des soldats et des gendarmes, anglais, russes, italiens, serbes, belges, français, s'avancèrent, — et l'homme fut dégradé. On lui arracha ses insignes qu'on jeta à terre ; aussitôt un soldat allemand s'avança et les foula aux pieds en criant — et ces mots je les entendis : "Traître à l'humanité !" et les foules répétèrent, millions et millions de voix fondues en une seule : "Traître à l'humanité !" Cet accord était tout nouveau, de toutes les nations du monde, même les Balkans, dans une pensée de justice. Le bien sortait enfin du mal, le plus grand bien du plus grand mal... La vision changea d'aspect. Les navires-fantômes réapparurent, reprirent leur mouillage, chacun à son rang. Tous les pavillons palpaient dans l'air bleu, comme des fleurs de fête épanouies au bout de tiges sans nombre, hautes comme des tours de Babel... Et je me réjouirais du présage qui est le sens de mon rêve, si je n'avais pas dans mon cœur tous les désespoirs de toutes les victimes : Louvain ! Reims ! Miss Cavell ! »

CES DEMOISELLES

Quelles demoiselles ? On ne s'attend pas, je suppose, à lire ici une histoire aimable ? Il s'agit de ces jeunes héros que les Allemands lourdauds avaient surnommés « les demoiselles à pompon rouge ». Il s'agit de nos marins, plus particulièrement de ceux de Dixmude. Je me rappelle avec émotion une après-midi de 1914 que j'ai passée au cinquième dépôt des Équipages de la Flotte, à Toulon. Je donnais une conférence devant ces « demoiselles ». Elles étaient plusieurs milliers. Un très long hangar nous abritait. La foule des marins le débordait, s'échelonnait au dehors sur je ne sais quels praticables. Il y avait des hommes, au-dessus de nos têtes, assis dans l'entrecroisement des charpentes. Et tout cela écoutait immobile ; puis, vibrant, s'agitait, acclamait la France, huait l'Allemagne. Pendant une pause, je vis venir à moi un lieutenant de vaisseau en tenue de campagne. — « Monsieur, me dit-il, un certain nombre de nos marins partent avec moi dans un moment pour Paris (pour le front demain, j'espère), vous nous excuserez ; nous vous laissons la plus grande partie de votre auditoire... Avez-vous une commission pour Paris ? » Je saluai ces hommes au départ avec une indicible émotion. Sans doute ils furent de ceux qui défilèrent quelques jours plus tard devant le général Pau ; le général dit aux officiers qui l'entouraient : « Saluez-les, Messieurs, vous ne les reverrez plus ! » On n'en revit guère, de ceux-là ; ils allaient triompher sur l'Yser et mourir à Dixmude, refusant, dit-on, d'arracher de leur bonnet le pompon rouge, dansant comme une flamme sanglante, qui les désignait au tir des Allemands... Ah ! ces demoiselles ! quelle page de l'histoire de

France ils ont écrite là-bas, dans les Flandres ! Comme elles sont grandes et simples, ces figures ! quelle gloire est la leur et restera la nôtre ! Ils prétendent qu'ils ont eu, jusqu'ici, un rôle effacé ! que leur faut-il donc ? *Dixmude* en Belgique, *Le Bouvet* aux Dardanelles, le *Gambetta* dans l'Adriatique, c'est pourtant quelque chose... mais eux, ils ne trouveront jamais que ce soit assez d'héroïsme, ni, partant, assez de sacrifice et de gloire !

C'est dans le livre de Le Goffic⁵ qu'il faut lire tout ce qui, actuellement, peut être conté sur Dixmude. Quelle épopée en raccourci ! Un amiral les commande, l'amiral Ronarc'h. Il croit mener sa brigade à Dunkerque. À Dunkerque, on leur annonce qu'ils vont continuer vers la Belgique, vers cette grande Belgique, si grande depuis qu'elle est écrasée. Alors, ces demoiselles « trépignent de joie ! » Elles font sauter en l'air leurs bonnets à pompons rouges ! À Gand, on les acclame. Là, ils font connaissance avec les soldats anglais — à qui ils témoignent sympathie et admiration. Les voilà en route vers la bataille et la mort. Durant les marches, les autos sont vides d'officiers ; ceux-ci ont voulu souffrir, à pied, les mêmes fatigues que leurs hommes ; ils se feront tuer les premiers. « Il n'y a pas, dit Le Goffic, deux manières d'apprendre aux autres à bien mourir. » Lorsqu'il faut se replier sur l'Yser, avec Dixmude pour point terminus, les demoiselles, « pour s'épargner les durillons, marchent pieds nus, leurs souliers en bandoulière ! » À la traversée de Gand, elles sont acclamées de nouveau, ce qui fait écrire à l'un de nos fusiliers marins : « La douce Belgique nous avait engagé son cœur : elle ne nous le retire pas, même quand nous semblons l'abandonner... » Ils rencontrent une caravane de « réfugiés », ils leur crient : « Espère un peu : on reviendra ! » Les voici à

⁵ NDLR. — LE GOFFIC (Charles), *Dixmude, un chapitre de l'histoire des fusiliers-marins (7 octobre-10 novembre 1914)*, 4/ Paris, Plon-Nourrit et C^{ie} imprimeurs-éditeurs, 1915, in-16, XIV-255 pages, avec une carte et douze gravures.

Dixmude. Voici l'antique église consacrée à saint Nicolas et dans laquelle on admirait, l'*Adoration des Mages*, de Jordaëns. Elle contenait des merveilles. Elle allait devenir une cible pour les Allemands, sinistres futuristes qui ont juré de détruire les chefs-d'œuvre du passé pour installer sur leurs ruines le plus hideux des triomphes matériels. Nos demoiselles ont une mission définie. « Sans chaussettes, sans caleçons, sous la pluie, dans la vase plus cruelle que les obus », ils vont passer quatre semaines, barrer la route de Dunkerque, sauver l'armée belge d'abord, puis permettre à nos armées du nord de se masser derrière l'Yser et d'étaler le choc de l'ennemi. Il y avait là 6000 marins et 5000 Belges contre trois corps d'armée allemands ! Et les Allemands, lorsqu'ils apprirent que les demoiselles n'étaient que 6000, pleurèrent de rage et d'humiliation.

Dixmude fut broyée, et de nos fusiliers et de leurs officiers beaucoup tombèrent ; ce fut une hécatombe, mais leur sacrifice faisait plus que sauver l'honneur ; il assurait les victoires futures...

Je causais hier à Toulon avec un lieutenant de vaisseau qui me dit : « Nous allons bientôt partir à bord du grand cuirassé *Provence*, pour la croisière de la Méditerranée. On y fera des exercices fatigants, de dures et longues veilles. On y mènera la vie rude et souvent peu gaie que vous savez. Mais il y aura des moments de calme et de répit. À quoi s'occupera-t-on alors ? On s'ennuiera, et ce sera pire, *pour l'état moral*, que les fatigues passées. Tous les anciens bateaux, grésés en temps de paix, possèdent bibliothèques, cinémas, phonographes, stands de tir, foot-halls, etc. Les derniers venus, tels que *France*, *Paris*, *Jean-Bart*, ont été l'objet des plus touchantes faveurs. Ce qu'il nous faudrait, ce serait des collections de revues, *Revue de Paris*, *Revue des Deux-Mondes*, *Revue des Revues*, *Mercure de France*, *Illustration*, *Rire*, *Vie Parisienne*, *Assiette au beurre*, *Chroniques*, *Humoristeries diverses*, que sais-je, moi ! ma mémoire ne re-

trouve pas en ce moment tous les titres qui s'imposent ; il faudrait des romans, les Verne, les Balzac ; et les contemporains ; et les pièces de théâtres !... N'y aurait-il pas aussi quelques "marraines" pour les marins ? »

J'approuvais silencieusement. Je trouvais que mon interlocuteur plaidait bien la cause ; mais je ne le connaissais pas. Quelqu'un le nomma : Cantener. Et, le soir, je cherchai ce nom dans l'appendice du livre de Le Goffic et je lus : « Le lieutenant de vaisseau Cantener⁶, qui avait pris le commandement après la mort de son chef, s'était maintenu jusqu'à la nuit sur la route de Beerst, avec trois compagnies de fusiliers. Dans l'ombre, par les fossés pleins d'eau, les trous de vase où l'on enfonce jusqu'au ventre, il aura la joie — et la gloire — de ramener la presque totalité de ses hommes dans nos lignes, — non pas, comme on l'a dit, épuisés, sans armes, sans équipement, mais en formation de marche sur colonne par quatre, aussi calmes qu'à l'exercice, *les blessés devant*, et chaque compagnie protégée par une section d'arrière-garde... » Je lus, — et il me sembla qu'il suffirait de faire connaître aux auteurs et au public le vœu d'un défenseur de Dixmude pour que ce vœu soit réalisé. Envoyons des livres et des revues au cuirassé *Provence*, à Toulon... Il ne serait pas très français de refuser un cadeau... à ces demoiselles, aux demoiselles à pompon rouge.

« Capitaine, disait l'une d'elles, en pleine bataille, devant Dixmude, — capitaine, j'ai perdu ma baïonnette ! — Fais comme moi, répondit le chef, *cogne avec ta tête !* »

En conscience, peut-on refuser quelque chose à de pareils hommes ?

⁶ NDLR. — Charles-Lucien Cantener (1877-1956). Promu lieutenant de vaisseau le 9 avril 1909, breveté fusilier, affecté à la brigade des fusiliers-marins en décembre 1914.

LES BÊTES PUANTES

— Vous m'avez dit, l'autre jour, mon cher d'Auriol, que, selon vous, les moyens infâmes qu'emploient les Allemands, à la guerre, déshonorent la guerre elle-même et que, pour cette raison, il n'y avait pas à les trop déplorer. Vous n'étiez pas loin de vous en réjouir, si j'ai bonne mémoire ?

— Ma foi, répliqua Jean d'Auriol, j'ai bien pu dire ça... on dit tant de bêtises !... Mais d'abord, passez-moi du feu, ma pipe est éteinte.

Il alluma sa pipe et reprit :

— Oui, on dit beaucoup de bêtises, même quand on n'est pas dépourvu d'intelligence, et peut-être pourrait-on affirmer qu'on en dit surtout quand on est très intelligent. Et cela, qui semble paradoxal, s'explique parfaitement. Toutes les questions ont un grand nombre d'aspects différents ; une grande intelligence les voit tous, mais successivement, et plus elle en aperçoit, plus elle a de chances d'erreur. La haute raison consiste à tout peser et à ne conclure qu'à bon escient, et c'est pourquoi le bon sens dame souvent le pion à l'esprit. Vous me parliez, l'autre jour, des abominables moyens de guerre employés par les Allemands et je vous ai dit : « Ils déshonorent la guerre, tant mieux ! » Ne voyez-là qu'une boutade, je vous prie. La question, mieux étudiée, mérite une autre conclusion.

— Vous l'entrevoyez, cette conclusion ?

— Je dis d'abord, avec vous, qu'il y eut jadis une manière noble de concevoir la guerre. On voulait faire triompher un intérêt, soit ; — ou une idée, — très bien ; — et l'on se battait à

armes courtoises, lorsqu'on n'avait pu s'entendre diplomatiquement. De la sorte on masquait la brutalité de la guerre avec des procédés de gentilshommes. Et ces procédés n'étaient pas vains lorsqu'ils sauvegardaient quelque chose de juste et de bon. Le chevalier qui a fait sauter l'épée de son adversaire et qui, pouvant le tuer, lui rend son arme, n'est pas seulement élégant. Matériellement fort, il proclame, par sa générosité, la subordination de la force à la justice. L'humble chasseur de bécasses qui se croirait déshonoré en tirant le gibier posé à terre et immobile, et qui attend que l'oiseau envolé use de tous ses moyens de fuite et de défense, condamne hautement, à sa manière, l'abus de la force et de la violence. Le guerrier surnois, traître, à qui tous les moyens de destruction semblent légitimes, ramène l'homme vers ses origines purement animales, l'avilit, le ravale ; il n'arrivera pas à faire prendre en horreur la guerre, l'*ultima ratio*, hélas ! qui restera un recours nécessaire contre une race agressive, — et il déshonore en lui non pas l'homme tout entier, mais sa seule race. Les procédés qu'il emploie peuvent être scientifiques ; le fait de les employer avec férocité, par trahison érigée en principe, lui donne littéralement physionomie de bête, et de bête puante lorsqu'il s'agit de gaz asphyxiants. L'odeur de ces poisons, dégagés en nuage, me semble la buée naturelle sortie de lui-même, le brouillard de sa respiration, ce que le bon La Fontaine dit appelé ses « esprits animaux », qui sont infects.

— Tout cela est fort joli, mon cher d'Auriol, mais prenez garde de parler en poète, de vous griser de mots et de ne pas conclure utilement. Vous savez bien qu'on se demande depuis assez longtemps en France s'il sera légitime et surtout s'il sera « français » de faire aux Allemands la réponse du berger à la bergère, c'est-à-dire d'user envers eux de certains moyens de guerre qui leur sont propres et qui nous répugnent, à savoir : des gaz méphi-

tiques. Odieux de la part de nos ennemis, comment ces moyens deviendraient-ils honorables de notre part ?

— Je n'ignore pas, dit Jean d'Auriol, que nous hésitons à faire la guerre avec des poisons, contre ces empoisonneurs, et cette hésitation est honorable, certes ! mais je dis qu'elle est absurde. Nous ne sommes plus en présence d'égaux ; nous n'avons pas devant nous des *semblables*. Une éducation monstrueuse, systématique et toute-puissante a fait de tout un peuple une race de brutes et un danger universel. Ce peuple proclame lui-même qu'il détruira, par tous les moyens les plus horribles, tout ce qui s'opposera à ses volontés de domination. Il viole les traités qu'il a sournoisement signés avec l'intention de n'en pas tenir compte. Il se met lui-même hors les lois, hors le droit des gens, hors l'humanité ; ce n'est plus un peuple, c'est un prodigieux troupeau en furie de loups ou de tigres, de bêtes puantes ; il ne faut penser qu'à le détruire pour sauver *l'homme, l'idée, la loyauté, la pitié*, la faculté de *sympathie humaine*. Si donc la bête puante secrète un venin qui, retourné contre elle, doit en venir à bout, n'hésitez pas, servez-lui sa propre exhalaison, son venin, son gaz asphyxiant — et qu'elle crève dans son terrier !

Jean d'Auriol s'était levé, tout pâle. Chose extraordinaire, il posa sa pipe sans ménagement sur la cheminée et l'y oubliâ. Il arpenta la salle.

— Si vous croyez, me dit-il, qu'on puisse avoir, de sang-froid, pareilles idées, vous vous trompez. Je m'étonne de les entendre sur mes lèvres, car je suis un pacifique, mais c'est la paix même, la paix future, le repos de nos enfants — qu'il s'agit de préparer ! Tant qu'un peuple, théoricien de malheur, approbateur de honte, apologiste de crime, tiendra en suspens sur la France la menace de ses forces brutales, organisées par sa science sans idéal, — il n'y aura plus de sécurité sur la terre. Ces gens-là ne sont plus des êtres humains, sinon par leur aspect général ; ce

sont des hybrides infernaux, des incarnations de cataclysmes. Certains peuples croient qu'il existe, sous terre, des géants endormis, qui parfois se réveillent et font trembler le globe quand ils s'étirent ou se retournent dans leur lit de ténèbres. L'effroyable Allemagne ressemble à ces géants légendaires qui respirent par la bouche des volcans. Il faut en venir à bout par tous les moyens !

Et Jean d'Auriol essuya ses yeux pleins de larmes.

UNE CONSULTATION

« Je vous prie, dit Jean d'Auriol, de faire une distinction facile entre la poésie et la politique et de ne jamais prendre un philosophe pour un clérical sous prétexte qu'il aime les belles légendes. Vous rappelez-vous certain vers du débonnaire Béranger ? Le chansonnier populaire qui a célébré le « Dieu des bonnes gens » aimait assez la liberté pour souhaiter qu'on pût aller "même à la messe !" Et il osait implorer la pitié céleste en faveur des courtisanes qui s'imposent tant de peine pour donner à beaucoup d'hommes un peu de joie incertaine. Cette philosophie de l'excellent homme, qui s'apparente dans mon esprit au fabuliste malicieux et tendre, ne déplaît pas à tout le monde. Elle ne me déplaît pas, à moi, simple rêveur, qui, n'ayant jamais eu d'ambition politique, ai toujours essayé de voir, dans chacun des partis qui divisent la France, ce qu'il contient de justes et bonnes aspirations et surtout de sincérité. Lorsqu'on n'a pas besoin de suivre une tactique d'arriviste, on se sent plus libre que d'autres qui se font les esclaves d'une prétendue liberté ; et il se peut alors qu'on soit mal compris, — mais rien n'est plus estimable que de rechercher et respecter la vérité partout, même chez des ennemis. Pour moi, j'ai de tout temps interdit à la politique de m'éloigner des êtres qui me sont sympathiques. Qu'ils ne pensent pas comme moi sur bien des sujets, cela ne modifie point mes sentiments à leur égard, et je leur sais gré surtout de tolérer, à leur tour, que je ne pense point comme eux sur toutes choses.

« Tout ceci est dit en manière de préambule, parce que, avant de vous conter une histoire ambiguë mais drôle, je ne saurais le faire sans le secours de quelques précautions oratoires, mon désir étant de n'offenser "aucune foi", ni politique ni religieuse. On peut même combattre sans offenser. C'est la bonne façon française et chevaleresque...

« Or donc, je commence... ou plutôt non, un mot de préface encore... Un mot sur les légendes. Je vous disais, l'autre jour, combien je les aime. Tristes ou gaies, elles ajoutent un sens à ce qui, dit abstraitement, apparaîtrait un peu trop simple et nu. Et comme elles présentent toujours une idée sous la forme colorée d'une histoire qui demeure invraisemblable, l'invraisemblance fait pardonner ce qu'elles peuvent contenir d'exagération ou d'ironie.

« ... Et puis, vous le savez, le rire désarme. Je commence donc cette fois... ou plutôt, non... pas encore. D'abord, je veux faire désirer un peu l'histoire promise, et aussi il me paraît nécessaire de vous dire comment elle est parvenue jusqu'à moi ; son origine ajoute quelque chose à son prix.



« Dans un hôpital temporaire, des blessés, revenus les uns du front occidental, les autres des Dardanelles, — entourent un de leurs camarades, soldat comme eux, mais prêtre. L'ecclésiastique, très malin, parle gravement, et les poilus rient aux éclats. Il a voulu les distraire, les amuser un instant, et il a inventé une histoire qui semble égratigner un peu Sa Sainteté Benoît XV. D'ailleurs, le prêtre parle provençal, et, en provençal, Benoît se prononce Benoni, à quoi la déférence trouve son compte.

« Vous savez que Benoît XV a plusieurs fois parlé, depuis le commencement de cette horrible guerre, en faveur de la paix. Seulement, il a oublié de dire de quel côté, selon lui et selon Dieu, se trouvent la justice et le bon droit. De bons catholiques

même lui reprochent de parler toujours en politicien, au lieu de se placer au point de vue du surnaturel, ce qui serait proprement son rôle.

« Les peuples fratricides s'égorgent. Comment les juge le Dieu de l'Évangile représenté par le pape ? Dieu le sait ; le pape ne le dit pas, ce qui lui vaut maintes critiques. Au surplus, je ne mettrai pas mon index entre l'arbre et l'écorce, me rappelant que, pour avoir commis pareille imprudence, Milon de Crotone, tout athlète qu'il était, fut mangé par une bête... Et maintenant voici, telle que la conta un poilu ecclésiastique à des poilus laïques, l'histoire que j'intitule : "Une consultation".

« Le pape, voyant le monde à feu et à sang, et sa pensée sur cette guerre interprétée de plusieurs manières très opposées par les peuples et les partis, se décida à gagner le Paradis, par des moyens à lui, qui demeurent secrets ; il voulait interroger Dieu, face à face. Il fit part de son projet à l'un de ses familiers et lui dit : "Pour me tirer d'embarras, j'ai décidé d'aller au Paradis consulter Dieu, en personne. — En personne ? dit le cardinal étonné, mais, Très Saint Père, à laquelle de ses trois personnes avez-vous l'intention de vous adresser ? — À celle, dit le pape, à celle qui a le plus d'expérience : je vais voir le Vieux".



« Cela fut prononcé sans irrévérence, car on ne saurait être plus vieux que Dieu, puisqu'il n'a pas eu de commencement. — "C'est une bonne idée, Saint-Père, et je souhaite un bon voyage à Votre Sainteté." Et Benoni, tout de blanc vêtu, la tiare en tête et son grand bâton pastoral en main, partit pour le ciel, où les papes sont reçus à toute heure, sans même avoir à heurter au seuil. Le Saint-Père trouva Dieu le Père très occupé, attendu qu'il était en train de faire avec Abraham et les saints une immense partie de cartes. Quel jeu jouait-on ? C'est un mystère. Combien

la fiche ? Je n'en sais rien. Je crois qu'on jouait l'honneur et que personne ne perdait jamais, vu qu'on était en Paradis. Benoni, un moment, demeura silencieux, n'osant interrompre la partie divine. Enfin le Père Éternel, ayant murmuré : "Je manque d'atout", le pape profita de sa déconvenue pour se faire remarquer : il toussa légèrement. Dieu se retourna sur son trône : "Tiens ! c'est Vous, Benoni ? qu'y a-t-il pour votre service ? — Seigneur, commença Benoni, les hommes sont en guerre... — Et c'est pour me dire ça que vous me dérangez ? je le sais, pardieu, bien, qu'ils sont en guerre ! Peu ou prou, ils y sont toujours ! Je leur ai donné une intelligence et un cœur et une certaine liberté : ce n'est pas ma faute s'ils ne s'en servent que pour le mal. Quoi qu'en dise un certain Guillaume, qui est, si j'ai bonne mémoire, un de leurs empereurs, il y a beau temps que j'ai renoncé à m'occuper de leurs affaires... Tenez, adressez-vous à mon fils, c'est la plus belle âme que je connaisse. Il a toujours eu la manie de sauver les gens ! Jusqu'ici, ça ne lui a guère réussi, mais, ma foi de Dieu — on ne sait pas — ça pourra prendre à la fin ! il se passe tant de choses extraordinaires ! Arrangez-ça avec mon fils... adieu, Benoni, laissez-nous. Messieurs, je joue trèfle. J'ai l'as et le roi... j'ai gagné, sans atout ! Et ça, c'est un miracle !" »



Benoni, un peu ennuyé, s'en alla, à travers les jardins du ciel, vers le palais de Dieu le Fils. Il rencontra quelques saints, à la promenade, qui lui sourirent en lui disant : « Courage, Benoni, bonne chance ! » car tout le Paradis, par un spécial télégraphe sans fil, apprend tout de suite, comme de juste, toutes les nouvelles qui le concernent. On savait donc que le pape venait prendre conseil de Dieu et le prier de regarder d'un peu plus près le conflit formidable qui bouleverse notre planète. Le pape salua au passage saint Rigobert, qui aime à rire ; saint Hygin,

qui toujours se lamente ; saint Eucher, protecteur des poulail-
lers ; saint Mellon, tout heureux d'avoir deux ailes ; saint Papoul,
qui serait « papo » s'il n'avait pas deux lettres de trop ; — et
enfin, apparut le palais de Jésus-Christ. — « Seigneur, dit le
pape, je ne sais plus quel langage tenir aux hommes, en votre
nom, pour les calmer ; ils se massacrent entre eux. De grâce,
descendez un instant avec moi sur la terre ! » Le doux regard
de Jésus s'attrista : — « Tu oses me demander de retourner là-
bas, ô âme candide ! s'écria-t-il. Tu as donc oublié mon histoire,
toi dont le métier est de la savoir ? Retourner sur la terre ! je
sais trop et tu sais ce qui m'y attend ! ils m'ont insulté, craché
au visage, cloué au gibet ! non, non ! je n'irai plus ! on ne m'at-
trape pas deux fois ! adresse-toi au Saint-Esprit. »



Le pape, bien ennuyé, obéit en silence.

Le Saint-Esprit, colombe divine, dormait, la tête sous l'aile,
sur la plus haute branche de l'arbre de paix. Le pape l'éveilla en
frappant dans ses mains, et lui exposa sa requête. — « Va voir
saint Pierre ! » s'écria le Saint-Esprit... Et comme le pape insis-
tait : — « Moi ! redescendre sur la terre ! y penses-tu ! criait-il ;
jamais de ma sainte vie ! D'abord, en ce moment, la chasse est
ouverte !... et puis, en temps de guerre, vois-tu, on se méfie
trop des pigeons-voyageurs. »



Benoni, toujours plus ennuyé, alla voir le grand saint Pierre,
dont il est le successeur glorieux, et le pria de descendre sur la
terre, à Rome. Saint Pierre leva les yeux au ciel du ciel et dit
doucement : — « À Rome ? vraiment ? tu veux que j'aille à
Rome ? eh bien, je n'irai pas, mon ami, pour cette raison, que,
depuis que Rome a fondé le denier de Saint-Pierre, par tous les
saints, je n'en ai jamais vu un centime ! »

LE DRAPEAU BELGE

C'est dimanche qu'on fêtera, dans toute la France, le drapeau belge.

À Toulon, au théâtre, deux représentations seront données au profit des réfugiés belges, l'une en matinée, l'autre le soir. C'est notre chanteur populaire Mayol qui s'est chargé d'organiser ces représentations⁷.

Ce Mayol est une force ; il ira bientôt courir les hôpitaux et les casernes de toute la France comme nous avons couru ensemble ceux du camp retranché de Toulon, portant, lui, la bonne chanson, — moi, la bonne parole.

Une infirmière déclarait : « Il opère des cures ; nous avons vu des malades, qui dépérissaient d'ennui, sourire enfin, et fredonner gaîment chaque matin les chansons qu'il leur avait apprises. » N'ai-je pas raison d'affirmer que cet homme-là est une force ? Quelqu'un s'étonna, l'autre jour, devant moi, en ces termes : « Cela me paraît singulier, l'alliance de l'Académie française et du café-concert ! »

Cette guerre a fait bien d'autres rapprochements, et dont beaucoup mériteraient d'être durables. On s'est aimé pour se

⁷ NDLR. — Le dimanche 20 décembre 1914 fut déclaré « Journée du drapeau belge » dans toute la France pour honorer le petit pays martyr et venir en aide à ses habitants. À Toulon, le Grand-Théâtre accueillit deux représentations, matinée à 14 h et soirée à 20 h, organisées par le chanteur populaire Félix Mayol, avec le concours de la musique des équipages de la flotte de Toulon : allocution de Jean Aicard, chansons de Mayol — notamment *Les Cols bleus*, *Ce qu'ils n'auront pas* et *Allemagne au-dessous de tout*, paroles de Jean Aicard, — prestations d'artistes locaux.

défendre ; il faudra continuer.



Croyez-vous, par exemple, qu'on ne continuera pas à aimer, après la guerre, le drapeau belge avec la même ardeur qu'aujourd'hui ? N'en doutez pas, un lien nouveau s'est créé entre nos deux nations, — un accord que rien ne saurait plus détruire. Comptez pour la fidélité sur le cœur de la France. Au fond, elle ne sait qu'aimer. Elle se juge mal, trop souvent, et aussi la juge-t-on mal, parce qu'elle a une « mauvaise tête », à la façon de ces gaillards qui veulent avant tout rester indépendants, mais qui se donnent tout entiers et à jamais, le jour où on leur a rendu sciemment un service, un vrai ! — Et quel service la Belgique a rendu à la France et, par ainsi, au monde ! Voilà ce que je voudrais savoir dire, dimanche prochain, aux sept mille auditeurs qui salueront, à Toulon, la gloire belge ! Qui donc le dira jamais d'une façon définitive, ineffaçable ? Rappelez-vous ce cauchemar : l'Allemagne monstrueuse, qui a enrégimenté des assassins et des incendiaires, vient tenter la Belgique : « Laisse-moi passer par tes villes et tes campagnes ; je respecterai tes trésors et tes monuments et la vie de tes citoyens. Laisse-moi passer, au mépris des traités, qui sont des chiffons de papier. De tes frontières, je me précipiterai sur la France pour la saccager et la réduire. Je marcherai sur Paris, j'y entrerais au pas de parade, et, le soir, pour fêter ma victoire, je ferai flamber dans la nuit comme des torches, le Louvre et Notre-Dame !... Laisse-moi passer ! » Tandis que la diabolique nation tente la Belgique au cœur pur, la France frémit. Elle aimait trop sincèrement la paix ! C'est pourquoi elle n'est pas prête à recevoir sur la pointe des baïonnettes les deux millions d'Allemands qui sont, eux, sous les armes. Mais la Belgique a répliqué : « Vous ne passerez pas ! Je suis un pays neutre et libre, et loyal ! » « Prends garde, petit peuple : je t'écraserai ! » Alors, tous les drapeaux belges claquèrent dans le

vent, au sommet de tous les monuments, de toutes les forteresses, et le canon tonna. Ils frémissaient, les drapeaux, comme d'indignation ; se relevaient d'eux-mêmes, comme par fierté, et ils parlèrent ainsi : « Le peuple belge, ce petit peuple, sera un grand peuple, fût-ce dans la ruine et dans la mort, par la grandeur et la simplicité de son sacrifice et de sa loyauté ! »



Furieux, l'Allemand se rua sur Liège, sur Louvain, sur Malines, sur Bruxelles. Et il arriva ceci de surprenant, de miraculeux, qu'ayant empêtré, le lourdaud, sa massive botte éperonnée dans les dentelles, il ne put s'en dégager vite ! Il les déchirait pourtant, mais elles résistaient, filet merveilleux, plus délicat que les fils de la Vierge, plus solide qu'un treillis d'acier ! Et la marche du monstre fut entravée assez longtemps pour que, derrière le mur que lui opposaient les poitrines belges, la France pût se préparer à la lutte. Enfin, le barrage héroïque fut franchi, et l'Allemagne, avec des « hoch » d'enthousiasme, roula vers Paris ! Frémissante de rage, elle se disposait à le traiter comme Malines et Louvain. Vous savez la suite : la feinte tranquille de Joffre, Maunoury tombant sur von Kluck, la victoire de la Marne, Paris sauvé de l'offense !

Ô sainte Belgique ! tes jardins reflouriront, toutes tes cités seront relevées, tes splendeurs te seront rendues et quand tu seras redevenue indépendante, en pleine gloire, nous pourrons dire avec orgueil : « La libre Belgique est pourtant française ! » L'Allemagne n'y comprendra jamais rien. Elle en est à croire que la brutalité peut conquérir les cœurs.

Ô grande Belgique ! le monde entier acclame ton roi et vénère ton drapeau.

Y A BON, LA FRANCE !

C'était une enfant du pays de Bohême, à moins qu'elle n'eût été volée ailleurs, n'importe où, par les bohémiens qu'elle suivait contre son gré et qui la maltrahent. Elle aurait voulu fuir la roulotte détestée et gardée par de grands chiens féroces, mais elle eût été vite rattrapée ; elle ne se sentait protégée par rien et par personne ; aucune autorité bienfaisante ne s'étendait sur elle ; c'était une petite esclave. Telle fut l'enfance d'une femme qui devint plus tard à Paris une actrice sans grand talent, mais qui, pour l'étrangeté de ses danses, connut un certain succès. Eh bien ! elle racontait volontiers qu'un jour, comme elle avait une douzaine d'années, le chef de la bande d'outlaws qui l'opprimait et la battait annonça qu'ils allaient tous s'acheminer vers Paris.

« À partir de ce moment-là, racontait volontiers la bohémienne devenue actrice, je me sentis consolée ; j'avais toujours entendu dire qu'en France il n'y avait pas d'esclaves, que c'était le pays de la liberté ; qu'il y avait de bonnes lois qui défendaient les faibles ; et, pendant des mois, étape par étape, du fond de la Hongrie, je marchai, pieds nus, derrière la roulotte, en chantant, parce que j'allais vers la France !... C'est bon, la France ! »

Ainsi parlait la petite bohémienne, et elle avait bien raison. Lorsque, Français ou non, on n'éprouve pas l'amour de la France, c'est qu'on oublie de la comparer. Si l'on ne regarde qu'elle, on aperçoit ses défauts et l'on se dit qu'elle pourrait être meilleure. Si on la compare aux autres pays, on voit par où elle peut leur servir d'exemple ; et l'on reconnaît que, par-dessus tout, elle cherche à fonder la vraie liberté, à devenir la protectrice des

faibles, des déshérités, le chevalier du droit et de la justice. « Y a bon, la France ! »

J'ai raconté quelque part l'histoire de l'ami Boulot, l'anarchiste. Furieux contre l'idée de guerre, il ne voulait même pas admettre que la France n'est entrée dans le conflit actuel qu'à son « corps défendant ». « Les Allemands, disait-il, sont mes frères aussi bien que les Français » ; puis, un jour, tout à coup, il déclara qu'il allait s'engager, et il y alla en effet. « Pourquoi ? — Parce que, disait-il, j'ai été renseigné sur les Allemands d'aujourd'hui. Les sujets du kaiser sont proprement les ennemis de l'humanité. L'humanité, c'est la France qui la défend contre un peuple d'esclaves cruels et enragés ! Donc, il faut d'abord défendre la France ! » Y a bon, la France !

Vous savez d'où vient cette expression : « Y a bon, la France ? » C'est le mot que vont répétant les soldats de notre armée noire, les Sénégalais ; et il est lapidaire, car, en effet, c'est bon, la France !

Ils sont touchants, ces hommes de race noire, dont le loyalisme est fait de reconnaissance pour la bonté française.

Aussi, c'est avec une émotion étrange que, l'autre jour, allant à Saint-Raphaël, tout à coup, au moment où la route a côtoyé un des petits affluents de la rivière Argens, nous avons aperçu, barbotant dans l'eau, des centaines de noirs, la plupart tout nus, s'ébrouant et riant au soleil. On se serait cru transporté au Sénégal même. J'ignorais que, près du centre d'aviation de Fréjus, tout un campement de Sénégalais s'étalât dans la vaste plaine. Les tentes pointues, pareilles à des parasols à demi fermés et plantés en terre, s'avancent jusque sur l'immense plage de sable où sont venus s'installer des cantines et des marchands de bimbeloteries. La fourmilière noire s'agite là, et s'y repose, en attendant d'aller au feu, aux Dardanelles sans doute. Une rumeur de gaieté s'élève du camp et répond aux sonorités de la mer... Et si on interroge ces hommes, tous disent leur fierté

d'être au service de la bonne France : « Y a bon, la France ! » Y a bon, parce qu'elle colonise humainement, au rebours de l'Allemagne. L'Allemagne, elle, admet que la victoire doit être l'écrasement total et cruel des vaincus, leur asservissement sans phrase, la perte définitive de leurs coutumes, de leurs dieux, de leur génie personnel.

Le lendemain de notre arrivée à Saint-Raphaël, un bruit de pas innombrables et d'une régularité impressionnante frappait nos oreilles, nous poussait vers les fenêtres. Au bord de la mer un défilé surprenant nous apparut. Vu de haut, c'étaient des fascines de vertes bruyères encerclées d'une ceinture rouge-sang, qui marchaient en se balançant. On ne comprenait pas d'abord.

Des Sénégalais revenaient des forêts, en corvée, et rapportaient sous les tentes ces lits de verdure fraîche. Et une phrase de Shakespeare nous revint en mémoire : « Macbeth sera vaincu quand les forêts se mettront en marche contre lui ! »

... La race noire trouve, en France, des moyens d'émancipation que la libre Amérique réprouverait, et ceci nous remet en mémoire une anecdote significative :

Un jeune sergent, un peu étourdi, interrogeait naguère, en « blaguant », à la légère, un de nos soldats noirs qui paraissait, comme ses camarades, très fier de porter l'uniforme français : « Qu'est-ce que tu faisais, toi, dans le civil ?... la traite des blanches, hein ? » La figure du soldat noir devint grise — c'est-à-dire qu'il pâlisait ; elle devint grise et prit une expression de tristesse et de dignité. — « Ce que je faisais, dit-il..., je faisais mon droit, à Paris ! »

Le sergent s'éloigna, confus. Il avait, un instant, représenté la légèreté française ! Il sentait que, en certains cas, c'est une faute. La générosité française vaut mieux. Elle est aimée dans le monde, c'est elle qu'il faut défendre. « Y a bon, la France ! »

RÉPONSE À DE BONNES LETTRES

Des lettres que je reçois en ce temps extraordinaire, je forme un dossier qui sera bon à relire.

On me permettra, d'abord, de remercier ici ceux de mes lecteurs qui m'ont envoyé des paroles de sympathie, dans le moment où un accident, aussi cruel qu'absurde, est venu arrêter pour un temps ma collaboration au journal *La France*.

Parmi les lettres que j'ai reçues dans cette circonstance, il en est de si touchantes, de si belles, qu'on se prend à ne pas regretter de souffrir un peu, puisqu'on y gagne si nombreuses et si bonnes consolations. Des amis inconnus, et même vos vieux amis, ne sauraient, — convenez-en — vous exprimer tout à coup, à propos de rien, leur affection en termes ardents. Ce n'est pas l'usage. Et puis, tant que vous êtes là, bien portant, ils ne savent pas toujours à quel point ils tiennent à vous ; mais s'il s'arrive que vous soyez frappé, quelque chose qui est nouveau s'éveille en eux ; un élan de leur cœur trahit soudainement le plus profond d'une affection, ce je ne sais quoi *de plus* qui serait resté caché, qui s'ignorait, peut-être ; et je crois bien que, des deux côtés, on y a gagné effectivement.

Un pauvre diable, très pauvre, qui, mobilisé dès le mois d'août, fut tout de suite gravement blessé et soigné à l'ambulance, puis dans nos hôpitaux, disait gaiement à ses camarades :

« Sans cette maudite guerre, je n'aurais jamais couché dans de si bons lits ! Et, puis, toutes ces jolies dames qui me soignent !... Jamais elles m'auraient regardé — *avant* ! »

Mais celui-là ce n'est pas parce qu'il a souffert qu'on le plaint, qu'on l'aime, qu'on le soigne si bien, c'est parce qu'il fut un *défenseur*, et cet honneur-là n'est pas donné à tout le monde.

Cependant, nous les écrivains, nous prenons part à la défense nationale, et, quoique sans péril, nous avons conscience de servir, à notre place ; j'en ai la preuve bien vivante aujourd'hui. Que de cœurs sont émus par une ligne heureusement trouvée, par un mot bien venu !

Combien cherchent dans nos articles l'expression qui leur manque et qui éclaire parfois leur horizon, leur montre un motif d'espérer ou de croire, qu'ils n'apercevaient pas !

L'écrivain, lui, de son côté, sent parfois défaillir sa confiance en lui-même : « Est-il bien utile que je dise ceci ou cela ? Ai-je raison, tout à fait raison de l'avoir dit ? Ai-je été secourable à quelqu'un ou ai-je parlé dans le désert ? » Il se pose ces questions ; et elles restent souvent sans réponse, — jusqu'au jour où un accident quelconque rend intéressant son personnage. Béné soit donc l'accident, puisqu'aussi bien le mal est fait ; et prenons le droit de nous réjouir du « bon » qu'il amène.

Aujourd'hui, j'ai feuilleté les lettres récemment arrivées dans ma solitude. J'en ai là une qui est datée : « *Du front, 3 mars.* » Oh ! celle-là, combien prenante ! Le signataire m'envoie des vers qui exaltent la bravoure des Méridionaux, contre lesquels on a réédité des plaisanteries faciles. La lettre dit en *post-scriptum* : « Tous les poilus de ma tranchée sont du Midi ; moi, je suis Marseillais, du 5^e dépôt de Toulon. » Et une demi-douzaine de signatures accompagnent le nom de mon correspondant, au-dessous de cette note : « *Écrit sous les obus, vu, lu et approuvé par quelques braves du Midi, qui font tout leur devoir.* » Voici la lettre : « Je vous envoie, avec l'approbation de mes camarades, un petit poème que j'ai composé dans les tranchées de première ligne... Soyez sûr de vos enfants, maître ! J'ai vu mourir bien

des camarades, tous frappés à l'ennemi, mais je n'en ai jamais vu fuir ! Si vous pouvez me faire parvenir un petit mot... il serait bien accueilli dans la tranchée... où vous êtes connu et aimé... Tous les camarades se joignent à moi pour vous serrer la main. Recevez, du champ de bataille, l'assurance de mon amitié. »

Voilà. Je ne suis qu'un « vieux sentimental » mais je n'en rougis pas. Berthelot me disait un jour, lui, le physicien, le chimiste, le positiviste : « C'est le sentiment qui mène le monde ! » Parbleu, on le verra bien, tout à l'heure, car c'est le sentiment qui donnera à nos armes ce supplément de force qui les rendra victorieuses... Mais revenons à notre marin. « Soyez sûr de vos enfants ! » me dit-il. Eh bien, ce mot-là prend le poète aux entrailles et l'emplit d'une douce et aimante fierté.

Et des vers suivent. Dame ! je ne dirai pas qu'ils sont d'une main très exercée à manier la lyre, mais je voudrais pouvoir manier la baïonnette aussi bien !

Et pendant que là-bas dans les plaines de Woëvre
On s'endormait brisé de fatigue et de fièvre,
Pendant que le canon, chanteclair de la mort,
Crachait à plein gosier la raison du plus fort,
On disait du Midi que nous étions des lâches !

Sans doute ce sont les meilleurs vers du morceau... Et puis, songez donc ! cela est écrit *sous les obus* !

Bravo ! mon camarade ! Mais comme un poète ne saurait entendre les vers d'un confrère sans riposter aussitôt par des vers, en voici quelques-uns de ma façon, et que j'écrivais naguère à la gloire de vos camarades, les cols-bleus. C'est un simple couplet de chanson, que répète partout le chanteur populaire Mayol :

Les cols-bleus ont en habitude

Tous les branle-bas.

Tous les fiers combats.

C'est eux les héros de Dixmude !

Dans l'univers on parle d'eux ;

Ils font peur à Guillaume Deux ;

Le Bourget se souvient de leur charge héroïque !

Aux grands jours de la République,

Sur le « Vengeur » c'est en héros qu'ils ont sombré !

L'héroïsme, c'est leur coutume ;

Les trois couleurs, c'est leur costume,

Aimé partout et partout honoré.

LA VICTOIRE EST POUR NOUS

Ils sont rares ceux qui ne croient pas que la victoire est déjà pour nous. Ils sont rares, mais il y en a. J'en connais. J'ai ramené quelques-uns d'entre eux à une vue plus juste des situations ; mais je parviens difficilement à m'expliquer leur état d'esprit, tellement mes amis et moi nous en sommes éloignés, depuis le début même de la guerre.

Il y a des gens qui sont disposés, par nature, à croire assurées les réalisations de ce qu'ils espèrent ; d'autres, tout au contraire, à considérer comme certaines dans l'avenir les choses qu'ils redoutent. Évitions de leur ressembler. On a toujours, pour désespérer ou pour croire, de plus sages raisons qu'on doit rechercher, et qu'on trouve lorsqu'on descend au fond des choses et au fond de soi-même.

— Il est certain, me disait, l'autre jour, un de mes amis, qu'à aucun moment (et c'est, je le vois, votre cas) je n'ai douté de la victoire des armes françaises, dans le conflit actuel. Et je reconnais qu'au début cette foi avait quelque chose de mystique, comme la foi en Dieu, au Bien, au Beau, à tout idéal...

— Voyons donc, je vous prie, pourquoi *aujourd'hui* vous ne doutez pas du triomphe final des alliés ?

— Eh ! parce que depuis l'aventure de la Marne, ils ont prouvé qu'ils sont de taille à ébranler le colosse germanique. Or, depuis ce moment-là, ils n'ont pas cessé de se fortifier matériellement et moralement, de s'accroître en nombre, de fabriquer des armes, d'accumuler des munitions, d'apprendre la guerre nouvelle et toutes les vertus qu'elle exige.

— Et puis ?

— Au début de la guerre, c'est le choix de nos gouvernants qui désignait le général Joffre à notre confiance. Aujourd'hui, c'est directement qu'on croit en lui, en sa science, en son sang-froid imperturbable, en sa maîtrise, en son pouvoir sur lui-même, et en sa modestie magnifique.

— Qu'entendez-vous par sa modestie magnifique ?

— Voici. L'aventure de la Marne fut une victoire formidable, extraordinaire, qu'il a *imposée* à nos armées ! Quand nos armées reculaient sur son ordre, c'était en frémissant d'impatience, de doute involontaire, d'affreuse inquiétude... Tout à coup, à l'heure qu'il avait prévue, sur le terrain qu'il avait choisi d'avance, il donna l'ordre de prendre l'offensive contre un ennemi ivre d'orgueil, sûr de lui, — qu'il étonna et que, littéralement, il affola... Rappelez-vous ! Eh bien, au lendemain, de cette miraculeuse offensive, le mot de *victoire* ne fut pas prononcé par le généralissime. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, que ce mot suprême fut écrit, et, si j'ai bonne mémoire, ce fut par l'Angleterre d'abord. Voilà ce que j'appelle la modestie de Joffre.

« Désormais, quand les communiqués officiels nous annoncent de petits avantages du côté des Français, nous pouvons être très sûrs, non seulement que ces avantages ont été réellement obtenus, mais, bien mieux, *qu'on ne nous en explique pas toute l'importance*. Croyez-moi, la victoire est en marche.

— Bravo ! Allez toujours.

— Ces déductions pourraient ne pas suffire aux pessimistes entêtés. Inconsciemment, beaucoup d'entre eux ayant une première fois annoncé un triste avenir, ne veulent pas s'en dédire : « Je vous l'avais bien dit !... Vous voyez que j'avais raison ! » Pour un peu, dans un insuccès des nôtres, même grave, ils ne verraient que le triomphe personnel de leurs prévisions ! N'hésitez pas à leur démontrer qu'ils font, sans le vouloir, acte de

mauvais Français. Vous verrez, que beaucoup d'entre eux s'en montreront étonnés et contrits.

— Avez-vous tout dit ?

— Pas encore. Il me reste à parler des lettres que nous écrivons chaque jour, du front, nos soldats et leurs officiers. Ils nous content de vrais succès, de vraies victoires partielles, obtenus sur tous les points du territoire ; ils crient leur confiance, leur certitude ; ils nous conjurent de croire avec eux.

— Je reçois des lettres pareilles qui me soutiennent, me prouvent la légitimité de ma confiance et la nécessité de croire pour soutenir l'ardeur des combattants. L'un d'eux m'écrit : « Galvanisez les incroyants, s'il en est. » Il m'explique que notre foi en la victoire lui est un encouragement nécessaire ; il s'écrie drôlement : « Un peu moins de tricots ! Un peu plus de confiance ! »

— Je serais convaincu par vos paroles, si j'avais eu besoin de l'être... Surtout, il ne faut pas crier à la défaite pour une tranchée perdue, qu'on reprend du reste le lendemain ! »

« Dans une partie d'échecs entre deux adversaires habiles, voit-on que l'un des deux gagne jamais la partie sans perdre un seul pion ? À chaque pion perdu par le futur gagnant, va-t-on crier au désastre ? Et quand l'un des deux lutteurs, ayant un certain nombre de coups à jouer, déclare tout à coup qu'il abandonne, et que la partie est perdue pour lui, ne sait-on qu'elle le serait, en effet, de quelque manière qu'il consentît à la jouer jusqu'au bout ? L'Allemagne a perdu. Elle le sait. Elle jouera jusqu'à la fin pour retarder l'heure funeste de l'humiliant aveu ; — voilà tout.

« Telles sont mes raisons positives de croire au triomphe des alliés. Nous pouvons, à présent, tenir compte des raisons transcendantes, indéfinissables, impondérables. Tout devait être contre nous et tout est pour nous. La France, qu'on croyait légère, est devenue grave. Les longues préparations militaires

de l'Allemagne n'ont pas assuré à cette nation enragée le succès subit qu'elle en attendait. Sa théorie de la guerre inhumaine a soulevé de dégoût et d'indignation la conscience des peuples. Les dieux sont pour nous. La victoire de Samothrace tend au vent favorable son voile gonflé et ses ailes ouvertes. Elle a retrouvé un visage et elle nous sourit, debout à la poupe du navire glorieux qui s'appelle Paris ou la France. »

LA LUTTE POUR LA PAIX

Quelque temps avant la guerre, je reçus d'un de mes plus chers amis, — et je crus devoir décliner, — une affectueuse invitation à prendre une part active au Congrès de la Paix. « Je sens, disais-je, que l'heure n'est pas favorable à une démarche de cette nature. La même bonne pensée n'est pas raisonnable à toute heure. » Et Charles Richet m'écrivit qu'il me comprenait, mais me suppliait cependant de n'abandonner point la cause sacrée de la paix.

La France même ne l'a jamais abandonnée, telle du moins que je la conçois.

J'essaierai de la caractériser ici, aujourd'hui. L'heure s'y prête, puisque la guerre actuelle est décidément faite par les peuples contre l'Allemagne, en vue d'établir, sur les ruines de son odieux militarisme, la plus durable, la plus universelle des paix.

Les railleurs qui harcèlent les pacifistes prennent le plus souvent pour thème l'*impossibilité* d'une paix universelle. Ils affirment que la lutte étant la loi de vie, rêver la paix est une sottise.

Ce qui me paraît assez sot, c'est de croire les pacifistes assez bêtes pour admettre qu'on pourrait abolir par décret la haine, le meurtre, la guerre. Oui, l'histoire de Caïn et d'Abel recommencera sans fin, mais les civilisations peuvent vouloir et elles peuvent obtenir que le nombre des Caïn aille sans cesse décroissant ; — et encore on peut arriver à considérer (sauf, toujours, le cas de légitime défense) le meurtre et la guerre comme des crimes.

Ce désir-là, c'est tout le pacifisme raisonnable — et c'est vraiment, selon l'expression de Charles Richet, la cause sacrée.

Cette cause, elle est en train de se faire de si nombreux partisans qu'on peut la considérer comme bien près d'être gagnée. Et pourquoi ? Parce que l'Allemagne s'est montrée assez féroce-ment guerrière pour parvenir enfin à déshonorer la guerre. Ce n'est certes pas ce qu'elle a voulu ; elle y est arrivée pourtant.

Lorsque Roland et Olivier se battent en duel dans une île du Rhône et qu'Olivier dit à son adversaire : « Vous voici bien fatigué ; reprenez haleine ; et, cette nuit, Roland, je vous éventerai de mon panache blanc, » — on voudrait être l'un de ces deux chevaliers : ils honorent la guerre, ils la rendent belle, noble comme eux et ils l'immortalisent.

Or, voici que, au vingtième siècle, la Guerre refuse d'être chevaleresque — rejette au loin tout le brillant de son armure, se débarrasse de tout voile. La voici nue dans sa hideur. C'est une masse de chair luxurieuse et saoule de vin. Par mille blessures aux lèvres sanguinolentes, ce corps hideux de la Bellone allemande souffre. Sa bouche tordue hurle. De ses yeux jaillissent à la fois des éclairs de haine et de douleur, de courage et d'épouvante. Ce monstre, une hache au poing, coupe des mains d'enfant et aussitôt panse ces mutilés, afin qu'ils ne se vident pas de tout leur sang, afin qu'ils vivent pour attester sa puissance démoniaque. Quand il jette la hache, il prend la torche et brûle, dans leurs maisons, les mères et les vieillards ; — dans leur église les prêtres, et dans les hôpitaux les blessés.

Et lorsque les martyrs tendent vers les généraux allemands leurs mains suppliantes, ces chefs froidement répondent : « Que voulez-vous ! c'est la guerre ! »

Ah ! c'est la guerre ? Alors, elle est bien maudite et à jamais déshonorée ! Et le monde entier pense que la guerre de défense contre une telle guerre, est un devoir incomparable ! La défense

acharnée est ici le plus grand des actes de pitié et d'amour ! Pour sauver l'humanité d'une humanité pareille, — aucun sacrifice ne coûtera aux pacifistes, ils l'ont fait bien voir. C'est eux les plus résolus à défendre l'avenir contre le monstre formidable, car la lutte qui se déroule aujourd'hui, c'est un duel entre la Paix elle-même et la Guerre en personne. Et supposez la Paix triomphante, — que signifiera sa victoire ?

Ceci seulement : que toute guerre, à l'avenir, sauf le cas de légitime défense, sera, par tous les peuples libérés, qualifiée crime, et, comme telle, trouvera des juges et des châtiments. Avant tout, elle sera d'avance sous la réprobation du monde ! Et ce sera l'œuvre involontaire de l'Allemagne : le monstre traître s'est trahi lui-même. La guerre s'est vaincue !

Elle a si bien, la douce Allemagne, le sentiment d'être déjà sous la réprobation du monde, qu'elle cherche à justifier la guerre *inhumainement* conduite. Sa théorie est que la guerre inhumaine est destinée à n'avoir qu'une brève durée, parce qu'en présence du démesuré dans l'horreur, l'ennemi se rendra plus tôt à merci, et par conséquent souffrira moins. Cet infâme plaidoyer s'adresse à l'indignation universelle qu'on pressent et qu'on veut calmer. Il n'est qu'une hypocrisie de plus ; il ajoute au mépris que soulèvent les ingénieux théoriciens du crime, les stratèges du viol et de l'incendie, les généraux de l'assassinat, dignes serviteurs d'un empereur néronien.

Leurs espérances étaient magnifiques. Ils doivent en rabattre ; et, s'ils ont cru que l'horreur qu'ils inspirent amènerait très vite la désespérance de l'adversaire, ils sont détrompés à cette heure. Loin de le pousser aux faiblesses, ils ont allumé en lui, avec leurs incendies, une inextinguible volonté de les abattre pour toujours, d'en finir à tout jamais avec le vol organisé, avec le meurtre savant, avec l'abomination orgueilleuse d'elle-même.

L'horreur qu'ils inspirent ? Elle s'est muée en farouche énergie au cœur des plus tendres.

Devant le kaiser et son peuple, il n'y a plus le « vaincre ou mourir » classique ; il y a la mort, toute seule, après jugement devant le tribunal des peuples assemblés.

LEURS MAJESTÉS LES PEUPLES

Mes grands-pères, dit Jean d'Auriol, m'ont conté souvent, quand j'apprenais l'histoire de France, que la Révolution française, pour certains bourgeois paisibles et fidèles sujets du roi, fut un événement si contraire à toute l'habitude de leur esprit, leur causa un si subit et si grand ébranlement, qu'ils en devinrent fous.

Quelle sécurité auraient-ils désormais, les citoyens d'une nation qui portait la main sur la majesté royale, jusque-là considérée comme intangible ; sur la personne même d'un roi, par définition le plus respectable de tous les hommes, et d'ailleurs prince débonnaire ? Un monde moral était bouleversé, chaviré, et s'écroulait sous leurs yeux. Une épouvanté saisit de très braves gens devant tant de désordre. L'avenir leur sembla une menace qu'ils ne purent supporter. La grande angoisse s'empara de leurs âmes qui sombrèrent dans la démence.

Depuis cette époque, un ordre nouveau s'est créé. Le chaos révolutionnaire ne se produisit qu'en vue de rendre possible cet ordre nouveau. Les *droits de l'homme* proclamés ne consacrent, si on les examine sans passion, en philosophe, que la dignité individuelle de chaque citoyen. Libéré des charges que faisait peser sur lui l'arbitraire, le charbonnier est vraiment maître dans sa cabane ; et tout homme est son propre roi.

L'expansion des idées généreuses de la Révolution s'est étendue au monde entier. Dégagées des fautes, sans doute fatales, qui ont pu les obscurcir, ces idées, servies par un capitaine de

fortune qui, vainqueur des rois, fit de ses soldats des rois, ont conquis l'univers.

Les rois d'aujourd'hui sont les grands vassaux de la Révolution. Ils peuvent rester rois, mais à condition de représenter la volonté d'une nation, de respecter ses libertés essentielles, d'incarner en un mot la dignité et les droits de tous les citoyens. Bref, le vieux monde n'admet plus de rois que constitutionnels. La monarchie s'est humanisée, et les princes, convertis par la pensée nouvelle, sont devenus des représentants de peuples, des présidents libéraux, de hauts gentilshommes démocrates.

Donc, tout homme a acquis une conscience nouvelle de sa dignité. Il exige, il peut exiger qu'elle soit respectée.

Ce que nous essayons de définir ici, c'est l'état moral plutôt que l'esprit politique des peuples actuels. Divisés par la politique, tous les partis ont pourtant un commun territoire d'idées morales (respect du droit des faibles, par exemple), et ces idées sont, au sens historique du mot, révolutionnaires.

C'est pourquoi elles pourraient être répudiées par les sectaires de la monarchie ou de la religion. Ceux-là pourtant ont dû reconnaître que le droit du plus humble fut inscrit pour jamais, il y a deux mille ans, dans l'Évangile ; les sincères se sont rendus ; les autres ont dû suivre.

Ce n'est certes pas toujours dans les faits et gestes du suffrage universel, signe de la royauté politique de chaque citoyen, qu'il faut chercher les plus belles manifestations de cet esprit nouveau ; mais, par exemple, dans le prodigieux événement moral auquel nous assistons depuis la guerre, et qui n'est autre chose que l'union cordiale établie entre le dernier des soldats et le chef le plus élevé dans la hiérarchie militaire. Entre soldats et officiers, c'est un échange de bons sentiments. La morgue des chefs, cela n'existe plus chez nous. Le servage du soldat français est aboli. La nécessité de la défense commune fait de chacun un volontaire.

« Nos hommes nous aiment, m'écrit un officier ; sur un signe, quelquefois sur un regard, ils comprennent et obéissent. » Voilà qui ressort de l'ordre nouveau.

Contre cet ordre nouveau, contre la nouvelle aspiration du monde, quelque chose vient de s'élever tout à coup avec une force calculée et un appareil formidable, c'est le militarisme des Allemands. Il s'est trouvé un prince, un chrétien de nom, pour dresser en face du christianisme une âme, la sienne, et un peuple, le sien, formé par lui, qui sont, âme et peuple, la négation même de toute la pensée révolutionnaire et de toute la pensée évangélique !

Quelle aberration ! C'est, en effet, vers la réalisation de cette double pensée que l'humanité entière court d'un élan irrésistible, comme un torrent sur une pente, et cette puissance d'un monde qui va vers ses destinées essentielles, est si positive, que nul barrage ne pourra l'empêcher d'aller où il va. La volonté de cet univers en route vers ses destinées ne saurait être arrêtée ; son poids et sa masse ne le permettent pas. Nicolas, George, Albert, sont chrétiens. D'autre part, la pensée la plus libre est à jamais christianisée.

Et voilà pourquoi et comment il se fait que certains, devant le crime allemand, éprouvent l'horreur du bourgeois de 93 mis en présence de la mort de Louis XVI. La majesté des peuples se sent méconnue, insultée et martyrisée. Ce qui paraît être en péril, ce n'est plus un ordre antique représenté par un roi, c'est tout l'ordre moderne, garant des avenir meilleurs, et menacé par la félonie d'un prince tellement incapable de concevoir les dieux nouveaux, Justice et Droit, — qu'il invoque toujours un très vieux dieu, ami des tortionnaires et des bourreaux.

QUELLE NOCE !

Un officier supérieur me répétait, naguère : « Vous n'imaginez pas de quel nombre d'espions nous sommes encore entourés, partout en France. Nos candeurs d'idéalistes ne peuvent s'en faire une idée. Bien des gens, dont on ne se méfie pas, ont un intérêt quelconque à servir l'ennemi, et s'y emploient d'une manière ou d'une autre. Nombre de fausses nouvelles viennent de là. Méfiez-vous ! »

Un autre de mes amis, cinq fois blessé et qui vient de recevoir la croix de la Légion d'Honneur pour sa belle conduite, m'écrit : « Tel jour, à telle heure, je fus, n'ayant que deux cents hommes, attaqué par un millier d'Allemands. Ils étaient conduits par deux espions que j'avais eu le tort de ne pas faire fusiller deux heures auparavant. »

Pourquoi les avait-il épargnés, ces deux espions ? Il ne le dit pas. On le devine. Je connais mon héros : « Scrupule, un dernier doute, un sentiment de pitié suprême » ; et les bandits, échappant au juste châtiment, grâce à la bonté française, devaient bien rire dans leur barbe, eux, les fils d'une nation qui a jeté, par la voix de Nietzsche, l'anathème sur la pitié, considérée comme une faiblesse amoindissante.

Depuis quelque temps, je constate autour de nous, un prodigieux arrivage de mauvaises nouvelles. Où en est la source ? Ne sont-elles pas trop invraisemblables pour être l'œuvre des espions ? N'auraient-ils pas des inventions plus adroites ?

À ceci, je réponds qu'au départ elles pouvaient être vraisem-

blables. L'inquiétude populaire, le papotage des commères, les ont en route altérées et amplifiées jusqu'à la folie.

Quelles sont ces nouvelles ? Je vous le donne en mille. Un jour (ces exemples suffiront), on m'annonce avec désespoir que tous nos généraux ont les pieds gelés ; le lendemain, que plusieurs régiments français — vous m'entendez bien ? — ont passé à l'ennemi !...

Cette dernière bourde eut particulièrement le don de m'exaspérer : ... « Vous ne sentez donc pas que notre pays tout entier a compris de quel sort abominable le menace l'Allemagne ? Que ce peuple nous paraît ce qu'il est, le plus odieux des tyrans ? Que la France est en pleine révolte contre l'idée d'avoir à subir une heure l'injure d'être soumise au kaiser ? Que les pierres même de nos chemins ont compris, et sont prêtes à se soulever sous le pied des barbares ? Qu'il peut y avoir, sur deux millions de soldats français, un déserteur isolé, un neurasthénique, un débilité, un faible, un inconscient, un irresponsable, — mais que tout le reste sait trop qu'il y aurait avantage à mourir plutôt que de se courber sous la botte prussienne ?

« N'en doutez pas : parmi nos vieillards incapables de résistance physique, pas un qui ne préférât mille fois la mort à la défaite de la France ! »

Après quoi, j'ajoutai : « Comment avez-vous pu admettre une seconde que ces racontars fussent dignes de foi ? Voyons, quelles sont vos sources ? Qui vous a dit cela ? » Et je constate qu'on ne sait plus et ce sont des : *on m'a dit* ; — *tout le monde dit...*, etc. Ou bien : « La servante tient la nouvelle d'une marchande ambulante qui avait l'air d'une bien brave femme ! »

Ce qu'il y a de grave, c'est que mes interlocuteurs sont des gens sensés, bons Français, qui, en temps ordinaire, sont incapables de croire ingénument aux récits des portiers et des colporteurs. Et les voilà propagateurs de nouvelles démoralisantes.

J'ai pu remonter jusqu'à l'origine d'une de ces fausses nouvelles. Cette fois, les espions n'étaient pour rien dans l'affaire, comme vous allez le voir. L'histoire vaut d'être contée, parce qu'elle peut mettre ceux qui la connaîtront en état de défense contre eux-mêmes et contre l'émotivité trop facile de bien des femmes.

« Vous ne savez pas, ma chère ? Pendant que nous pleurons sur les misères de nos soldats, ils font la noce ! Oui, oui, la noce ! c'est incroyable, n'est-ce pas ? Quelle horreur ! Qui jamais aurait pu deviner cela ? Pas moi, bien sûr, ni vous ! Cependant rien n'est plus certain. Ça n'est pas une de ces nouvelles qu'on prétend inventées par des espions. Celle-là est authentique : j'ai vu la lettre !

— Quelle lettre ?

— Vingt autres personnes l'ont vue et en ont entendu la lecture avec moi. J'étais suffoquée. Je n'ai rien trouvé à dire ! Je suis sortie sur-le-champ pour venir décharger mon pauvre cœur auprès de vous !... C'est la mère elle-même qui a eu l'inconscience de nous lire cette lettre inimaginable !

— Quelle lettre.

— Vous allez le savoir, mais laissez-moi d'abord, vous dis-je, me soulager. C'est de l'indignation que j'éprouve ! J'en tremble toute, ma chère ! Non, vraiment, je vous le répète, comment aurait-on pu imaginer que nos soldats, sur le front, faisaient la noce ! Nous tricotions pour eux ! nos yeux se remplissaient de larmes à l'idée des misères qu'ils ont à souffrir !... Je ne dis pas qu'ils n'en souffrent point de très grandes en réalité, mais cela ne les empêche pas, dès qu'on leur accorde un temps de répit, de se très mal conduire ! Il faut donc que les chefs tolèrent, près des tranchées, la présence de certaines créatures ! Ah ! ma chère, la France, quoiqu'on en dise n'est pas toute héroïque, et vous m'en voyez désespérée. Cette lettre est pour moi un trait

de lumière qui éclaire l'abîme d'immoralité où nous a conduits la République !

— Quelle lettre ? Quel abîme ? Qu'a-t-elle fait encore d'inconvenant, cette pauvre République ? »

Or, l'explication de toute cette histoire, la voici :

... Une mère, en effet, avait lu, dans son salon, à quelques amies, une lettre de son fils. Cette lettre disait sobrement : « Je ne m'étais pas déshabillé depuis plusieurs semaines. Éclopé, j'ai été envoyé à X... Là, enfin, j'ai pu coucher dans un lit : *Quelle noce, mes amis ! Quelle noce !* »

Il avait suffi d'une pudeur effarouchée pour soulever, autour de ce simple mot, l'histoire édifiante que vous venez de lire et que je vous affirme authentique.

L'ÉTINCELLE SACRÉE

Parmi les anecdotes qui, cette semaine, nous arrivent du front, il en est une de singulièrement significative. Elle est simple et contient tous les éléments d'un très grand symbole.

L'histoire du feu, c'est celle de la civilisation. Dans l'obscurité des temps préhistoriques, apercevez-vous cette étincelle redoutable que le feu du ciel communique tout à coup aux hautes herbes desséchées par les soleils d'été ? Tout fuit devant elle, et cependant elle sera un jour la joie et la vie même du monde encore plongé dans la ténèbre. L'homme qui fuit devant cet ennemi, le feu, — en fera demain son esclave et son allié ; il lui demandera d'assouplir le fer, le fer dompteur de la terre, et devenu, par elle, nourricier ; le fer à qui obéit la mort, le fer plus tard vainqueur, avec le feu, de l'eau et de l'air.

En suivant ce long ruban de feu qui ondule dans la nuit, on pourrait suivre toute l'histoire du monde.

Et, depuis le jour où un homme nu tira l'étincelle de deux morceaux de bois frottés l'un contre l'autre ou de deux cailloux heurtés, quel progrès jusqu'au jour où, chaudement vêtu contre les frimas, l'homme met dans sa poche la petite boîte de métal qui contient la même étincelle !... le doigt presse un bouton ; la boîte s'ouvre ; un petit disque de pierre tourne et, sous le choc léger du ressort, allume une flamme, née de l'étincelle.

Il y avait une fois, dans la poche d'un soldat de France, une de ces petites boîtes miraculeuses d'où, à volonté, il faisait jaillir

de la flamme. Ce soldat était très content de pouvoir ainsi produire, quand cela lui plaisait, le miracle du feu qui cuit les aliments, réchauffe les hommes qui souffrent de l'hiver, et réjouit leurs regards. Ce soldat vivait, avec ses camarades, dans une tranchée humide en face d'une autre tranchée non moins boueuse occupée par les ennemis. Ces ennemis, qu'on appelait les Allemands, — étaient redoutables par leur organisation militaire, mais plus encore par leur fourberie et leur habileté à s'approprier non seulement les biens matériels mais les idées et les inventions de leurs voisins.

Or, il arriva que, dans la tranchée allemande on manqua de feu ; il est pénible d'avoir en main des fusils glacés, d'où s'élance une flamme, dont on ne peut pas se servir pour se réchauffer les pieds ou allumer sa pipe ! Les Boches décidèrent d'envoyer un des leurs en parlementaire dans la tranchée française ; ils prièrent gentiment les Français de donner du bon feu à leurs ennemis.

Voyez-vous combien — ainsi qu'il vous a été annoncé — cette histoire est symbolique ? C'est ici, en effet, un trait caractéristique du Teuton, excellent politique qui raisonne comme il suit : « Ces Français sont généreux, c'est-à-dire idiots. Jamais ces imbéciles ne refuseront une faveur à l'ennemi ; ils trouveront glorieux, au contraire, de la leur accorder. Ils savent que j'ai, moi, une tout autre mentalité ; et ils n'ignorent pas que je les ai toujours trompés, parce que je suis plus intelligent et plus adroit qu'eux. N'importe, ces crétins-là continueront à faire les chevaleresques ! — Et ils me donneront ce qu'ils ont de plus précieux, si j'ose le leur demander ; ils auront même une certaine admiration pour mon... culot... qu'ils appelleront de la crânerie ! »

Ayant ainsi raisonné, le parlementaire boche, agitant un chiffon blanc, se présenta devant les Français et leur demanda... du feu.

« Du feu ? Comment donc ! Tiens, mon vieux ! Tu m'as l'air très, très chic, toi. Tu as compris ce que c'est que la générosité française ! À la bonne heure ! Je te confie mon briquet, notre briquet, mais tu me le rendras, hein, mon vieux ? Nous n'avons que celui-là, qui est à moi, c'est-à-dire à nous tous. Tu le rapporteras ? sans faute, hein ? » — Le Boche promit. On ne signa, il est vrai, aucun papier. En eût-on signé que cela n'eût rien changé à la valeur des engagements, n'est-ce pas ? Le Boche s'en alla — et, naturellement, il ne revint plus. Et naturellement, les Français s'en étonnèrent... « Il avait une si bonne figure !... On ne pouvait vraiment pas lui refuser... Nous ne faisons pas de la guerre inhumaine, nous autres ! Bah ! il reviendra... il va revenir ! » Eh non, triple Français, il ne reviendra pas, le plagiaire, le filou, le madré bandit ! Il est en train de rire de ta sottise et tu ne reverras plus le joli briquet qui ne ratait jamais ; qui, à tout coup, en s'ouvrant sous la pression légère de ton doigt, donnait sa flamme réjouissante... Tu le savais pourtant bien qu'ils sont des fourbes, les horribles vainqueurs de Malines et de Louvain !

Ses camarades tant et tant blaguèrent le petit Français qu'enfin on l'irrita. Lui-même sincèrement se reconnut jobard... Oui, on s'était payé sa tête !... Ah ! mais non ! ça ne se passerait pas comme ça !... Et il alla, candide, vers la tranchée boche, réclamer son briquet.

Avant de l'accueillir à coups de fusil ou même à coups de poing, on le reçut avec d'épaisses railleries, pour démontrer que la France n'est pas la seule à savoir manier la fine ironie.

« Ton briquet ? *tarteifle*⁸ ! Ton briquet ? connaissons pas ! — Tu l'as assez vu ! » — Et c'était des : « Kiss ! Kiss ! » et des gestes méprisants et de gros rires.

⁸ NDLR. — *Tarteifle* ! : diable !

Le petit Français reconnut son voleur parmi les autres et lui reprocha sa mauvaise foi ; ils se disputèrent et se prirent au collet, la grande Allemagne prétendant que la petite flamme, l'étincelle, était à elle, à elle seule, par droit de ruse et de force, par droit de conquête.

Le Boche était un colosse et pesant ; sa poigne était dure et sa masse effrayante, mais le Français était souple, agile, nerveux et par-dessus tout indigné. Cela décuplait ses forces ; c'était de nouveau, le duel de Goliath et de David. Le Boche avait le dessous. Cela ne pouvait convenir aux autres Boches ; ils se mirent à chanter leur hymne national : « Allemagne ! Allemagne au-dessus de tout⁹. » Dans la tranchée française on répondit par « la Marseillaise. » Des deux côtés on s'élança hors des trous. Les deux troupes se heurtèrent et les Boches n'aimant pas la baïonnette, abandonnant leurs morts, allèrent se creuser un peu plus loin un nouveau terrier.

Cependant ayant lâché son adversaire qu'une baïonnette avait transpercé, le propriétaire du briquet ne pensait qu'à son briquet. On s'était battu pour la petite flamme, pour l'étincelle. Était-elle perdue ? Lequel des ennemis en fuite ou lequel des morts la détenait indûment ? Il fallait savoir. On chercha. Et dans la tranchée humide, sous un cadavre allemand qu'on avait retourné pour chercher le trésor dérobé, on vit briller tout à coup la petite boîte de métal poli : ce fut un cri de joie. Le Français à qui elle appartenait la ramassa joyeux et glorieux... Mais le mécanisme n'était-il pas brisé ? la mèche n'était-elle pas humide

et la flamme impossible à ranimer ? Tous, attentifs, anxieux, entouraient l'homme ; il pressa le bouton magique. La boîte s'ouvrit, la flamme jaillit, ils crièrent : « Vive la France ! »

⁹ NDLR. — *Deutschland über alles* : incipit du *Deutschlandlied*, paroles de August Heinrich Hoffmann von Fallersleben adaptées à la mélodie du deuxième mouvement du quatuor à cordes opus 76 n° 3 de Josef Haydn (1797). Lors de la première guerre mondiale, l'hymne incluait les trois couplets ; il convient toutefois de préciser que *über alles*, « par-dessus tout » a le sens d'une priorité et non d'une supériorité, invitant les souverains des États allemands à mettre tout en œuvre en vue de l'unification du pays.

NOS BONS BRACONNIERS

Au front, l'héroïsme de nos soldats est étonnant et magnifique de tranquillité. Chacun d'eux a conservé les goûts particuliers à sa profession, et, à l'occasion, il le fait bien voir sous le feu. Le cuisinier, au milieu d'une grêle de balles, ne songe pas aux *marmites* des Boches, mais à celle où cuit la soupe de ses camarades ; les poètes font des vers — et les braconniers tendent des pièges.

Vous avez lu certainement quelque part la jolie anecdote du braconnier-soldat qui, ayant pris, aux alentours de la tranchée, un lièvre, le mange en compagnie de camarades parmi lesquels est un magistrat, un procureur de la République, dont il ignore le titre.

« De quoi ? lui dit-il, le voyant peu empressé à prendre part au festin. Tu n'aimes pas le lièvre ? T'es bien difficile ? Tu ne peux pas dire qu'il soit mal apprêté ! En veux-tu, oui ou non ? »

Dame ! le civet fleurit bon. Cas de force majeure ! À la guerre comme à la guerre ! Sévère par habitude aux braconniers, le magistrat n'a pu s'empêcher de laisser paraître quelque chose de sa secrète réprobation. En temps ordinaire, il eût sévi contre l'impudent braconnier, devenu son frère d'armes ! Aujourd'hui, après une hésitation, il finit par se régaler du gibier défendu... mais quand l'autre lui demande : « T'es donc pas chasseur ? Quoi que tu faisais dans le civil ? » jamais il n'ose avouer sa profession, pourtant honorable... il a même pour le braconnier bon enfant une reconnaissance qui, pour ne pas s'exprimer, n'en est pas moins grande, car enfin, comme on le dit chez nous, « toutes les bouches sont sœurs. »

Elles sont sœurs surtout à la guerre. Tous frères devant le péril et la mort ! Ne cessons pas de le répéter : on s'est aimé pour se défendre ; il faudra continuer.

Cette menue aventure plaisante m'en rappelle d'autres qui ont aussi pour héros des braconniers. Notez que, chez nous, le mot braconnier s'applique indistinctement à tout homme passionné pour la chasse... L'un d'eux conte ceci : « Nous étions en train de tirer et de “descendre” des Boches. Les balles sifflaient autour de nous, et, sans avoir peur, on éprouvait cependant, tout en faisant pour le mieux, un peu d'une drôle d'inquiétude : “Celle-ci est-elle pour moi ?... Non, pas encore... Bah ! on va s'en tirer... Attention !” Et l'on tâchait d'ouvrir le bon œil... Voilà-t-il pas qu'en cherchant à deviner, derrière un buisson, là-bas, sur la lisière d'un bois, si ce n'est pas un Boche embusqué, nous voyons arriver sur nous, quoi ? un lièvre affolé qui nous donne dans les jambes ; et les balles pleuvaient toujours... Eh bien, quand on est chasseur, braconnier surtout, il n'y a pas de guerre qui tienne ! Et, tournant le dos aux Boches et aux balles, nous avons, sous le feu, à deux ou trois, couru derrière le lièvre qui zigzagait, et, à coups de crosse, ma foi, nous l'avons eu ! Et puis, tout de suite, on s'est remis à son devoir. La chasse ne nous avait pas pris plus de deux minutes... Y a pas grand mal à ça, n'est-ce pas ? C'est pas une faute bien grave ? » Cette humble façon d'être héroïque n'est-elle pas très jolie ?

L'anecdote est-elle parfaitement authentique ? J'ai des raisons de le croire.

Par ailleurs, j'ai reçu une lettre d'un brave garçon, d'un Toulonnais qui, blessé, a été, après guérison, envoyé à Toulon pour quelques jours, en convalescence. Retourné sur le front, il m'a écrit plusieurs fois. Dans une de ses lettres, il me dit : « Nous espérons tous que le jour approche où nous pourrons repousser complètement cette horde de bandits et d'assassins ayant

pour chef ce Guillaume qui voudrait imposer à l'Europe sa grandeur et sa bêtise. En attendant, nous avons pour musique le grondement du canon et le sifflement des balles. Malgré cela, j'ai quelques distractions : il y aurait de jolis coups à tirer, car le lièvre et le sanglier n'est pas rare ici ; mais avant tout il faut penser à tirer un autre gibier. Tenez, l'autre jour, étant de faction en forêt, il m'a traversé une superbe biche qui, si ce n'était l'endroit où je me trouve et la nécessité de ne pas faire de bruit, je l'aurais ajustée volontiers ; j'ai dû ne pas le faire... Vous voyez qu'il y a tout de même, à la guerre, des moments pénibles ! Enfin, si je retourne un jour dans nos bois des Maures, je me rattraperai sur la bécasse ! je m'arrête car je ne sais plus que vous dire et ai déployé toute mon intelligence pour vous écrire ces quelques bêtises. » Et quelques jours plus tard, dans une nouvelle lettre : « Il y a ici beaucoup de petits becfigues dont nous goûterions volontiers, les copains et moi. Si vous pouviez m'envoyer quelques pièges avec des *aludes* (fourmis ailées) pour les amorcer, vous nous feriez à beaucoup un gros plaisir. » Mon gaillard me mettait dans un embarras comparable à celui de M. le procureur de la République invité à manger un lièvre de contrebande car enfin, l'Académie française et le vrai braconnage cela ne peut guère lier partie décemment.

Ma foi, je n'hésitai pas longtemps. Bien que je condamne la chasse aux rouges-gorges et à leurs congénères les becfiges, je partis pour la ville et me rendis chez un marchand de cages et de pièges à fauves.

— Voulez-vous me donner des pièges à prendre des petits oiseaux ?

L'homme prit un visage sévère et répliqua sèchement :

— Nous n'avons pas ça, Monsieur.

— Cependant ?...

— Cependant ?...

La voix se fit plus revêche :

— Nous n'avons que des pièges à souris.

— Ce n'est pas ce qu'il me faudrait.

— Je regrette.

— Je regrette bien davantage... C'était pour les envoyer à de braves soldats qui sont là-bas dans les tranchées et qui se battent tous les jours... Ça leur aurait donné un petit plaisir.

La physionomie du marchand s'éclaira d'un joli sourire. Peut-être m'avait-il pris jusque-là pour quelque inspecteur de police. Glacial et presque impoli tout à l'heure, il s'humanisait tout à coup, et, se penchant vers moi, il dit : « Oh ! alors, si c'est ça, Monsieur, je peux vous dire que les pièges à souris dont je vous parlais, et les pièges à bec-fin... c'est les mêmes ! En voici. Et quant aux *aludes*, ça se vend secrètement... dans tel endroit. »

Nous avons expédié les pièges enveloppés dans des chaussettes et des tricots.

Que celui de vous qui est sans péché nous jette la première pierre.

Des soldats, qui, sous le feu, ont pareille liberté d'esprit, méritent bien qu'on risque pour eux un juste procès-verbal !

LES OREILLES DU MUR

Il y a des personnes qui parlent trop et d'autres qui ne parlent pas assez.

— Je ne connais que les premières, dit Jean d'Auriol en riant, et moi en tête, qui parle beaucoup. Oui, en parlant peu, on parle encore trop, beaucoup trop ! J'avais espéré que la pipe m'aiderait à me taire. Va te promener ! quand je m'anime, je l'envoie au diable. Lorsque je fumais des pipes de terre, j'en cassais une par jour, parce que je parlais trop. J'ai adopté les pipes en bois afin de ne pas les casser. Je n'en suis pas devenu plus silencieux. Je les laisse éteindre ; je fume en conséquence beaucoup d'allumettes, ce qui ne vaut rien ni pour la santé, ni pour la bourse.

— Mais, Jean d'Auriol, comment « trop parler » fait-il casser des pipes ?

— Parce qu'on s'anime, vous dis-je, on gesticule, on oublie la pipe, elle vous fait enrager à force de s'éteindre, et on finit par l'envoyer en l'air. Elle tombe et dame ! si elle est en terre...

— Parlons sérieusement. J'ai reçu, il y a quinze jours environ, une lettre très touchante d'un lecteur de *La France de Bordeaux*. Il revenait du front, mutilé. Il me demandait certains renseignements de première importance pour lui, amputé d'un bras. Je réponds aussitôt. Et, au moment d'écrire son adresse, je m'aperçois qu'il ne la donne pas ! Je cherche à déchiffrer le timbre de la poste sur l'enveloppe de sa lettre. Ce timbre est illisible. Je crois avoir deviné le mot « Rochefort », — mais en supposant que j'aie déchiffré ce mot, un nom de ville constitue, dans la plupart des cas, une adresse insuffisante. Voilà donc

un homme qui est en droit d'attendre de moi une réponse utile, et qui, par sa faute, ne l'aura pas, car ma lettre que j'ai expédiée à tout hasard — m'est revenue avec la mention : « Inconnu à Rochefort ». S'il lit l'article où je conterai cette mésaventure, je le prie instamment de me donner enfin son adresse. Mon correspondant n'a pas « assez parlé », au rebours de ces gens innombrables qui parlent trop.

— Et que voulait-il savoir ?

— Il voulait savoir s'il est vrai que l'on a créé des écoles pour les mutilés, et ce qu'on leur apprend.

— On y fait leur éducation spéciale, c'est-à-dire qu'on leur enseigne, autant que possible, à se servir des moyens qui leur restent de reprendre un métier : l'aveugle à se passer de ses yeux, le manchot à se passer d'un bras. Chaque mutilé redeviendra assez adroit pour travailler encore et gagner sa vie. L'école lui évitera la peine d'inventer les « trucs », les mouvements nouveaux qui suppléent au sens ou au membre dont il est privé. En les lui enseignant, on lui épargne des tâtonnements, des hésitations, des découragements cruels.

— Eh bien, mon cher d'Auriol, je dirai cela dans *La France*, et puisse mon correspondant ne pas me croire négligent. Ne pas répondre, par négligence, à une lettre comme la sienne, ce serait une faute grave dont je ne veux pas être supposé coupable. Ceci réglé, dites-moi si vous n'approuvez pas la circulaire du ministre qui a recommandé à tous les citoyens de se méfier des oreilles du mur ?

— Les murs ont des oreilles, en effet, dit Jean d'Auriol, des oreilles et des yeux ; et les plus dangereux de ces yeux et de ces oreilles sont ceux qu'on ne voit pas. Vous rappelez-vous dans *les Misérables*, de Victor Hugo, certain conciliabule de bandits, dans une mansarde ? Ils se croient seuls, mais, par un tout petit trou percé dans la cloison, l'œil du voisin les épie et son

oreille les entend. Ils sont trahis ! Qui de nous n'a aperçu dans la boiserie d'une porte d'hôtel, ou dans une cloison d'alcôve, un trou menu, percé à la vrille ? C'est *l'œil du mur, l'oreille du mur* ! Cela s'appelle un espion. De mon temps, au collège, toutes les portes des salles de classe ou d'étude avaient un trou, bouché par une rondelle sur pivot, qu'on soulevait à volonté. Cela s'appelait et s'appelle encore un *judas*, c'est-à-dire un espion, un traître. Nous organisâmes une révolte contre un censeur qui abusait du judas et qui nous inondait de punitions dont nous ne pouvions nous rappeler le motif, la plupart du temps bien innocent ! Notre indignation obtint gain de cause : le censeur fut... déplacé. Eh bien, il y a partout, — dans tous les murs, dans toutes les haies de clôture, dans les voitures publiques, — des oreilles traîtresses qui nous écoutent, des yeux traîtres qui nous regardent. Il faut y penser et ne pas prononcer imprudemment des paroles qui, dites à des amis, à de bons Français, pourraient n'avoir rien de dangereux, — mais qui, entendues et répétées, interprétées par des Allemands (il y en a encore en France), peuvent causer à notre patrie, à nos amis, à nos frères, à nos enfants sur le front, les torts les plus graves. Chacun de nous doit se dire qu'en temps de guerre une indiscretion peut coûter la vie à un homme ou à plusieurs. En 1870, une indiscretion d'un particulier, qui se crut en droit de trop parler, détermina un changement de plan chez l'ennemi et nous coûta une défaite. Il avait rencontré l'armée de Mac-Mahon sur sa route et avait écrit en Belgique ce qu'il avait vu !

Un découragé qui donne, au hasard d'ailleurs, les raisons de son découragement, réjouit les oreilles du mur, et c'est déjà trop ! Tenez, je me rappelle une anecdote assez significative. Un de mes amis fut insulté par un bravache à qui il envoya ses témoins. Marié, il se garda de prendre sa femme pour confidente. Il avait peur de ses jérémiades, de sa faiblesse, de son amour.

Un faux ami — en réalité un ami du bravache — fut chargé d'effrayer la pauvre femme, et, l'ayant trouvée seule au logis, commit la vilaine action, voulue et intéressée, de lui tout dire, ajoutant : « Je sais que votre mari n'a jamais touché une épée (c'était exact) ; il sera tué... Empêchez ce duel. » La brave femme, surmontant son inquiétude : « Vous êtes mal renseigné, dit-elle ; mon mari ne s'est jamais vanté d'être un homme d'épée ; il l'est pourtant, et j'en suis fâchée pour *l'autre*, qui fera bien d'écrire son testament. Je veux, moi, que mon mari se batte ! »

Le bravache fit des excuses. Et qu'est-ce qui amena cette heureuse et juste fin d'une méchante aventure ? C'est que la femme s'était méfiée instinctivement des oreilles du mur ; cette heureuse méfiance lui inspira sa réponse ; elle parla à celui qu'elle croyait bienveillant comme si elle eût été sûre qu'un traître caché entendrait ses paroles.

En temps de guerre, la méfiance, plus que jamais, est un devoir préventif.

LA JOURNÉE DES MORTS

On a eu la journée du 75, on a eu la journée du drapeau belge et d'autres encore. Voici *le Jour des Morts*¹⁰, journée traditionnelle qui vient sans être appelée et qui emprunte aux circonstances, en cette année 1915, une grandeur sans pareille. Que de tombes, de deuils, de sang, de larmes, sur le sol de France ! Combien sont morts de nos frères, de nos fils, ceux-là précisément que leurs jeunes forces désignaient pour la vie et que la guerre a choisis pour la mort. Précisément meurent, en ce moment formidable, ceux qui devaient vivre ! Ils meurent, pour la défense des vieux qui déjà penchent vers la tombe et des enfants qui demain vont naître et seront la France, immortelle grâce aux héros qui pour elle ont dit : « Allons mourir ! » D'un bout à l'autre de notre France, un grand frisson douloureux va courir, et, dans cette journée des Morts, tous nous nous sentirons troublés d'une reconnaissance infinie ; et, dans le silence, nous entendrons crier notre douleur de les avoir perdus, mêlée à l'espoir que leur grand sacrifice sauvera la vie de la France, assurera la survie de la Justice. Comme elle est mystérieuse, la Mort, celle qui fut nommée la reine des épouvantements et que toute notre jeunesse française affronte sans épouvante. Mystère de la mort, qui ne s'étonne et ne frémit pas devant toi ! La vie déconcerte l'intelligence, mais elle apporte des douleurs connues, définies, qu'on prend en habitude, et aussi des joies, la joie dans la lumière. La mort, c'est l'inconnu dans la nuit... Oh ! cette minute

¹⁰ NDLR. — Mardi 2 novembre 1915.

extraordinaire où ce qui se mouvait librement s'immobilise, où ce qui regardait ne voit plus, où ce qui parlait se tait ! On appelle... et l'être cher ne répond plus ; ce que nous éprouvons, par lui, lui est devenu étranger ; il ne paraît plus savoir que nous l'aimons. Son amour pour nous n'a plus un signe d'adieu ; sa face pâle n'exprime plus rien qui nous montre un regret ; cette paix qui se lit aux lignes de son visage, nous ne la reconnaissons pas. Comme cet être est changé, dans l'immobilité suprême ! il va bientôt se dissoudre ; et, lui disparu, c'est avec peine que nous retrouverons dans notre mémoire ses traits familiers, bien aimés ! Il est perdu pour nous, dans une région où nous ne pénétrerons qu'après lui être devenus semblables ; nous sommes dans ce monde de l'apparence ; il ne nous appartient plus, il est à l'infini !

En deuil moi-même d'un être qui fut la meilleure partie de moi, une protection quand j'étais enfant et même toujours, — l'essence de ma vie intérieure, j'agiais ces pensées lorsque le Comité des obsèques militaires, de Toulon, vint me prier de prendre la parole le 2 novembre en l'honneur des simples soldats tombés pour la patrie, ensevelis dans le cimetière de Lagoubran. C'est là que reposent ceux de nos marins qui périrent dans l'explosion du cuirassé *Liberté*.

Ces simples soldats, blessés revenus du front, ont achevé de mourir dans nos hôpitaux toulonnais. Au début de la guerre il arrivait que leurs funérailles étaient peu ou n'étaient pas accompagnées. Le corbillard, recouvert du drapeau de France, passait morne et presque solitaire dans nos rues et sur nos boulevards. De bons citoyens s'émurent, réunirent un comité de pitié, firent appel à la population ; et maintenant, le simple soldat le plus ignoré a des amis qui le suivent jusqu'au seuil de son « dernier gîte ». Et, au nom de ce comité, au nom du cœur de la France, je les saluerai demain, ces humbles, qui sont les

plus sacrifiés des combattants puisqu'ils n'ont pas vu, en tombant, la Gloire inscrire leurs noms sur la page d'airain de l'histoire.

Je ne sais qui a dit : « Il n'y a point d'héroïsme, point de dévouement, dans une cave ! » Il faut entendre par là qu'on se dévoue toujours un peu pour être admiré par des témoins. Eh ! bien non, le propre du dévouement parfait c'est de rester inconnu, de se savoir, de se vouloir inconnu. Je connais un exemple particulièrement frappant de ce dévouement. Le fils d'un général s'est engagé au début de la guerre. Sa vaillante mère habite non loin de ma solitude et m'a conté, de son fils, mort à l'ennemi, ce trait touchant. Avant d'aller au feu, il jeta loin de lui la médaille qui portait son nom. Il ne voulait pas, mort, être reconnu pour le fils du général. Décidé à partager l'ordinaire des camarades, il avait distribué aux moins riches l'argent de sa bourse. Il ne voulait être qu'un « simple soldat », mort pour la patrie, non pas pour soutenir l'éclat d'un nom. Il y a là une pureté de dévouement qu'on peut dire incomparable. Ce sont ces dévouements-là qui font croire à la renaissance possible par la victoire.

GARROS

« La capture de Garros par les Allemands cause une naturelle émotion ». Voilà ce que je lis ce soir dans un journal, le seul qui m'arrive à cette heure tardive, loin de la ville ; et j'ai beau chercher dans la feuille que froisse mon anxieuse impatience, je n'y trouve aucun renseignement complémentaire. Garros, le lieutenant Garros¹¹, est prisonnier ; c'est tout ce que je saurai aujourd'hui.

Il y a quelques semaines, j'ai reçu une lettre venant de Saïgon et signée : Garros. Elle était de son père. « Vous avez, me disait-il, pris la parole l'année dernière, devant le monument élevé par Saint-Raphaël, en mémoire de cet exploit : le survol de la Méditerranée. Je serais heureux d'avoir votre discours, car je garde jalousement tout ce qui intéresse *mon héros* ».

Je n'ai pu satisfaire encore le désir touchant du père de *notre héros* ; je ne sais même plus si mon discours fut publié ; je me rappelle seulement qu'il fut prononcé sur la plage de Fréjus, devant MM. les officiers du centre d'aviation maritime et MM.

¹¹ NDLR. — Roland Garros (1888-1918), auteur de la première traversée aérienne de la Méditerranée le 23 septembre 1913, lieutenant aviateur. Le 18 avril 1915, au-dessus de la Belgique, son avion, touché par la DCA allemande, doit atterrir d'urgence : Garros est capturé avant d'avoir pu le détruire. Souvent déplacé d'un camp à un autre pour qu'il ne puisse pas s'évader, il parvient toutefois à fuir du camp de Magdebourg, après plusieurs tentatives infructueuses, le 15 février 1918, vêtu en officier allemand. Le 2 octobre 1918, il remporta sa quatrième victoire aérienne, mais trois jours après, au terme d'un combat contre des *Fokker* ennemis, son avion explosa en vol au-dessus des Ardennes.

les maires de Saint-Raphaël et de Fréjus, au milieu d'une foule enthousiaste, colorée, frémissante et ardente sous le soleil de la merveilleuse riviéra française. Au premier rang des auditeurs, se tenait, entourée d'hommages, Mme la duchesse de Mecklenbourg. De mon discours je ne me rappelle aucun mot que je puisse citer avec exactitude, sinon celui-ci : « L'avion français, dont Garros est l'un des maîtres infailibles, est une chose ailée, héroïque — et narquoise. »

Nous nous étions dit que Garros nous arriverait par la voie des airs et qu'il viendrait joyeusement atterrir au pied de son monument. Nos yeux le cherchaient donc en plein ciel. Il trouva sans doute que l'arrivée d'un homme-oiseau en automobile aurait quelque chose de plus modeste. Et pendant que nos regards fouillaient là-haut les profondeurs bleues, il roulait dans les sables de la plage, en simple chauffeur d'auto. La cérémonie terminée, il m'emmena dans sa voiture ; et, en attendant l'heure du banquet, ce jeune homme, pas très grand, comme un peu timide ! fit halte chez moi. Je le pressai de me conter son survol de la Méditerranée... « Eh bien ! me dit-il, je suis parti sans savoir si j'arriverais, et — j'arrivai. »

Je ne pus d'abord tirer autre chose de ce nouveau mais victorieux Icare. Je dus invoquer gentiment, affectueusement, mes droits. N'étais-je pas l'auteur de l'inscription coulée dans le bronze qui décore le monument ? Et puis, le cœur des poètes s'accroît d'enthousiasme quand les héros de l'action les prennent pour confidents de leurs émotions. Et, un jour, ces émotions passent par la voix des poètes qui émeut et élève à son tour le cœur des foules. — Je dis cela et j'eus cause gagnée. Garros me conta sa belle aventure.

Mais d'abord : « Je sais, lui dis-je, par nos officiers du centre d'aviation, qu'ils considéraient votre entreprise comme aussi follement que glorieusement téméraire. Je sais aussi quelles

furent vos dernières paroles au moment de vous élancer au-dessus de la mer. » Le jeune homme sourit. Quel avait été son adieu à la terre de France ? Voici. L'avion est prêt à prendre essor. L'appareil n'a pas de flotteurs, l'homme-oiseau ayant voulu sacrifier la sécurité à la légèreté et à la vitesse. Il prend place sur son siège de pilote : « Adieu, Messieurs ! »

Et comme une gentille petite cousine était venue assister à son départ, il la menaça du doigt en disant : « Sois sage ! » Et c'est en jetant ce mot, qu'il s'envola. Savez-vous rien de plus français, de plus simplement joli ? Ailé, héroïque et narquois, notre Garros !

— Voyons, lui dis-je, vous avez quitté le sol : que pensez-vous ?

— Je pense que mon survol doit durer cinq heures. J'ai de l'essence pour sept. Je porte deux montres en bracelets. L'une marque l'heure exacte et l'autre midi, au moment de mon départ ; celle-ci me dira, sans m'obliger à un calcul, le nombre d'heures écoulé. Dans un ciel radieux et par-dessus la mer, je m'élève piquant droit sur Bizerte. Tout va bien ; me voici à la hauteur et à quelques milles de la Sardaigne.

« À ce moment, quelque chose se brisa dans mon appareil. À de certains signes, j'en eus la très nette perception : qu'allais-je faire ? Je décidai de me rapprocher de la Sardaigne pour atterrir si ma situation empirait et si je pouvais me soutenir jusque-là. Je me disais d'ailleurs : peut-être vais-je pouvoir reprendre, avec quelque raison de confiance, ma direction première ? Voilà donc la Sardaigne qui se rapproche, — et le salut, en cas de descente forcée. Dois-je atterrir tout de suite ou tenter d'accomplir la traversée de France en Afrique ? Atterrir, c'est l'échec consenti. Poursuivre ma route, c'est, maintenant, la mort probable ; c'est l'échec, mais sans mon consentement... je choisis ce dernier parti...

— En héros, dis-je.

— Ma foi, non ! se récria Garros, car voici ce qui se passa. La résolution étant prise par moi de poursuivre sur l'Afrique, je savais qu'elle était irrévocable. Je n'avais plus à la discuter. Et, avec elle, je sentis s'établir en moi la certitude absolue de la non-réussite : j'allais donc mourir. Et c'est alors seulement qu'une véritable détresse m'envahit ; ce fut comme une faiblesse dans tous mes membres, la complète défaillance, la mort par avance. Et je songeais : « C'est idiot ! Si je m'abandonne ainsi, la défaite devient plus que certaine ! Qu'elle le soit, c'est entendu, mais qui sait ? avec une chance peut-être d'échapper, si je fais tout pour réussir. » Et je me demandai ce qu'il fallait faire pour bien faire. Je conclus que je devais m'élever très haut afin de brûler moins d'essence et de rencontrer à ma marche une résistance moindre ; ce fut ce que j'exécutai. Alors revint en moi non pas la foi dans le succès, mais l'allégresse que donne l'effort loyalement tenté.

— Le paysage ?

— J'ai du bleu au-dessus de moi ; au-dessous, des nuages blancs à perte de vue. Dans ces nuages, de temps en temps s'ouvre un trou ; au fond de ce trou, du bleu : la mer. À quelle distance suis-je, en ce moment, de la côte africaine ? je l'ignore. Mon détour vers la Sardaigne m'a coûté un temps précieux ; j'avais de l'essence pour sept heures. Mon essence s'épuise, je la mesure au temps écoulé depuis mon départ, je n'en ai plus que pour une heure puis pour une demi-heure... Et toujours, par les crevasses des nuages sous mes pieds, j'aperçois le bleu implacable de la Méditerranée... Tout à coup, au fond d'une de ces crevasses, sur le bleu, j'aperçois une raie noire, mince, courte... comme un porte-plume posé sur un tapis bleu : un torpilleur !

« Je me sentis sauvé ; je pensai qu'on venait à ma rencontre ; je descendis pour « me faire voir » ; et quand le torpilleur,

m'ayant aperçu, eut viré de bord, cap pour cap, je m'élançai joyeux vers la côte, — et, peu de temps après, j'atterrissais, n'ayant plus qu'une infime quantité d'essence... C'est tout... ah ! non j'oubliais !... quand je visitai mon appareil, je trouvai une pièce brisée dont une moitié était tombée à la mer... l'autre moitié avait tenu par miracle ! »

Garros se tut. Un moment j'admirai en silence « mon héros ». C'était l'heure d'aller au banquet. J'eus à porter un toast à Garros. Je parlai des beautés de l'aviation, j'exaltai les aviateurs qui auraient un jour à servir en temps de guerre. Garros répondit, toujours simple, souriant, avec un charme étonnant d'extrême jeunesse, gamine et sans prétention. Et il trouva un mot que je vais citer, non pas pour m'en glorifier, mais pour mettre en lumière l'esprit et la modestie d'un Garros. Il était très ému, ému aux larmes : « Je suis très troublé, murmurait-il, et je ne sais comment répondre. Pardonnez-moi si je ne puis m'exprimer mieux : ... Jamais je ne suis monté si haut ! »

Il mêlait ainsi l'abstrait au concret, d'une façon délicieuse, avec la suprême courtoisie d'un prince français de la bravoure.

MON VILLAGE

Il est très doux d'être d'un village. Les concitoyens d'une petite cité se connaissent tous ou presque tous. Je n'ignore pas que les commérages y sont parfois cruels et même dangereux ; qu'il y a, au village, des haines particulièrement aveugles, notamment quand la politique s'en mêle ; que les rivalités de petits commerçants y sont parfois féroces ; qu'il faut, quand on est d'un parti, ne pas fréquenter le cabaret où se réunissent ceux du parti adverse ; — et, malgré tout cela, je dis qu'il est doux d'être d'un village, surtout si ce village n'a qu'un boulanger, qu'un boucher, qu'une épicerie, qu'un forgeron ; la vie alors y devient facile ; on n'a aucun moyen d'exciter les jalousies de métier ; on est un client de tout repos, et l'on peut n'avoir pas plus de sujets de mécontentement au village que dans sa propre famille. Pour moi, je me suis toujours félicité d'être d'un village. J'y trouve des mains tendues qui sont rudes et bonnes ; j'y rencontre d'affectueuses familiarités, inconnues des grandes villes. Au village natal, tel important personnage n'est que *mossieu* Pierre ou *mossieu* Jean ; le mot *mossieu* indique une déférence gentille, et le prénom signifie qu'on est considéré comme un parent. On désigne son village en disant : « Chez nous ». C'est la patrie intime. L'autre est à tous et c'est un avantage, — mais celle-ci est à quelques-uns seulement et c'est un charme.



Et puis, il y a le dialecte, le patois local. Certains n'aiment pas ce mot : *le patois* ; ils le trouvent injurieux. Je ne partage pas leur sentiment. Le patois de mon village m'est infiniment cher ;

d'abord, il sait dire un million de choses intraduisibles en tout autre langage, et qui ont aidé à la formation de mon intelligence ; je leur en suis resté reconnaissant. Et encore nos patois n'ont jamais servi à exprimer des idées philosophiques ou compliquées ; ce ne sont certes point des moyens d'analyse ; ce sont des onomatopées primitives ; ils ne rendent bien que le concret, les images, les bruits de la nature, le relief des objets ; ils sont pittoresques, pas davantage, et c'est pourquoi ils nous enchantent. Ils sont nourris de la sève des forêts, de la lumière du ciel ; tel terme patois, transporté dans la langue française, l'enrichit ou l'enrichirait d'une perle. Et si nos mères ont parlé, à côté de nos berceaux, le patois de notre village, alors il nous devient impossible de n'être pas attendri, charmé, séduit, dès que les sonorités familières viennent à frapper notre oreille.

Les marchandes d'herbes d'Athènes reconnaissent, dit-on, à leur accent, un client pour être de telle ou telle bourgade du pays hellène. Je n'en suis pas surpris. Je connais des villages séparés du mien seulement par quatre ou cinq lieues et où sont employées journellement, avec un accent tout spécial, des locutions ignorées des gens de « chez nous ».

Je suis donc partisan de la survie des dialectes, à condition qu'on ne veuille pas, en les unifiant, les amener à disparaître, à se fondre dans une langue rivale de la langue nationale.

Toutes ces réflexions me sont venues à l'esprit, l'autre jour, quand j'ai reçu pour la première fois un journal modeste, intéressant, émouvant même, qui s'imprime dans une bourgade de mon département du Var, sous ce titre : *La Feuille Pierrefeucaïne*. Cette feuille, écrite et illustrée à Pierrefeu, est adressée gratuitement aux Pierrefeucaïns qui sont sur le front. Les fondateurs ont adopté cette admirable idée, (qui appartient à M. Larteret, instituteur à Saint-Seine-l'Abbaye, Côte-d'Or), d'envoyer à ceux de leurs amis qui se battent pour la défense de la grande

patrie, des nouvelles de la petite. — « Que font-ils, que disent-ils, là-bas, dans mon village ?... Qui sait si la viande a renchéri ? si les raisins mûrissent ? » Le Pierrefeucaïn s'interroge ainsi et la feuille de son village apportera la réponse. Elle lui en apportera bien d'autres : « J'ai dansé, l'année dernière, avec Toinette ou Mariette, dans la salle Verte, sur la Grand-Place, d'où le regard domine toute la vaste plaine... Que fait Mariette ou Toinette, en ce moment ? » Et le petit journal raconte que la belle fille est rêveuse, qu'elle n'a pas cessé de songer à son beau danseur de l'an passé qui, maintenant se bat pour la France. Et, ça et là, le journal s'égaie d'une phrase ou même d'une page en bon et franc provençal. Et, bien sûr, lorsque dans la tranchée, là-bas, *La Feuille Pierrefeucaïne* arrive, les cent poilus de Pierrefeu la commentent allègrement, répriment peut-être une douce envie de la baiser comme une lettre d'amour, parce qu'elle dit ce qui se passe dans « mon village », chez le barbier et chez le boulanger, dans cette petite grande famille que forment les gens de « chez nous. »

Et comme ils en viennent naturellement à penser que Pierrefeu est en France, c'est d'un cœur plus ardent, d'un courage plus ferme, qu'ils se battront demain contre l'horrible soldat allemand ; car, voyez-vous, ce que chacun défend, dans la grande patrie, c'est son village, sa maison, c'est Mariette ou Toinette.



Et voilà pourquoi, bonne petite feuille de Pierrefeu, tu mérites d'être louée ; et voilà pourquoi j'aimerais que chaque province eût sa gazette, mi-partie français et patois, qui s'envolerait chaque semaine vers nos tranchées, portant à nos défenseurs le souvenir et même le gros baiser de Toinette.

BLEU ET NOIR

Bleu, c'est le ciel de notre Midi, tout rayonnant, et miré dans la Méditerranée pareille à un miroir concassé, mouvant, dont les mille facettes multiplient le soleil. Noir, c'est l'horizon de l'âme moderne, qui, au moment où elle rêvait paix et progrès intellectuel, se voit repoussée vers les nuits primitives par un peuple féroce, armé des puissances scientifiques de l'industrie, et par un prince invraisemblable à force d'être antihumain.

Jamais cette opposition du bleu clair et du noir profond ne m'est mieux apparue ni plus cruellement que ces jours-ci, au cours d'un petit voyage qui m'a conduit, convalescent, de Toulon à Saint-Raphaël.

Nous avons dû nous arrêter d'heure en heure dans plusieurs bourgades, posées pittoresquement au bord de la grand'route, le long de la vallée de l'Aille, et sur les flancs des Maures, ces collines chargées de pinèdes et de châtaigneraies.

D'une de ces petites cités à l'autre, la route était un véritable enchantement des regards ; et, par les yeux, une paix physique pénétrait dans nos cœurs, jusqu'à la halte nouvelle où nous retrouvions, chez les amis qui nous y attendaient, les terribles préoccupations de la guerre, les inquiétudes, les deuils... On se quittait, et la voiture emportait de nouveau les voyageurs à travers les sites charmants, beaux de couleur, de lumière, tous différents, tantôt plaine, tantôt montagne, tantôt grève étincelante et chantante ; car, dans le Var, les plages verdoyantes semblent des jardins suspendus en terrasse au-dessus de l'eau, ou parfois descendant jusqu'aux vagues bleues qui les baignent

et les caressent. Oui, jamais plus saisissant ne m'apparut le contraste entre l'innocence de la nature, qui comporte indifférence à nos agitations, — et la tourmente des cœurs humains. Les forêts vivent étrangères à nos passions et nous les sentons pourtant fraternelles, très près des sources perdues de notre vie initiale. Un grand repos moral nous gagne sous leurs ombrages. Les arbres sont des vivants sans malice et sans haine, et la lutte pour la vie n'est pas pour eux une occasion de proclamer leur droit de tuer ; ils n'en éprouvent aucun orgueil ; ils n'en font pas, à la façon d'un Bernhardi, une règle vénérable et choisie par eux ; ils la subissent innocemment... en sorte qu'ils ne transmettent à la conscience humaine qu'un sentiment de résignation et de confiance.

Ce sentiment s'emparait de nous chaque fois que, quittant un village, nous rentrions dans les libres paysages. Paysages incomparables d'ailleurs. Nature sauvage qui a les aspects d'une nature de luxe. Routes forestières qui semblent l'œuvre d'un architecte de parcs et jardins, chênes lièges antiques, rugueux comme des caïmans, et qui, dépouillés par places de leur écorce, sont d'un rouge ardent qui flambe au soleil. Azur des vagues à tout moment entrevu à travers les pieds innombrables des pins sonores... Et puis, c'est la rentrée dans un village... « Ah ! mon ami, cette guerre !... je n'ai plus de nouvelles de mon fils depuis des mois... — Moi, mon mari a été tué dès les premiers jours de la guerre. — Moi, mon frère ! » Et la vision de la consolante nature disparaît, chacune de ces douleurs devient la nôtre. On lui répond, puis on interroge, et, alors, en dépit de l'immense tristesse, on sent partout, toujours, l'espoir tenace, invincible. Le peuple des civils douloureux n'admet pas la défaite finale, il la sent impossible, il croit à la France nécessaire, car c'est elle l'humaine par excellence. Non, le retour aux sauvageries primitives est un rêve démoniaque qui ne se réalisera pas !...

Au milieu de notre voyage, un arrêt en pleine forêt, loin de toute agglomération, nous a conduits dans une maison isolée où j'ai vu et entendu une chose inoubliable.

Nous nous arrêtions pour demander un verre d'eau, un fruit s'il était possible. Nous trouvâmes là un homme qui vit en solitaire, cultivant un carré de vignes où se dressent quelques pommiers et quelques pêcheurs. Il nous accueillit sur son seuil devant une table rustique, avec simplicité, nous offrit du vin et des fruits... refusa tout salaire et nous dit : « Quelles nouvelles de la guerre ? »

Ce qui nous frappait en lui c'était son grand air de sérénité. Il semblait paisible, à la façon de la nature qui l'entourait...

« Et, lui dîmes-nous, vous vivez tout seul ainsi, toujours ? »

Sans perdre son calme sourire, il répliqua : « Oh ! non, j'avais un fils qui vivait avec moi. La guerre me l'a pris, mais il reviendra ; voyez-vous, Monsieur, c'est un enfant si doux ! si bon ! si brave ! Il ne nous a jamais donné que de l'agrément, à sa pauvre mère et à moi. C'est un jeune homme comme il y en a peu. Je ne crois pas qu'on me le tue... je ne le crois pas... Cependant, c'est possible... et alors... »

Il n'achevait pas. Ses yeux se levèrent sur les arbres, regardèrent le ciel sans affectation, s'y perdirent un moment, — puis revinrent se poser sur nous.

« Voyez-vous, Monsieur, si cet enfant était tué, je ne ferais pas comme d'autres pères, qui s'engagent, tout vieux qu'ils sont, pour venger le mort ; non, je n'irais pas me faire tuer à mon tour ; je ferais autrement... »

De nouveau ses yeux se détachèrent des nôtres, se levèrent vers de vagues horizons plus lointains que ceux qui nous entouraient.

Après un silence, il reprit, d'une voix un peu basse, comme pour une confidence :

« Il doit y avoir un moyen de l'approcher, ce monstre... oui, il doit y avoir un moyen... Un homme n'est pas toujours si bien gardé qu'on ne puisse l'approcher... je m'arrangerai... Je suis pourtant un homme paisible, mais je m'arrangerai pour réussir et je vous assure que j'y parviendrai... C'est une résolution que j'ai prise... Voulez-vous emporter ces pêches-ci ? Vous me ferez grand plaisir. »

Voilà donc ce qui se pensait au fond des bois sauvages et tranquilles. L'homme avait toujours son paisible sourire, à peine un peu triste.

Il nous tendit une main rude que nous prîmes en le remerciant de son hospitalité.

« Vous pouvez être sûr que si mon fils est tué, c'est moi, Monsieur, qui tuerai cet empereur Guillaume, le maudit du monde. »

La simplicité de l'accent avec lequel furent dits ces mots avait quelque chose de solennel comme le désespoir muet de la terre elle-même. Nous sentîmes notre gorge se serrer et venir les larmes. Nous partîmes sans pouvoir répondre un seul mot à cette âme qui attendait sa détresse.

LES DEUX RACES

Il y avait une fois deux jeunes hommes qui étaient frères. Cela se passait dans les temps les plus lointains, puisque leur père et leur mère étaient les premiers êtres humains qui eussent paru sur la terre.

Le père racontait parfois à ses fils ses aventures, qui étaient extraordinaires.

« Pétri de limon, il avait été animé par le souffle du Dieu créateur. Puis, une compagne, tirée de sa propre chair, lui fut donnée. Tous deux restèrent alors livrés à eux-mêmes, dans un magnifique jardin dont ils pouvaient, à leur gré, respirer toutes les fleurs et cueillir tous les fruits. Un seul des arbres du jardin merveilleux leur était pourtant interdit ; ils ne surent jamais pourquoi... Ils mangèrent du fruit défendu et de cela ils furent sévèrement punis : ils furent chassés du paradis et condamnés à une vie de travaux pénibles, de maladies et de douleur... » Adam ne s'expliquait et ne s'expliqua jamais cette condamnation. Il se plaignait amèrement de Dieu et à Dieu lui-même.

« Pourquoi m'a-t-il tenté et fait tenter par son démon et par la femme ? Puisque l'avenir lui appartient comme le présent, il connaissait par avance ma destinée. Il me l'a donc imposée ! » Et Adam ne trouvait pas que cela fût juste. Ses deux fils écoutaient ces propos, mais chacun d'eux en jugeait différemment. Abel plaignait son père mais il se disait qu'on a tort de condamner ce qu'on ne saurait comprendre. Caïn sentait son cœur s'enfler de colère chaque fois que, devant lui, était prononcé le nom du Seigneur.



Quant à la tendre Eva, elle n'agitait pas les problèmes. Elle se faisait de naturelles parures avec des fleurettes et mirait son charmant visage, ou souriant ou en larmes, dans l'eau des sources. Cela ne l'empêchait pas d'aimer ses enfants et d'y penser quelquefois. La femme et l'homme étaient encore si imparfaits ! Ève préférait Abel parce qu'il était beau. Le père préférait Caïn qui était velu, fort et révolté.

Caïn pourtant accomplissait ses devoirs religieux, mais jamais avec bonne grâce. D'ailleurs il trichait, s'efforçant de tromper Dieu. Quand il brûlait, sur l'autel de pierre, la chair des victimes innocentes, il en détournait avec soin une partie pour en faire sa nourriture. Il se repaissait volontiers de chair. L'odeur du sang lui donnait soif ; il ne rêvait que pièges ; il organisait des trahisons compliquées contre tout ce qui vivait, inventant mille ruses pour s'emparer des quadrupèdes errants dans les bois, et des oiseaux du ciel. Il aimait à les voir souffrir et se débattre entre ses doigts épais. Quand il torturait de la vie pantelante, il éprouvait comme une satisfaction de vengeance. Il lui semblait confusément qu'il faisait souffrir Dieu lui-même et il se sentait réjouir.

Abel, lui aussi, trichait Dieu, mais c'était divinement ! Au lieu d'égorger sur l'autel les timides colombes que lui livrait son père ou son frère, il les baisait doucement sur les ailes et sur le bec, puis leur rendait la liberté en leur disant : « Retournez à Dieu, colombes !... On m'a dit qu'il veut vos souffrances et votre mort et que l'odeur de vos entrailles brûlées lui est douce, mais je n'en crois rien. Il est juste et bon ; et quand il ne nous paraît ni bon ni juste c'est, sûrement, que nous le comprenons mal. »



Lorsqu'il avait ainsi prié, dans le secret de son cœur, Abel allumait sur l'autel de petits bûchers de branchettes odoriférantes,

de feuillages aromatiques, dont la flamme s'élevait toute droite vers le ciel ; et la fumée qui fusait à l'extrémité de la flamme était aussi bleue que le ciel lui-même. Caïn, de loin, l'apercevait et songeait : « Les fumées de mes sacrifices à moi rampent noires et lourdes sur la terre ; on dirait que le souffle de Dieu les refuse et les repousse, tandis que celles des sacrifices d'Abel montent toutes droites et couleur de ciel. Dieu certainement préfère Abel ; je suis donc la victime d'une grande injustice ». Et la jalousie rongait son cœur. Et il se demandait sourdement si, en frappant Abel, avec une pierre ou une lourde branche, il ne le réduirait pas à n'être plus qu'un corps inerte, comme une de ces bêtes qu'il assommait pour son plaisir ; car aucun homme encore n'était mort sur la terre et les premiers humains ignoraient si leur mort était possible. Caïn rêvait, et, dans son rêve, il inventait la mort de l'homme, celle de son frère.



Caïn était trapu, large d'épaules ; il avait des bras noueux et très longs ; le cou très court ; la tête massive, carrée ; le front fuyant, les mâchoires épaisses, les dents aiguës. Il marchait avec un balancement sans légèreté. Quand il regardait Abel, il s'étonnait de ne se trouver aucune ressemblance avec son frère. Abel était svelte ; tous ses mouvements étaient aussi doux que fermes. Sa chair était lisse et blanche : Ève disait qu'il ressemblait à l'ange que Dieu avait placé à la sortie du paradis terrestre, armé d'un glaive flamboyant afin que la rentrée dans le paradis ne fût pas possible aux hommes. Cette ressemblance d'Abel avec un ange de Dieu importunait Caïn. Il admirait Abel malgré lui, et c'était sa grande souffrance.

« Les anges sont immortels, pensait-il. Nous verrons bien si mon frère est de leur race ! »

Et il attendit Abel, un soir, à la sortie d'un bois où le bien-aimé de Dieu était allé rendre visite à un nid de colombes. Caïn,

au moment où Abel passait devant lui sans le voir, leva la branche pesante dont il avait armé son bras aussi pesant qu'elle, et il la laissa retomber sur le front d'Abel qui s'affaissa sans un cri, mais en murmurant de sa voix douce : « Oh ! mon frère ! » Dans le même instant, une voix retentit dans le ciel ; elle disait : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? »

Et cette histoire est éternelle. Et ce cri, j'imagine que Guillaume II doit l'entendre dans les ténèbres de son cœur, jaloux de ses victimes. Mais, comme Caïn, il se dit : « Je peux, à ma volonté, faire mourir ce que Dieu voudrait voir vivre ; il y a donc, au-dessus du monde, deux tout-puissants : Dieu et moi ! »

Et il semble ignorer que les fins inéluctables de l'humanité s'appellent évolution et civilisation par l'amour, et que le triomphe est réservé à la race d'Abel.

AMOUR PRIME TOUT¹²

Le jour même où Bismarck, pour légitimer son agression de 1870, lançait sa fameuse parole : « *La force prime le droit*¹³ », cette formule de noire magie déterminait la future résistance du monde aux ambitions de l'Allemagne. Positivement, Bismarck sera l'auteur de la défaite des Teutons. Cette formule, forgée par le chancelier de fer, est une lame empoisonnée qui, d'elle-même, s'est magiquement retournée contre l'Allemagne, et l'a blessée en pleine chair. L'Allemagne s'agite et parade comme cette Camargo romantique, célébrée par Théophile Gautier, « *qui danse un poignard dans le cœur* », mais elle mourra pour avoir brandi la formule funeste, contraire à toutes les aspirations des peuples ; et cette Allemagne vaincue par la force n'aura pas même le droit de protester. Elle a, d'avance, accepté son destin.

En résumé, que rêve l'humanité ? Un peu de bonheur, d'amour, de douce paix. Les hommes cherchent à s'installer le plus commodément qu'ils le peuvent sur ce globe où tant de forces obscures leur sont ennemies. Par l'intelligence, ils ont eu raison, en eux et autour d'eux, de la brute. L'homme est parvenu, en effet, à dominer toutes les bêtes et tous les éléments qui, de par la nature sans cœur, sont plus forts que lui. Les puissances

¹² NDLR. — Article également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, 34^e année, n° 1725, dimanche 16 juillet 1916, page 65, colonnes 2-3.

¹³ NDLR. — Dans la réalité, Otto von Bismarck n'a jamais prononcé cette formule... même s'il la faisait volontiers sienne ! Au cours d'un débat parlementaire, le 27 janvier 1863, Bismarck laissa entendre que, si le parlement ne lui accordait pas certains subsides, son gouvernement les prendrait, que le refus des compromis conduisait aux conflits. En lui répondant, le comte de Schwerin ne put alors que constater : « *La force prime le droit* » !

brutes le rencontrent partout, armé de son adresse, de son intelligence, de son ingéniosité, puis de son génie, et enfin de sa bonté.

Ce qui a fait la grandeur humaine, lentement mais magnifiquement accrue de jour en jour, depuis les origines, c'est, en réalité, la révolte de la raison et du cœur contre les forces élémentales. La grandeur de l'homme, c'est qu'il est *l'idée-force* contre le *fait-force*.

Or, que proclame la formule du sinistre chancelier ? Que le fait prime l'idée — et c'est le contraire qui est vrai : l'idée parvient toujours à dominer le fait, parce qu'elle crée tôt ou tard des faits humains dominateurs des faits élémentaux, parce qu'elle est incessamment génératrice de puissances morales supérieures aux forces de la nature physique, à la Force comme l'entend l'Allemagne.

Dire à l'humanité : *la force prime le droit*, c'était donc bien déterminer tôt ou tard la révolte universelle, dans un monde qui aime et qui espère, qui sent et qui pense. Nous assistons dès aujourd'hui à ce spectacle merveilleux : l'humanité entière se comprenant menacée dans ses destinées idéalistes, et se levant contre l'absurdité réaliste d'un peuple qui prétend contraindre l'âme et l'esprit humains à s'écraser devant lui parce qu'il est brutal !

Bismarck a des commentateurs en Teutonie, et des disciples ; Maximilien Harden, par exemple. Que dit ce violent ? Il dit : « Demandez au hêtre qui lui a donné le droit d'élever sa cime plus haut que le pin et le sapin, le bouleau et le palmier. Citez-le devant l'aréopage que président les mâchoires édentées et pendantes. Dans le feuillage du hêtre retentira comme une tempête ce cri : « *Mon droit, c'est ma force* !¹⁴ » Ainsi, par la

¹⁴ NDLR. — Jean Aicard cite ici : VERRIER (Paul), *La Folie allemande*, Paris, librairie militaire Berger-Levrault, collection « Pages d'histoire 1914-1915 »,

voix de leur coryphée, les intellectuels allemands osent se réclamer d'un phénomène brut ; ils osent dire : « Nous nous comportons comme des végétaux ; les végétaux, comme les bêtes, ont tous les droits que leur donne la force. »

Jamais on ne vit plus parfaite aberration !

Et remarquons en passant que, même parmi les végétaux, comme parmi les bêtes, il existe des races bienfaisantes et des races nocives ; et que l'homme traite différemment l'hyène et le chien. Un article très curieux d'un inspecteur des forêts — M. de la Roussière — fait observer au polémiste allemand que, dans la forêt, le vrai représentant de la force, c'est le chêne (*robur*) ; et celui-là, étant vraiment fort, « n'étouffe » personne autour de lui. Il est bon ! et sous son ombre les autres essences, surtout les timides, les moins robustes, tel le hêtre précisément, s'installent comme elles veulent. Quant au hêtre — et ceci est plaisant — « il ne tient pas solidement au sol et les grands vents le mettent à bas ! » Maximilien Harden a mal choisi son arbre ! et il y a des arbres bienveillants à leur congénères ! mais on ne peut pas tout savoir, même lorsqu'on est Allemand... Laissons cela ; l'erreur du fameux polémiste ne change rien au sens de son article : « un végétal, un arbre et un peuple ont, selon lui, tous les droits que leur confère leur force physique ». Eh bien, non ; il y a beau temps que les hommes, pour leur vraie gloire, ont inventé des forces qui n'existent pas dans la nature, autour d'eux ; qui sont nées d'eux, et qui se nomment : la justice (c'est-à-dire le droit des faibles), la compassion et la bonté, la sympathie humaine. Et ces idées et ces sentiments, en des temps où ils ne disposaient d'aucune arme, ont fait crouler des empires. Ce n'est pas par le glaive que l'Évangile a triomphé des lions, des tigres et des Césars, dans le cirque de Rome, c'est

6^e série, août 1917, pages 12-13.

parce qu'il servait la loi d'évolution, la loi incoercible, grâce à laquelle l'homme des cavernes est devenu l'homme des cités.

Le flottement des morales inventées par l'homme, leur diversité, leur imperfection, leur impuissance à se donner un fondement en dehors de la volonté des moralistes, perdent toute valeur d'objection si on les met en face de l'universel désir dont elles témoignent. Elles signifient que l'homme n'accepte plus pour modèles les hêtres ni les loups, ni les tigres, ni les Allemands !

La grandeur d'un peuple n'est pas seulement dans l'organisation de ses forces et l'administration de ses richesses (kultur) ; elle est surtout dans ses puissances idéalistes, dans les efforts qu'il tente pour réaliser plus de justice, plus de bonté, plus de compassion. Et c'est à ces puissances-là, à ces puissances idéalistes seules, qu'est promis le monde.

Sans doute, nous avons vu les formes religieuses du christianisme perdre de leur majesté et de leur influence, mais le christianisme essentiel n'a pas cessé de gagner des cœurs. Il est l'âme des civilisations modernes. Je ne crois pas beaucoup qu'il importe à un Dieu (si ce n'est à celui de S. M. Guillaume) d'être appelé *Dieu des armées* ou même tout simplement *Dieu*. Il lui suffit d'être appelé, même par des philosophes, Amour ou Charité. Or, sous ces noms, le Christ est adoré par l'univers ; il le dirige ; il s'accommode même des socialismes exaspérés ; il est compris et aimé dans tous les pays, sauf à Berlin. Et ne dites pas que ce miracle : la victoire initiale de l'Évangile sur la force, — ne se peut recommencer. Qu'est-ce, au bout du compte, que le Fils de l'homme ? c'est un *vaincu de la terre* ; et c'est le signe légué au monde par ce *vaincu*, qui triomphe encore inscrit à jamais dans les pierres du Colisée romain et au faite de la Colonne trajane !

Et enfin, instruit par l'histoire, l'idéal chrétien, obéissant à la loi de défense, en présence d'une force brute qui s'arme des en-

gins inventés par la science sans cœur ni âme, s'est armé à son tour, parce qu'il ne faut pas que l'évolution humaine soit arrêtée par la démente d'un peuple. Le Droit, comme le Christ fustigateur, s'est donné des forces matérielles ; le cœur et l'âme à leur tour ont forgé des épées, et, face aux ennemis, ils ont crié comme Jeanne d'Arc : « Boutons-les dehors ! » car — remarquez-le bien — notre sainte Jeanne, c'est l'esprit même du Christ, c'est le Christ à cheval et armé pour la défense de l'amour !

De deux lutteurs égaux, celui qui combat pour l'amour et le droit sera fatalement le vainqueur. Amour est la force suprême déterminante : AMOUR PRIME TOUT.

MASQUES PLUS VRAIS QUE LES VISAGES

Je viens de recevoir une lettre d'ami dont voici le sens : « Vous injuriez les Allemands. Pourquoi ? Soyez sûr que Guillaume est très renseigné sur la façon dont on parle de lui en France. Il lit Donnay et Richepin ; il vous lit. Un journal allemand disait l'autre jour : « Des membres de l'Académie française excitent leurs lecteurs contre l'Allemagne à Paris et à *Bordeaux*. »

« Croyez-vous que vous convertirez Guillaume aux idées d'humanité, de bonté ?

« Non ! Alors ? vous l'exaspérez inutilement. Je suis persuadé que le cri d'indignation soulevé en France par le bombardement de Reims et l'écroulement de la cathédrale, a été cause de l'acharnement que le délicieux kaiser a mis et met encore à frapper de nouveau sur les ruines. Pourquoi vos cris de réprobation ? Le silence serait plus fier et peut-être plus habile. »

En d'autres termes, ne parlons plus des Allemands ! « Ne résistons pas au mal, » comme disait ingénument le grand Tolstoï. Mais ce n'est pas pour les Allemands que nous écrivons. Nous n'avons pas à nous préoccuper de leur rage. Nous écrivons pour que nos défenseurs sachent bien que nous n'ignorons pas la qualité de l'ennemi qu'ils ont devant eux. Tout est là. La plume aussi est une arme, et la condamnation prononcée par les poètes porte quelquefois très loin, dans le présent et l'avenir, le déshonneur des princes et des conquérants. C'est pourquoi sous le couteau de l'escarpe, nous crierons : « À l'assassin ! » jusqu'à épuisement de souffle vital.

Or, en voici bien d'une autre ! J'ai écrit un petit poème en l'honneur d'un héros de quatorze ans¹⁵ dont vous connaissez l'histoire : les Allemands font prisonniers un garde-voie qui leur demande à boire ; un enfant qui passe va chercher dans un cabaret une chope de bière, et quand il la présente au Français, l'un des soldats bavarois la brise d'un coup de crosse : l'enfant s'éloigne en courant.... et revient bientôt avec une autre chope de bière ; alors un capitaine prussien, irrité, veut contraindre l'enfant, qui se nomme, dit-on, Émile Desjardins, à fusiller le Français. Le petit Émile, comme s'il acceptait l'ordre abominable, prend le fusil qu'on lui met entre les mains et... fusille le capitaine !

Un ami me reproche d'avoir fait du prisonnier français un soldat *blessé* et d'avoir transformé la *chope de bière* en verre d'eau. Il n'y a, dans ma version, qu'une erreur, grave mais réparable. Nous l'avons tous commise, paraît-il, y compris le ministre qui a ouvert dans nos écoles une souscription en l'honneur du petit Després, — c'est-à-dire d'Émile Desjardins.

Mais le reste ! Direz-vous qu'il importe aux Allemands de n'être pas accusés, dans ce cas particulier, d'avoir voulu contraindre l'enfant à fusiller un *blessé* ? Quel souci de l'exactitude, ô bons Français, mes amis ! Je dis, moi, que, même dans le cas où cette histoire n'eût pas été vraie, on aurait eu le droit de l'écrire ! Un conte symbolique, une allégorie, ne sont pas des réalités, mais proclament des vérités ; un conte destiné à flétrir les Allemands, pourrait être plus vrai qu'une histoire authentique, s'il ramassait dans un seul fait imaginaire toute l'ignominie d'un grand nombre de faits réels. Je suis persuadé que le diable n'existe pas tel qu'on le dépeint, non plus que les ogres, mais les dépeindre comme

¹⁵ NDLR. — AICARD (Jean), *Le Jeune Héros de quatorze ans*, Émile Després, Paris, veuve Charles Mayol éditeur, 1914, 4 pages ; poème daté à la fin « 18 Septembre 1914 ».

dans les contes, c'est faire entendre, même aux plus petits enfants, que la méchanceté, la perfidie, la cruauté, le crime, — en un mot que le mal pour le mal existe et qu'il faut s'en défier et se défendre.

Le *mal* est une abstraction. *Des cornes*, c'est concret, cela se voit. Prêter au mal une forme de diable, ce n'est pas mentir... c'est faire comprendre aux naïfs qu'il existe des êtres à forme humaine qui sont des monstres.

Quand le génie populaire veut marquer à jamais ses admirations ou ses haines, il transforme un petit fait en légende. Il crée un symbole. Un symbole est une image irréaliste qui rend plus sensible une vérité profonde. L'esprit populaire excelle dans ces créations. À côté des évangiles, il y a les évangiles apocryphes que la tradition orale nous a apportés et qui, plus peut-être que les formules du catéchisme, ont servi à propager dans le monde la morale chrétienne.

Une de ces traditions nous montre un pauvre pâtre, au berceau de Jésus, prêt à tirer de sa flûte rustique un chant naïf, en l'honneur du petit enfant divin, — lorsqu'on annonce le cortège des rois mages. Le berger, confus, intimidé, se retire dans un coin de l'étable légendaire, — mais la mère de Celui qui vient proclamer sur la terre le droit des faibles, des humbles, des déshérités, la vierge Marie, avant d'accueillir l'hommage des rois, dit au pauvre berger : « Approchez-vous, brave homme ; tous, ici, nous vous écoutons. » Le berger obéit ; il oublie la présence des puissants de ce monde pour ne voir que l'invisible royauté des cœurs doux et bons ; — et les rois eux-mêmes l'écoutent, charmés. Que cela soit « arrivé » ou non, qu'importe ! Cela met en pleine lumière ce qui est arrivé réellement : le règne de l'idéal évangélique, bienveillance, charité, bonté.

Dans un autre ordre d'idées, rappelez-vous la légende de Guillaume Tell. Est-elle assez populaire, cette histoire qui n'est,

dit-on, qu'un simple conte ! Gessler, représentant de l'Autriche dans le canton d'Uri, veut contraindre la libre Suisse à abdiquer ses fiertés devant l'orgueil de son empereur, Albert I^{er}. Ce que Gessler imagine pour humilier l'Helvétie est tout à fait digne des Allemands d'aujourd'hui : il fait planter en terre une longue perche au faite de laquelle il a accroché son chapeau. Tous ceux qui passent devant la perche doivent la saluer. Guillaume Tell s'y refuse — et comme il est habile archer, Gessler, cruellement, lui dit : « On va placer sur la tête de ton jeune fils, une pomme que tu devras tenter d'abattre d'un coup de flèche. Allons, que ta main ne tremble pas ! Tu peux tuer ton enfant, et c'est ce risque-là qui sera ton châtimement ! » Guillaume ne tremble pas ; il abat la pomme. — « Et si tu avais tué ton fils ? » ricane Gessler. — « En ce cas, je t'aurais tué toi-même ! » réplique hardiment Guillaume. Pour cette audacieuse réponse, il se voit chargé de chaînes et emmené sur une embarcation, mais une tempête providentielle bouleverse les eaux du lac. Guillaume Tell, délivré de ses entraves, s'enfuit et parvient à tuer Gessler, — tout comme, voici quelques mois à peine, le jeune Émile Desjardins ou Émile Després tua le barbare officier prussien.

Ah ! comme il sera grand ! et comme je l'envie, même anonyme, le poète qui inventera de toutes pièces une vivante histoire où seront mises en pleine lumière d'immortalité, la cruauté et la fourberie de l'atroce Allemagne ! Qu'on nous donne un conte propre à exciter, au cœur des petits enfants de France, le mépris et la haine du Teuton perfide, espion, calculateur, fusilleur d'enfants et de femmes. Plus le conte sera invraisemblable à force d'horreur, mieux il représentera la vérité !

LA MAIN GAUCHE

Mon ami Jean d'Auriol est entré hier, en coup de vent, dans mon cabinet de travail... Je ne vous ai peut-être pas assez dit que Jean d'Auriol est un lettré, d'ailleurs licencié en droit, n'ayant jamais plaidé comme avocat, et en même temps un rustique, ne reculant pas devant une expression « du gros grain » et salée ; c'est un homme qui porte en lui, à mon avis, un joli bon sens populaire et l'intelligence sympathique des braves gens et des plus humbles.

Enfin, si je le fais intervenir volontiers, c'est que je trouve souvent plus de sel et de saveur dans sa façon de s'exprimer que dans la mienne.

« Quel bon vent vous amène, lui ai-je dit hier, mon vieux Jean d'Auriol ? »

Il alluma sa pipe sans façon, s'assit dans un fauteuil de paille (il aime les sièges durs) et répliqua :

« Voilà. Savez-vous pourquoi Polichinelle a deux bosses ? ou plutôt comment est venue à l'esprit de ceux qui ont créé ce personnage de la comédie italienne, l'idée de lui prêter deux bosses, qu'il n'a, comme vous savez, jamais rendues.

— Allez, mon ami d'Auriol, je vous écoute.

— Pulcinella ou Polichinelle est Napolitain, spirituel, narquois, malicieux et voleur. Il avait, au début de sa carrière, un pantalon large, que débordait, à la taille, la chemise serrée et bouffante. Et les objets qu'il dérobaient, il les mettait dans son sein, *id est* dans sa chemise, ce qui, peu à peu, lui constitua par devant une bosse permanente. Quand cette bosse de devant fut devenue partie

intégrante de son personnage, on le gratifia d'une seconde bosse par derrière pour accuser son caractère de malin critique, car chacun sait que les bossus regagnent en vivacité d'esprit ce qu'ils ont perdu en beauté physique, par besoin ou de se défendre, ou de se donner des avantages compensatoires.

— Compensatoire, ô Jean d'Auriol, est douteux !...

— Fichez-moi la paix avec vos scrupules académiques, s'écria d'Auriol, en projetant au loin une énorme bouffée de sa pipe. D'ailleurs, vous me reprendrez sur d'autres vocables, car celui-là est français quoique aussi lourd qu'un mot allemand !

— Revenons à Polichinelle !...

— N'y revenons pas, au contraire, je passe sans transition à lord Byron. Pourquoi ce poète romantique était-il d'humeur sarcastique ? Parce qu'il était pied-bot. Il eût voulu être Anti-noüs ; il en avait laissé échapper l'occasion dans le ventre de sa mère. Cela l'avait mis en mélancolie d'abord et en fureur conséquemment.

— Conséquemment ?... Hum !

— Oui, mon ami, sa fureur fut la conséquence de sa mélancolie, ou (si vous voulez un style noble), sa mélancolie engendra sa fureur. Elle engendra autre chose qui lui fut plus utile, à savoir le désir quotidien d'être aimé et admiré des femmes. Il fit donc, parce qu'il était pied-bot, beaucoup de malheureuses que séduisit son génie exaspéré par son infirmité ; — et cette tare, quand il eut épuisé la coupe des plaisirs, le poussa à mourir en beauté, si bien qu'il alla finir sur les rivages de la Grèce, au moment où ce pays, si beau dans l'histoire, tenta de reconquérir son indépendance.

— Et alors ?

— Et alors, on pourrait prouver par beaucoup d'autres exemples que les bossus et les pieds bots, humiliés à tort par une infirmité qui, n'étant que regrettable, devrait être dédaignée par

eux, — s'en préoccupent toujours, au contraire, et cherchent d'autant plus à dominer dans le monde, qu'ils ont moins apparence de triomphateurs. On ne saurait imaginer, deviner, concevoir la quantité de coups de bâton qu'a valus au commissaire de police, à Guignol et à sa femme, la bosse de Polichinelle ! Au fond, et toujours, quand Polichinelle cogne, c'est qu'il se venge. C. Q. F. D.

— C'est entendu. Après ?

— Après ? Connaissez-vous Mlle Z..., artiste dramatique ?

— Je la connais. Talent de premier ordre.

— Elle a donné à Berlin des représentations théâtrales, et elle a été présentée au kaiser. Elle a vu sa main gauche. Demandez-lui-en des nouvelles.

— Tout le monde sait que son bras et sa main gauche sont atrophiés¹⁶...

— Tout le monde le sait, mais peu de personnes les ont vus. C'est la vue qui en est suggestive. Cette main, il paraît qu'on ne peut la regarder sans un sentiment des plus pénibles. Toute petite, comme avortée, elle apparaît comme celle *d'un autre*, d'un nain malade, toujours appuyée qu'elle est sur la poignée de l'épée impériale. Elle fait avec la stature du prince, avec son allure de haute arrogance, avec sa moustache forcenée, et, enfin, avec son autre main, qui n'est pas difforme, un contraste effrayant et qui explique tout. Elle dit : "Je suis la tare héréditaire, le signe évident de la déchéance d'une race." Elle dit : "Celui que je déshonore ainsi physiquement ne pense qu'à moi ; il me hait et je suis part de lui-même ! aussi, voyez, je ne quitte

¹⁶ NDLR. — Guillaume II, dont la venue au monde avait été difficile et avait mis en danger sa jeune mère âgée de seulement dix-huit ans, présentait, de manière visible, une atrophie partielle de l'épaule et du bras gauches. D'aucuns ont également pensé à une lésion cérébrale qui expliquerait ses troubles de caractère (cyclothymie, entêtement, impulsivité, agressivité).

pas la poignée de sa redoutable épée ; c'est là qu'il me place toujours, d'instinct, comme une menace. Et là, je dis : Prenez garde, tous ! Je suis débile jusqu'à l'impuissance, et, cependant, je suis toute puissante, par la volonté du souverain qui me commande, que j'humilie et que j'inspire ! Regardez bien ! il rougit de moi et il me surcharge de bijoux qui ne parviennent pas à me masquer, et qui plutôt me dénoncent. Imaginez donc, si vous le pouvez, un Jupiter Tonnant, boiteux comme un Vulcain. Impossible, n'est-ce pas ? Et pourtant, c'est bien cela ; cet empereur omnipotent ne peut rien demander, aucun geste noble et fort, à sa main gauche. C'est la droite seule qui agira, mais il faut qu'elle fasse oublier l'autre ; il faut que ce Jupiter-là soit si tonnant et si étonnant qu'on ne pense plus au vilain membre dont les fées Carabosse le dotèrent. Et c'est pourquoi il enrage, et sa rage est devenue redoutable. Il est pénible d'être un si grand prince et d'être estropié. Un pauvre bougre, d'esprit sain, s'accommode d'une infirmité pareille, l'accepte avec simplicité et énergie, mais ce mauvais bougre-là, malade, mégalo-mane, ah ! mes enfants ! il vous fera voir ce qu'on fait à cause de la main gauche, et ce qu'elle conseille à la main droite, car enfin il faut montrer ce qu'on est et ce qu'on vaut, lorsqu'on a Dieu pour copain et la certitude d'asservir un jour l'Europe. Alors, on devient quoi ? le plus grand criminel de tous les siècles. Ah ! mon ami ! quel argument contre le pouvoir personnel ! Car enfin, en république, quand on veut changer de gouvernants on en change... On en change rarement pour ne pas abuser de la liberté, mais tout de même, on en change, comme de chemise, à volonté." »

Et Jean d'Auriol ralluma sa pipe éteinte.

LE ROUGE-GORGE¹⁷

C'est un admirable petit être que tout le monde connaît, mais certainement sans se rendre compte de toutes ses qualités symboliques.

Je l'ai aimé dès mon enfance ; il fut un compagnon de mes jeux. Adolescent, je le retrouvai dans le livre de Michelet, *l'Oiseau*, et dès lors je rêvai d'être son poète. Cette ambition n'ayant rien de démesuré, je peux dire que je crois l'avoir réalisée. J'ai consacré au rouge-gorge plusieurs petits poèmes qui sont aimés des écoliers, et qui leur ont appris que ce charmant oiseau, bien français, est à la fois un cœur vaillant et une âme tendre. Oui, je le connais très particulièrement ; oui, nous sommes des amis de toujours ; il a quelquefois frappé à ma vitre, aux soirs d'automne noirs, menaçants, lorsqu'il pressentait une nuit d'orage. Je sais qu'il compte sur la générosité de l'homme, sur l'hospitalité du plus pauvre bûcheron. Un rouge-gorge à qui j'ai donné asile, se sent chez lui très vite, car je connais des moyens sûrs de plaire à ce petit sylvain. Et, au bout d'une heure de libre captivité dans mon cabinet de travail, l'hôte mignon finit par venir picorer sur mon papier blanc les vivantes lettres noires, à mesure qu'elles naissent sous ma plume, assez pareilles à des moucherons ou à des fourmis ailées...

Je vous répète que c'est une admirable créature que le rouge-gorge. Son plastron rougeâtre, orangé, dit bien son caractère :

¹⁷ NDLR. — Article également publié dans *L'Information*, samedi 30 janvier 1915, « Tribune libre ».

c'est un être énergique et délicat, toujours prêt à se battre, — attaque et défense — et toujours prêt à se donner. Quel mystère ! Pourquoi cet oiseau mignon est-il né duelliste ? et pourquoi, en même temps, tout plein d'une tendresse vraiment « humaine » ? À peine voit-il rougeoier fleur ou fruit, sanglante arbrisse ou rose pourpre, qu'il vole au combat ! Croyant rencontrer un de ses congénères il s'élance, brûlant de se mesurer avec lui. Pourquoi ? Au temps des amours, sous les yeux de la dame désirée, on comprendrait. Il ne ferait qu'imiter toutes les autres créatures, mais c'est en toute saison qu'il s'offre au combat. Pourquoi ? goût de la solitude ? fierté ? désir de prendre à toute heure une conscience nouvelle de sa force ? Je ne sais. Le vaillant se précipite ; il faut que l'un des deux adversaires s'avoue vaincu, soit mis en fuite ; et ce fuyard tout à l'heure attaquera superbement un autre de ses congénères : « Voyons si, sur toi, j'aurai la victoire ! »

Je n'approuve ni ne désapprouve en ceci le rouge-gorge ; ses raisons m'échappent, voilà tout, mais je suis sûr qu'elles sont nobles, comme celles d'un don Quichotte.

Vous savez que c'est pour avoir voulu alléger les souffrances du Christ, détacher avec son bec une épine de la couronne affreuse au front du Crucifié, que le rouge-gorge est resté marqué d'une goutte du sang divin, comme d'une décoration sacrée. D'autres oiseaux ont essayé de lui dérober cette gloire, mais elle n'est qu'à lui ; et nul, désormais, ne la lui conteste.

Je ne sais pas ce que pensent les Allemands du rouge-gorge. L'Allemagne d'autrefois, la sentimentale en laquelle nous avons cru, devrait lui sourire, mais l'Allemagne de Nietzsche ne doit avoir que mépris pour l'oiseau sacré, dont l'idéal guerrier est comme nimbé de générosité et de tendresse.

Notre alliée l'Angleterre a très bien vu l'âme du rouge-gorge et elle la vénère. En Angleterre, le rouge-gorge s'appelle Robin ;

il est célèbre pour avoir eu pitié de deux pauvres enfants perdus dans les bois, qu'il recouvrit pieusement, après leur mort, de feuilles tombées, qu'avec son petit bec il arrangea doucement sur eux.

Rien de mieux observé. Le rouge-gorge, au fond des forêts les plus solitaires, dès qu'il aperçoit une créature humaine, court à elle. Ici encore je dirai : « Pourquoi ? » A-t-il faim ? Quelquefois ; et alors il accepte la miette tombée du rustique repas d'un chasseur ou d'un bûcheron, mais souvent il ne manifeste aucun désir de prendre part au festin ; il s'approche pourtant et vous regarde. Son œil, perle de jais, profond, est d'une douceur infinie. La petite tête se penche, se tourne et se détourne, car lorsqu'un de ses yeux vous a vu, l'autre, à son tour, veut vous voir. Si vos gestes sont calmes et s'accordent aux siens, il viendra jusqu'à vos pieds ou tout près de votre main... Qu'est-ce donc ? Que veut-il ? Oh ! presque rien : un instant, *il veut être aimé de vous !* Mystère ! Et c'est pour cet indélébile trait de son caractère que Robin est partout adoré des enfants.

Or, écoutez. Un de nos confrères journalistes, mobilisé, envoie du front des croquis de guerre à son journal. Et il conte ceci : un rouge-gorge est venu rendre visite à sa compagnie, dans une tranchée. Pendant que crépitaient les fusillades, il est venu, parmi les soldats de France, regarder, s'informer, et faire ses petites mines de tendre appel. Et les soldats de France se sont appelés l'un l'autre : « Viens donc voir ! qu'il est gentil !... C'est qu'il n'a pas peur ». Et tous oubliaient la bataille pour admirer cet *inconcevable mystère d'amour : le rouge-gorge !* Leur tendresse française comprenait la tendresse humaine du petit être ailé au cœur saignant, aux yeux doux... Je trouve, moi, ce tableau incomparable, et d'une signification transcendante. Tous les soldats admiraient et aimaient si bien, qu'à la fin, n'y

tenant plus, l'un d'eux se détacha « pour *aller prévenir l'officier !* » Et il criait : « Mon capitaine, un rouge-gorge ! »

Je voudrais bien savoir ce que, de cette très simple et véridique histoire, pense l'aigle idiot que Guillaume II porte sur son casque ? Il n'en pense rien. D'autres genres d'oiseaux attirent son admiration. La mésange, par exemple, qui me paraît assez bien représenter l'âme allemande moderne. Cette fauvette de romance, au nom angélique et trompeur, a pour habitude de se percher, sournoisement, au-dessus d'un oiseau, rossignol ou pinson, qui, la tête sous l'aile, dort avec confiance ; et, brusquement d'un coup de son bec acéré, la perfide perce le crâne du kamarade et lui mange la cervelle...

— *Allemagne ! Allemagne au-dessus de tout !*

LA MÉSANGE

Quand j'ai pensé pour la première fois à faire de la mésange l'oiseau symbolique de l'Allemagne, je voyais dans cette idée une trouvaille. Ce que je savais de la mésange, je ne l'ai pas appris dans les livres ; je l'ai étudié « sur nature ». J'ai possédé, dans mon adolescence, des oiseaux en cage ; on m'offrit une mésange ; elle assassinait. À plusieurs reprises, je trouvai des morts, le crâne percé et sanglant, gisants au fond de la volière. Je soupçonnai la mésange, tout en me disant : « C'est impossible ! un oiseau d'aspect si pacifique, qui compose des lieds comme un petit Goethe, qui est musicien comme Schumann, elle assassinerait ! quand les abreuvoirs et les mangeoires sont si bien garnis autour d'elle ! c'est impossible ! » Je l'épiaï. Je la vis dans l'exercice de ses hideuses fonctions de bourreau. Lorsqu'un des hôtes de la volière se trouvait perché sur l'un des barreaux inférieurs, elle allait prendre place juste au-dessus de lui, d'un air innocent ; et brusquement, d'un coup de son bec aigu, elle lui perçait le crâne et lui mangeait la cervelle. On a vu une seule mésange venir ainsi à bout de toute une volière.

La mésange est une manière de monstre. C'est une race perverse. Pour des raisons que je dirai tout à l'heure, j'ai voulu avoir sur la mésange des renseignements complémentaires. Avais-je lu ce qu'en pense Toussenel ? peut-être ? En tout cas, je l'avais oublié ; j'ouvris donc l'*Esprit des bêtes, Ornithologie passionnelle*, tome second... Ah ! mes amis ! Quelle surprise et quelle âpre joie ! L'ennemi y était dévoilé, son infamie proclamée, sa fourberie traînée au jour ! Écoutez plutôt : « C'est le seul des

oiseaux chanteurs », — ô Allemagne de Wagner ! — « qui soit infecté du vice d'infanticide et de cannibalisme, le seul qui donne sur la charogne, le seul qui ait les *pieds prenants*, le seul qui thésaurise ! Ajoutez à cela qu'elle fait plus d'une ponte par an, malgré sa fécondité prodigieuse ; qu'elle grimpe, qu'elle marche et qu'il ne lui manque plus que de savoir plonger » — ô Allemagne des sous-marins ! — « pour jouir de la faculté de locomotion omnimode. Dites-moi maintenant dans quelle catégorie de mangeurs vous classeriez une échenilleuse qui adore le suif, le chènevis » — ô Allemagne du pain K K ! — « le mollusque, l'abeille, la semence de charme... et la cervelle de rouge-gorge ! Assurément, conclut Toussenel, jamais espèce n'a mieux mérité que celle-ci le titre d'ambiguë ! »

Selon notre auteur, la mésange — ô Werther ! ô Charlotte ! — « est l'emblème de tous les essors *subversifs* qui peuvent dériver de l'égoïsme familial, affection légitime en son essence, mais atroce en ses subversions, qui sont, au premier rang : la peur de la misère, l'avarice, la rapacité, etc. »

Ainsi, au début, vous avez l'Allemagne sentimentale, celle qui s'attendrit sur le *Roi des Aulnes* et qui pleure adorablement sur les fiancées mortes. Dans le principe, cette Allemagne maternelle thésaurise vertueusement et s'adonne pour ses petits à l'honorable fabrication des andouilles et des confitures. Elle emplit ses greniers et ses coffres... mais, dit Toussenel, *qui trésor a guerre a*, et, en même temps que la mésange « est devenue riche, elle a été portée à considérer tous ses voisins... comme autant d'ennemis. Elle a été en proie à une inquiétude dévorante qui ne l'a laissée en repos ni le jour, ni la nuit. Les flâneurs les plus innocents et les plus pacifiques qui vivent au jour le jour, ne songeant qu'à aimer, ont cessé d'être pour elle, comme par le passé, d'aimables compagnons de plaisir. La peur d'être dépouillée par eux du fruit de ses épargnes lui a fait

découvrir dans leur troupe joyeuse une bande de brigands avides en quête de son magot. Puis elle a commencé par n'y plus voir que rouge et, dans sa rage aveugle, elle s'est ruée sur les espèces les plus inoffensives... Alors, elle s'est mise à dépouiller les morts ! ... elle s'est enivrée de leur cervelle ; et la soif du meurtre étant venue s'ajouter à l'autre, pour lui brûler le sang, elle s'est habituée au carnage, achevant tout ce qui souffrait, attaquant tout ce qui était faible, pénétrant dans le domicile de ses sœurs, pour massacrer leurs petits au berceau. »

Voilà. Et le pénétrant psychologue s'écrie : « Il n'y a parmi les oiseaux que ceux du diable : les Mésanges, les Corbeaux, les Pies voleuses ; et ceux du bon Dieu : les Rouges-gorges, les Hirondelles et les Bergeronnettes. Il y a aussi, dans le monde, des nations de proie, rapaces et avides, douées au plus haut degré du génie de l'industrie et du commerce anarchique ! elles ont semé bien des misères, versé bien du sang sur la face du globe ; et leur cupidité sans frein a largement motivé les anathèmes de l'Église et les imprécations des âmes charitables ! »

Voici maintenant, cher lecteur, les raisons qui m'ont fait rechercher ces renseignements sur la mésange. Mon article intitulé *Le Rouge-Gorge* a éveillé une émotion singulière. On m'a adressé de divers côtés un grand nombre de lettres qui parlent avec affection du vaillant petit oiseau symbolique. Même un homme d'État des plus considérables a pris la peine de m'écrire pour être renseigné sur les origines de la légende. Et enfin, un artiste m'a annoncé son intention de conférer au Rouge-gorge une médaille symbolique qui sera certainement un des souvenirs les plus attendrissants de l'époque farouche que nous traversons. Or, cet artiste, séduit par les apparences trompeuses de la mésange et ne connaissant rien de son caractère et de ses mœurs, m'a avoué qu'il était prêt à lui donner,

dans son œuvre, le rôle qui appartient au seul Rouge-gorge. Halte-là, j'ai dénoncé la traîtresse ! et j'en appelle à Toussenel.

Glorifions le Rouge-gorge. Toussenel le nomme un des consolateurs du pauvre. Le rouge-gorge, dit-il, est plus vaillant et plus généreux que le faucon ! La couleur orangée de sa poitrine est celle de l'enthousiasme qui pousse en avant les chercheurs de vérités nouvelles. Il est l'emblème du dévouement et de la charité sociale ; il arrive le premier à la charge contre l'infâme (l'oiseau de nuit), et meurt le premier en l'attaquant, parce qu'il « a le besoin de jeter bas toutes les tyrannies ! » Il se bat et meurt pour « la concorde et la liberté ». Enfin, c'est l'oiseau favori de la Lorraine ! Tous les héros de cette province « ont été élevés à l'école du Rouge-gorge. L'héroïsme implique, en même temps que le déploiement d'un courage surhumain, *la grandeur du but collectif*... Jeanne d'Arc était du pays des Rouges-gorges !... »

Le chant du rouge-gorge est une fine et délicieuse mélodie ; son appel de guerre un cliquetis d'épées empruntées aux panoplies de la reine Mab.

La mésange siffle comme la vipère.

ILS « FAISAIENT LUMIÈRE » ¹⁸

La mort du « Gambetta »

J'ai eu l'honneur insigne de rendre aux marins du *Bouvet* un solennel hommage ¹⁹.

Le public de Toulon était rassemblé dans le grand théâtre municipal ; les autorités civiles et militaires étaient présentes. La musique des équipages de la flotte avait pris place à l'orchestre. Sur la scène, seuls, des fusiliers marins, clairons et tambours.

Le poète, placé hors du cadre de la scène, n'était plus qu'une voix. Il lut un *Hommage au Bouvet* ; et lorsque, par intervalles, il interrompait sa lecture, les clairons, appuyés par les tambours, faisaient entendre des sonneries en rapport direct avec le mouvement des strophes c'est-à-dire de l'escadre en route vers les Dardanelles. Au départ, ce fut le *branle-bas du matin* ; plus tard, le *salut aux couleurs* ; puis le *branle-bas de combat* ; — enfin les *honneurs funèbres*, lorsque le poète eut montré les femmes grecques jetant, — du rivage, — des fleurs sur les eaux

¹⁸ NDLR. — Article partiellement publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, 33^e année, n° 1682, dimanche 19 septembre 1915, page 332, colonnes 2-3.

¹⁹ NDLR. — Le cuirassé français *Bouvet*, lancé en 1896, en opérations de guerre dans le détroit des Dardanelles, sauta, le 18 mars 1915 à 13 h 58 sur une mine immergée et coula en moins de trois minutes par trente-six brasses de fond : six cent quarante-huit marins trouvèrent la mort, dont le commandant, le capitaine de frégate Valentin-Marie Rageot de La Touche. Le 18 avril suivant, au Grand-Théâtre de Toulon, Jean Aicard rendit un hommage solennel au navire et à son équipage. — AICARD (Jean), « La mort du Bouvet », *Bulletin de l'académie du Var*, LXXXII^e et LXXXIII^e années, 1914-1915, pages 37-40, poème daté à la fin « Toulon, 18 avril 1915 ».

qui viennent d'engloutir le *Bouvet*. Beaucoup d'entre les marins du *Bouvet* appartenaient à des familles toulonnaises, et ce ne fut pas là une représentation de notre deuil, mais bien notre deuil même. Les marins, sur la scène, se détournaient pour cacher leurs larmes. « L'émotion de nos marins et soldats, m'écrivit le lendemain l'amiral gouverneur de Toulon, doit être une douce récompense pour le poète » ; et les commandants du *Gaulois* et du *Suffren* qui ont conservé à la France leurs bateaux blessés, ont donné au poète une inoubliable marque de leur sympathie...



Comme elle est grande, notre marine française ! Grande parce qu'elle est la plus matérielle des forces, animée du plus pur esprit !

De temps en temps, du sol de France, du flanc de nos villes maritimes, un fragment vivant se détache ; et, petite île flottante que gouverne l'âme de la patrie, il s'en va sur toutes les mers du monde porter notre pavillon, c'est-à-dire nos idéals de liberté et de justice. Ce morceau de la patrie, cet îlot qui la porte avec lui tout entière, c'est le Navire, et partout où il se trouve, se trouve la France.

Quand plusieurs de nos bateaux se rassemblent dans quelque rade, il forment comme une miraculeuse cité qui étonne le regard et confond l'imagination. Sur des espaces d'eau qui étaient, hier encore, de libres déserts, voici que tout à coup se sont élevés de prodigieux édifices, chargés de peuple ; ce sont des palais de rêve, tels ceux que transportait la lampe d'Aladin. Chacun de ces édifices est même, à lui seul, une cité véritable où se rencontre, accumulé, tout ce qui est utile à la vie. Leurs superstructures se découpent, massives, sur le ciel ; leurs tours, d'aspect trapu, sont menaçantes ; des fumées s'échappent d'eux, attestant que l'âme du feu leur est soumise. Mus par le

feu, ces mondes en abrégé ont pour grand ennemi le feu lui-même. Une étincelle peut transformer en volcans leurs soutes qui regorgent d'explosifs. Ceux qui vivent dans les flancs et sur le pont des bateaux de guerre sont les familiers du péril et de la mort. Ils les voient tous les jours face à face, les méprisent et les oublient. Le cœur des marins n'est pas héroïque, non ; il est l'héroïsme même, sans phrase, coutumier et souriant ; il n'apparaît point par accès ; il est continu, quotidien. C'est une habitude. Pour le marin, les temps de paix n'existent pas. Même en temps de paix il est en état de lutte.

Que de fois, dès l'enfance, j'ai poussé un cri de surprise heureuse, en voyant, de ma fenêtre, le matin, sur la vaste mer bleue où, la veille encore, rien ne remuait qu'elle-même, — notre escadre, archipel magnifique, s'étaler en bon ordre, pavois au vent. Elles étaient venues dans la nuit, les nef formidables, sur l'eau bruisante qui absorbait le murmure des sillages ; et c'était la France flottante qui, amoureusement, s'était rapprochée du continent maternel, France prolongée dans les espaces, à volonté, à l'infini ! spectacle grandiose ; réunion de chefs-d'œuvre du génie humain ; conquête des eaux, domination des éléments, asservissement de la mer sous la puissance du feu et du fer ; défense mobile, toujours en alerte, protectrice attentive des plus beaux idéals humains.



Un jour, — souvenez-vous ! — le spectacle dépassa tout ce que peut rêver de plus somptueusement beau, l'imagination des hommes. Ce jour-là, l'escadre russe rendait visite à la France. Ces navires, îlots glorieux détachés du flanc de la lointaine Russie, entraient dans la rade de Toulon. Sur toutes ces îles, sur tous ces édifices voyageurs, un peuple de marins s'agitait en ordre, saluant, acclamant la France. Ils passaient devant l'escadre française qui rendait les saluts et les acclamations,

dans la fumée guerrière des canons paisibles. Sur la splendide rade, la Russie évoluait. Elle entraînait chez nous. On eût dit une Babylone errante dont les mouvements ondulés, savants et sûrs, changeaient par miracle la forme des rues sillonnées de petites embarcations pavoisées : rues liquides, toutes bleues et comme pavées de plaques de soleil miroitantes ! Quel moment ! Je me rappelle le flot des larmes joyeuses montant des cœurs aux yeux. Les miennes m'étouffaient. Mes confrères parisiens gouaillaient un peu. L'esprit boulevardier régnait alors en maître absolu : « Ah ! ces méridionaux ! où nous trouvons sujet de verser un pleur, ils pleurent torrents ! » Paris n'admettait pas encore que les grandes émotions fussent « de bon goût » ; et puis il doutait : — « Qu'advient-il de tout ceci ? en sortira-t-il une vraie alliance, aux jours où elle sera nécessaire ? » Nous répondions : — « Croyez à la signification utile de l'événement présent. » Il me paraissait digne d'une joie éperdue... je me disais :

« Pour la première fois depuis 1870, la France n'est plus *toute seule* ! » je me rappelais le mot de Michelet : « l'Allemagne craquera, pressée entre la Russie et l'Angleterre. » Et un espoir immense nous traversait le cœur. Nous attendions l'Angleterre... Elle est venue. Aimons-la bien ! Aimons toujours davantage notre marine et celle des Alliés... Sous quelle protection combattent nos patients héros des tranchées ? Sous la protection des escadres qui ferment les horizons à l'Allemagne prudente, insolente et infâme.

Non, ce printemps de 1915 ne fera pas pousser sur notre continent assez de fleurs, si nous voulons, selon l'usage des femmes grecques et de nos Bretonnes, jeter des fleurs en hommage funèbre sur les eaux mortelles qui ont englouti le *Bouvet* et le *Gambetta*.



Le *Gambetta*²⁰ ! je le vois, silhouette noire, sur le bleu moins sombre de l'espace, fendant, par une nuit printanière, les eaux adriatiques, et marchant à ses destinées. Le torpilleur sournois le surveille, le suit. La guerre de guet-apens, de traquenards, vise en secret ce morceau de France... La torpille, monstre des mers modernes, s'élance et l'atteint... Tout sommeille à bord, sept à huit cents hommes. Tout à coup, le tonnerre formidable de l'explosion a retenti. Flancs crevés, le grand bateau s'incline... Que ceux qui le peuvent se sauvent ! J'ai sous les yeux une lettre d'un matelot rescapé, fils d'un de mes voisins ; il écrit : « Aussitôt des cris furent poussés de toutes parts. Plus de lumière ; on tâtonnait pour sortir de la batterie où l'on dormait. Une minute après, une seconde détonation. Heureusement pour moi, je me trouvais tout près de l'échelle où est mon poste de couchage... Aussitôt, *quelques officiers se trouvaient là*, et, avec des lanternes électriques, ils nous *faisaient lumière* !... Je réussis à monter l'échelle... Le bateau allait couler... je me lance à l'eau... »

On s'est interrogé sur l'attitude des officiers du *Gambetta*. Pouvaient-ils se sauver ? devaient-ils tenter du moins de conserver leur vie à la patrie qui avait besoin d'eux ? — Se sauver, s'ils le peuvent, en pareil cas, sans doute les officiers le doivent. Mais le peuvent-ils, tant que reste à bord un seul homme de l'équipage ? Or, sur le *Gambetta*, l'équipage presque entier allait périr... Alors, que font les officiers accourus ? une chose simple et sublime, que je n'ai vue encore signalée nulle part : ils éclairent la marche des hommes qui se pressent, tâtonnant au pied des échelles, et ils « *leur font lumière* ! » *Faire lumière*,

²⁰ NDLR. — Le croiseur cuirassé *Léon Gambetta*, construit au début du siècle, fut torpillé en mer Adriatique, par le sous-marin autrichien U-6, le 27 avril 1915 vers 1 h 30 du matin, entraînant dans la mort près de sept cents marins !

c'est le provençalisme qui signifie *éclairer* ; et, dans cette occasion, ce mot prend une grandeur digne des chefs glorieux. Ne vous semble-t-il pas les entendre dire à leurs hommes : — « Par ici, mes amis ! attention ! et vivement ! » Songent-ils à eux ? non. *Ils font lumière*... et le bateau coule.

Maintenant, quand on nous dira : « Que faisaient-ils, les officiers du *Gambetta*, pendant que s'engloutissait ce morceau de France ? » nous répondrons : « *Ils faisaient lumière* ».

Et cette lumière-là, l'horrible Allemagne ne peut ni l'allumer ni l'éteindre.

POUR L'AVENIR

Comme l'arbre tient à la terre par ses racines, nous sommes rattachés à la vie par d'innombrables liens — qui sont nos projets, nos désirs, et les existences des êtres que nous aimons. Le temps se charge de couper nos raisons de vivre. Nos amis les mieux aimés une fois disparus, nous nous apercevons que nos activités s'alimentaient du sentiment que nous avions de leur présence. Ils étaient les témoins, tantôt réjouis, tantôt attristés, de nos efforts, de nos luttes, de nos défaites et de nos succès. Les satisfactions qui leur venaient de nous accroissaient les nôtres et nous poussaient à de nouvelles espérances. Eux partis, nous nous sentons véritablement diminués, moins ardents à vivre. Nous nous apercevons que notre vie la plus « quotidienne », la plus banale, prenait plus de force que nous ne pensions — dans la sève d'amitié, dans un touchant et inconscient altruisme.

En ce moment précis de notre histoire, voyez, regardez en vous ; vous connaîtrez combien il est vrai que nous vivons pour les autres et par les autres. Par une blessure ouverte, le sang de la France coule et coule en ruisseaux. Parents, amis, jeunes, vieux, combien en avez-vous perdus, depuis le début de la guerre ! Des deuils innombrables nous accablent. Chacun de ces êtres que nous pleurons représentait de grandes espérances disparues avec eux. Nous voyons tout à coup que ces êtres, diversement aimés par nous, étaient les appuis de nos cœurs, et, à différents degrés, autant de raisons de vivre encore, de travailler encore, de vouloir et de lutter. Il nous semble par moment que le monde entier chancelle sur ses bases. Les colonnes du temple sont ébranlées. Un vent d'horreur en secoue l'architecture, comme il secoue, en mer, un navire dont on entend les mem-

brures craquer. Les choses, les idées qui nous semblaient les plus solides, celles qui nous inspiraient le plus de sécurité, nous apparaissent précaires, instables, vacillantes. On croirait que l'humanité tout entière est atteinte de démence. Demandez à ces millions de combattants s'ils ne préfèrent pas la paix à la guerre ! Tous maudiront l'horreur des tueries et tous se ruent aux carnages avec emportement. Et tant de jeunesse périt, que ceux qui restent, loin des champs de bataille sentent fuir hors d'eux-mêmes leur naturel désir de durer. La mort de tant d'êtres diminue tous les survivants. L'un d'eux, et des plus actifs, m'écrit : « Nous perdons le goût de vivre. » Oui, et c'est qu'on meurt trop. Cependant, on vit encore et, malgré tout, malgré soi, on veut vivre encore. Des racines innombrables sont coupées sous l'arbre ; mais une lui reste, tenace, par laquelle il revit de la base au faite. Et quelle est cette racine ? L'obscur volonté d'assurer l'avenir à ceux qui viendront après nous. Pour la mère et le père, rien de plus simple que de vouloir heureux leurs enfants, — mais tel qui n'en a pas encore ou n'en eut jamais, éprouve obscurément ce sentiment de maternité ou de paternité qui protège les avènements inconnus.

Le jeune soldat de dix-huit ans qui prononce le mot France et meurt pour son pays, sert les lendemains de sa patrie, c'est-à-dire les enfants nés ou à naître ; il obéit ainsi à une loi plus impérieuse que tous les raisonnements, et que la nature nous impose.

Une légende consacre cette pensée. La voici ; mais dites-vous bien que les légendes sont des images naïves destinées à faire entendre, même aux enfants, — les idées abstraites, les plus hautes.

Un jour, comme il errait par la campagne, Jésus s'arrêta au bord d'un champ dans lequel un pauvre homme était en train de se construire une cabane de planches et de feuillages. — « Homme, lui dit-il, que fais-tu là ? — Vous le voyez bien, passant, je construis une cabane où je pourrai dormir à l'abri du

vent et de la pluie. — Mais, dit Jésus, cette cabane ne durera pas longtemps. Le vent et la pluie mêmes la détruiront. — Elle durera autant que moi, et cela me suffit, dit l'homme. — Homme, dit Jésus, c'est là une pensée inhumaine. Quand on prend la peine de se construire un asile, il le faut établir de telle sorte qu'il serve, après nous, à d'autres hommes. Faute de prendre ce soin en vue des hommes futurs, jamais nous ne ferions rien de grand. Ceux qui ne sont pas nés encore seront nous encore. Attends, je vais t'apprendre à bâtir une demeure de pierre. » Et Jésus, qui avait été charpentier, se fit maçon pour un jour ; et l'homme, ayant compris, lui rendit grâce quand Jésus le quitta pour porter ailleurs le sens d'humanité, le Verbe.

Aujourd'hui, en 1915, par quoi tenons-nous à la vie encore ? Par le désir de ne la quitter que lorsque nous aurons vu assurés les avènements de l'idée française ou du sentiment français. Et qu'est-ce que le sentiment français ? Rien autre que le plus général, le plus simple, le plus rationnel et le plus religieux des sentiments, à savoir le désir de léguer à l'avenir un peu plus de paix, de sécurité, de justice et d'amour. Ce désir, instinctif au cœur des pères et des mères, devenu conscient et raisonné au cœur de tous, c'est la patrie française, c'est le pays paternel désigné par un féminin qui signifie maternité. C'est l'essence même du socialisme et, en même temps, du christianisme initial, dépouillé des superstitions et des erreurs. Oui, c'est pour mourir rassurés sur l'avenir du monde que nous voulons vivre encore un peu, jusqu'à voir l'aube naissante d'un « demain » que nous ne verrons pas. Mille de nos racines sont coupées, mais nous tenons encore à la terre par cette suprême espérance. Et c'est elle qui permet à la France de supporter sans défaillance l'abominable épreuve, la plus grande des catastrophes qui aient été provoquées par l'homme depuis que l'humanité s'est mise en marche vers son but ignoré et beau.

DE BONNES HISTOIRES

Sous la surveillance d'un civil, une demi-douzaine de convalescents sont à la promenade par les routes qui traversent la chaîne des Maures, dans le Var. Le pays est incomparable. Sa beauté lui vient de la sauvagerie des végétations. Ce ne sont que forêts de pins d'Alep, de pins maritimes, de chênes lièges. Les châtaigneraies çà et là font, sur le flanc des collines vues de loin, de larges taches d'une verdure plus claire. Par endroits, on rencontre des vignes chères aux perdreaux ; un chaume qui atteste la présence et le travail de l'homme parmi ces bois livrés à eux-mêmes.

Dans ces solitudes si peu troublées, nos blessés, retour du front, jouissent d'une grande paix et s'entretiennent des choses de la guerre comme si elles leur étaient devenues très étrangères. « Était-ce bien moi qui étais naguère au milieu de l'enfer des tranchées, dans le bruit des canons et des mitrailleuses ? » Ainsi s'interroge chacun d'eux, et ils causent gaiement.

« Il nous en est arrivé une bien bonne, dit l'un ; figurez-vous que nous allions à plusieurs, la nuit, faire une reconnaissance... Nous étions dans un petit bois, nous avançons sans parler, tous du Midi, et ce silence nous était difficile, mais enfin il était commandé et nécessaire. Nous avons toutes les raisons du monde pour ne pas faire de bruit ; nous espérions approcher de la tranchée ennemie assez pour voir s'ils y étaient nombreux, les Boches. Nous allions donc comme des ombres. Un craquement de feuilles nous faisait passer un petit frisson... quand tout à coup, parmi nous qui marchions un peu séparés les uns

des autres, un bruit singulier éclate, suivi d'un grand juron en provençal : « Couquin dé sort ! » Qu'est-ce que c'est ? On s'arrête ; on se rapproche... Devinez ce que c'était ? Je vous le donne en mille, en cent, en trois ? Qu'est-ce que c'était ? Non, vous ne pouvez pas deviner. Un homme, un tambour boche, qui s'était écarté dans ce petit bois, je ne sais pourquoi ; et il était là, avec son tambour, — pourquoi avec son tambour ? — mais enfin il était là et nous avait reconnus pour des Français... Tout le monde sait que la caisse des tambours boches est plate comme une galette. Se voyant sur le point d'être pris, notre Allemand n'avait rien trouvé de mieux que de crever son tambour sur la tête de l'un des nôtres, « plouf ! » qui restait là, stupide, avec ce collier autour du cou : « Couquin dé sort !... » Vous voyez donc, mes amis, que, parmi ces féroces Allemands, il y en a qui comprennent la plaisanterie, ou, si vous préférez, la galégeade. Elle est bonne, celle-là, hein ! et si vous réfléchissez que ce tambour, que nous fîmes prisonnier, naturellement, portait des lunettes d'or, vous la trouverez encore plus drôle. »

On riait. Un autre riposta : « J'en ai vu une meilleure. Mon ami Maurin, Marius, le fils d'un Maurin des Maures dont vous avez peut-être entendu parler, vit (j'étais là) venir vers sa tranchée une compagnie de perdreaux. Ce Maurin, digne fils de son père, est chasseur dans l'âme. Il tire dans le tas, un perdreau tombe et, tranquillement Marius va chercher son gibier... La tranchée boche aussitôt se met à tirailler ; Maurin ne s'en soucie pas plus que des premières espadrilles qu'il a chaussées pour aller à l'école... Seulement deux balles l'atteignent, lui traversent les cuisses ; il tombe... Il faut aller le ramasser, lui, maintenant. Nous creusons dans sa direction une espèce de petite tranchée, et, le ventre contre terre, deux de nous rampent lentement dans ce sillon, qu'ils ouvrent et prolongent devant eux. Les balles sifflent, écorchent la terre, font sauter les cailloux autour de

nous... Nous arrivons enfin... « Marius ! » Mais le camarade est évanoui. On le réveille avec un peu d'*aiguarden* ; et comme nous commençons à le traîner vers la tranchée française, voilà qu'il résiste *en nous criant à voix basse* : « Et mon perdreau ! n. de D ! » — C'est vrai, nous avions oublié le perdreau... Nous retournâmes le chercher et Marius en a mangé une aile... Que dites-vous de celle-là ? »

L'héroïsme de Marius impressionnait les auditeurs. Plus que le comique de l'anecdote, ils sentaient la grandeur du soldat. C'est pourquoi tous se recueillirent un moment.

Et, pendant qu'ils se taisaient ainsi, sur la route, semblable à une avenue de parc, bordée et ombragée par des pins et des chênes lièges centenaires, ils virent arriver une troupe d'hommes au teint clair, blonds pour la plupart, vêtus de treillis, et qui tous portaient sur l'épaule un pic ou une pioche.

« Tiens ! des prisonniers allemands ! »

Ils marchaient sous la garde de soldats français. Seul, un d'eux, un gradé, portait l'uniforme bavarois. Tous les autres avaient de grands chapeaux de jonc, pour s'abriter contre le soleil de France.

Ils passèrent, muets, devant le groupe de nos convalescents. Ils étaient une centaine ; leur piétinement de troupeau était flou dans la poussière. Ils passèrent, leurs gardiens salués et rendant le salut... et l'escouade de ces prisonniers, employés à débroussailler les forêts des Maures, s'éloigna vers son baraquement...

Alors, un des convalescents dit avec gravité : « C'est drôle, je hais ces Boches ; ils m'ont mal arrangé et je leur ai fait le plus grand mal possible... eh bien, à les voir comme ça, dans leur costume d'ouvriers, je n'ai vu que des hommes à plaindre et je n'ai plus senti ma haine... »

— Je comprends ça, dit un autre ; moi, là-bas, au front, il m'est arrivé plusieurs fois, d'en tenir un au bout de mon fusil, mais

un qui ne me voyait pas pour se défendre, qui ne se méfiait pas ou qui, même, était sans arme. Eh bien, dans ces occasions-là, je n'ai jamais pu tirer dessus. Je sais bien que c'est une faute de soldat, mais je l'ai commise. C'est bête, c'est comme ça.

— Mon vieux, cette bêtise-là, c'est notre faiblesse et notre force ; c'est le germe des paix futures ; c'est l'espoir du monde, qui nous aime pour ça ; vois-tu, c'est la France. »

LA POÉSIE PATRIOTIQUE

Ce fut de tout temps ma conviction que la poésie, je veux dire l'idée et le sentiment exprimés en langue rythmée et rimée, a, sur les publics populaires, une extraordinaire puissance ; qu'est-ce après tout que *la Marseillaise* ? un cri poétique ; l'élan rythmé de l'unanimité patriotique. La phraséologie du temps où elle fut écrite n'a rien de réaliste ; *la Marseillaise* enlève parce qu'elle surélève, même par le pompeux suranné des vocables.

Les poètes, naguère encore, dédaignaient les sujets généraux, nationaux ; ils ne se souciaient pas, ou paraissaient ne se point soucier, de la pensée collective ; chacun d'eux, et ils sont légion, ne nous contait, le plus souvent, que ses peines personnelles, ses joies et chagrins d'amour, ses mélancolies, ses sensations surtout ; les rimeurs affirmaient que la poésie est un art réservé à une élite orgueilleuse ; et ne pas penser ainsi avec eux, c'était un peu se vouer au dédain des purs esthètes, qui haussaient les épaules lorsqu'on leur répétait le conseil du grand et généreux Sully-Prudhomme :

Laisse à travers ton luth souffler le vent des âmes,
Et tes vers flotteront comme des oriflammes,
Et comme des tambours rouleront dans les cœurs.

Aujourd'hui, tous, nous avons ajouté à notre lyre, selon le mot de Victor Hugo, une corde d'airain. Le mot *patrie* a repris tout son sens ; les stylistes ne craignent pas de reconnaître que *France* rime, sans déshonneur, à *espérance*. Partout où passent la douleur et la mort, — hélas ! banales pourtant, — il n'y a plus

de banalité ! Tout se grandit à la hauteur de l'héroïsme de nos défenseurs.

Pour ma part, j'ai donné, la semaine dernière, au Grand-Théâtre de Toulon, une conférence au profit des œuvres de guerre²¹. *Conférence*, est-ce le mot propre ? Disons plutôt que j'ai lu, en les commentant, une série de poèmes rangés sous ce titre : *la Guerre infâme*. Infâme, c'est bien, n'est-ce pas, la guerre telle que la font les Allemands. J'ai dit nos douleurs, nos espoirs, notre foi indéfectible, les crimes de l'ennemi, les nouvelles vertus françaises ; et, trois heures durant, plus de deux mille auditeurs ont écouté des vers auxquels ils ont répondu par des cris de sympathie généreuse.

Loin de rebuter les auditeurs, la forme poétique dans laquelle je présentais les émotions de nos soldats, de nos frères héroïques, leur paraissait évidemment la forme nécessaire. En surélevant le sentiment, elle le rendait plus semblable à celui qu'ils portaient dans le secret de leur cœur. À de certaines heures, il y a du sublime au fond de nous tous ; mais une sorte de pudeur l'empêche de s'avouer ; on craindrait, d'ailleurs, de paraître un peu gauche en le montrant ; on a peur du contraste entre ce que, par occasion, on éprouve de grand, et la nécessité d'être simple ou même vulgaire, que nous impose la vie ; mais si le cri poétique ose se faire entendre autour de nous, et nous appelle, tout change ; on consent alors à montrer quelque élévation. Voyez le moment où, dans une salle de théâtre, retentissent les premières mesures du chant national. Les spectateurs sont transfigurés ; un frisson passe ; les larmes mouillent les yeux. On se croirait dans une église. Ces hommes communient entre eux dans le même amour d'une même chose idéale et plus vraie qu'une réalité physique. Le souffle de la poésie vient de passer

sur la foule. Le lyrisme longtemps méconnu vient d'avoir sa revanche.

J'avais, pour ma conférence du Grand-Théâtre de Toulon, groupé sur la scène des enfants et des jeunes gens d'un côté ; de l'autre, une France et une Alsace allégoriques, entourées des nations alliées. Le poète lut sa *Lettre aux Écoliers*. De temps à autre, l'un d'eux sortait du rang et donnait la réplique. Cette figuration poétique, répondant aux réalités de l'heure, provoqua beaucoup d'émotion.

À ce moment retentirent des sonneries de clairons lointains, de lointains bruits de guerre ; et une jeune fille et une jeune femme nous dirent avec talent : *L'Alsace retrouvée*. Je sentais, devant nous, un public livré, sans critique, aux douceurs d'aimer les avenir promis à l'héroïsme, au dévouement et à la patience de la France.

Enfin, hommage fut rendu aux marins du *Bouvet*. Voici comment :

L'amiral préfet maritime, gouverneur de Toulon, avait bien voulu mettre à la disposition de notre œuvre la musique des équipages de la flotte — qui prit place à l'orchestre ; et un certain nombre de marins, plus douze clairons et tambours, se groupèrent sur la scène.

Ce fut la troisième et dernière partie de la conférence. Le poète se plaça de façon à ne pas être un personnage sur le théâtre, mais seulement une voix dans l'espace. Dès que fut annoncé le titre du poème : « *La mort du Bouvet* » les clairons sonnèrent le branle-bas du matin. La voix du poète impersonnel récita les strophes qui montraient l'escadre des Alliés en route vers les Dardanelles... Lorsque, dans le poème, elle salua du large les rivages hellènes, les clairons sonnèrent *pour les couleurs*... Voici l'escadre dans le détroit... Le *Bouvet* rencontre la mine fatale ; les vedettes accourent, recueillent blessés et morts

²¹ NDLR. — Le dimanche 18 avril 1815.

qu'on transporte à bord des navires-hôpitaux ; alors, sur la scène, les clairons sonnent, les tambours roulent ; ce sont les honneurs funèbres. Dans le poème, les femmes grecques allument des feux, brûlent des encens qui fument vers ce ciel impassible qui a vu le vol d'Icare ; elles jettent des fleurs dans ces flots bleus qui ont vu la gloire de Salamine. Les tambours, sur la scène, battent aux champs...

Nous n'avons plus devant nous les planches, le plateau d'un théâtre ; nous croyons voir le pont d'un des bateaux de notre escadre. Subitement, la musique des équipages de la flotte attaque *la Marseillaise*. La salle entière est debout, d'un élan. Et comme le poète n'est plus pour rien dans cet effet de réalité idéalisée, il peut dire que cela est aussi beau que simple. Sur la scène, après leur sonnerie finale, on a vu les clairons se détourner, essayant de dissimuler leurs larmes. C'est ainsi que Toulon, directement frappé dans ses affections de famille par la disparition du *Bouvet*, a rendu un solennel hommage à ses morts héroïques ; et je dis que les « moyens de la poésie » ont quelque chose de vraiment sacré. Il l'a bien compris, le marin qui, ce matin, m'envoie copie d'une lettre écrite par son fils échappé à la catastrophe du *Léon-Gambetta*. Cette lettre, il me l'envoie parce qu'il sait que la plus belle mission du poète c'est de glorifier l'héroïsme et de le susciter en le glorifiant.

Le vrai lyrisme, c'est, dans la voix d'un seul, l'âme de tout un peuple.

LES TROIS VICTOIRES FRANÇAISES

L'Allemagne, virtuellement, est vaincue. Nous avons remporté sur elle trois formidables victoires.

La première : nous lui fîmes croire, sans avoir voulu la jeter dans cette erreur, que nous avions poussé la classique légèreté française jusqu'à l'inconsistance, jusqu'à la déliquescence. Indiscipline sur toute la ligne. En politique, en littérature, en art, absence totale d'unité. Notre armée nationale ne pouvait que reproduire les vices de la nation civile. Il faut avouer que jamais nous ne fîmes le moindre effort pour donner à penser au monde que nous étions, au fond, des croyants et des enthousiastes. Nous jugeant affaiblis au point d'être incapables d'une résistance sérieuse, ces vaillants Teutons choisirent leur moment, et, par millions, tombèrent sur cette méprisable France, à travers la chère Belgique qu'ils ont traitée comme, selon eux, un grand peuple doit en en traiter un petit : égorgement, incendies, viols, assassinats, — en passant.

La France, diplomate sans le savoir ni l'avoir voulu, remporta donc sur la diplomatie allemande une première, incontestée et merveilleuse victoire, lorsqu'elle accueillit avec un héroïsme narquois et sublime, l'ours allemand. « Tu me croyais décadente ? Je suis renaissante. Immorale ? J'ai toutes les vertus ! Faible ? Je suis forte ! Désunie ? Je proclame l'union sacrée ! » Elle a fait danser l'ours au chant de *la Marseillaise*.

Deuxième victoire : celle de la Marne. Celle-ci, l'admirable Joffre la voulut, la prépara, combina, — toujours en silence, — selon sa manière. Il attira l'ours sur un terrain à sa convenance ;

la bête y rencontra deux chasseurs imprévus, Maunoury et Gallieni ; et quand l'ours essoufflé eut renoncé à venir bouleverser la ruche du monde, bourdonnante d'activité et toute pleine du miel des esprits, qui s'appelle Paris ; quand la brute allemande se fut retirée dans les champignonnières et les cavernes repérées depuis longtemps par sa prudence, Joffre l'y emprisonna et lui passa un anneau dans le nez.

Soyez sûrs que l'anneau est en place ; on le rive à cette heure. On tient l'ours par le muflle. Le généralissime, quand le temps sera venu, tirera hors du terrier le fauve honteux, en halant sur la chaîne. Hoch ! Ce sera un beau spectacle ; et nous le verrons, et nous assisterons à la suprême danse de l'ours.

La troisième victoire est le couronnement des deux autres ; et c'est elle qui amènera le triomphe définitif, parce qu'elle l'a rendu désirable au monde entier. Elle consiste en ceci, que nous avons pu, avec des enquêtes bien conduites, nettes et probantes, déshonorer la culture allemande. C'est la revanche (complète dès aujourd'hui, celle-là !) de notre France, que l'Allemagne prétendait corrompue, contre la corruption masquée de science, et qui est la pire des corruptions ; contre la félonie, l'hypocrisie, la fourberie, l'ignominie, la bassesse, la cruauté, la férocité, la rapine, la luxure, l'ivrognerie, l'infamie enfin (les vocables manquent) du peuple honteux qui ose se réclamer de Kant et de Goethe et qui a droit seulement à la gloire de son Nietzsche. Nietzsche, mégalomane, épileptique, mourut de rage orgueilleuse, par impuissance de concevoir la bonté chrétienne et la générosité française !

Et aujourd'hui il n'est pas un peuple au monde qui ne traite les marins allemands de pirates, les soldats allemands de barbares et Guillaume II de bandit couronné.

Il s'ensuit qu'avec raison le monde entier se sent menacé dans la noblesse de ses aspirations et dans la sécurité de ses

demeures, dans la paix de ses foyers, dans la jouissance des quelques pauvres biens que l'homme est parvenu à se créer sur la terre, en dominant la matière, en soumettant les éléments, et en faisant, des choses du cœur, des affections familiales, la raison de ses efforts et la fin même de ses travaux.

Le monde se comprend menacé par une nation très une, qui, avec l'approbation de ses intellectuels, proclame que la guerre sans pitié, l'incendie, l'assassinat, le viol et la cruauté, ses moyens de conquête, sont l'expression d'une culture qu'elle compte lui imposer. Ainsi menacé, le monde se défendra ; il se défend. L'Allemagne a même les neutres contre elle. Elle est pressée sous le mépris du monde. Elle périra.

Le simple bon sens des peuples est contre elle. La sagesse des nations est contre elle. Elle l'a offensée et bravée. Elle n'échappera pas à la ruine qui est imminente.

J'ai entendu le grand historien Michelet dire un jour : « Si le mal l'emportait sur le bien, le monde finirait. » Rien de plus clair. Les forces malignes sont destructives de toute vie. Tout organisme ne consent à persister, à se perpétuer, que parce qu'il éprouve des satisfactions qui compensent les peines. Or, le monde évolué que nous sommes, ne goûte ses meilleures joies, celles qui donnent envie de durer, il ne trouve ses raisons de vivre que dans une haute moralité dont l'Allemagne est la négation effrénée. L'Allemagne elle-même s'est condamnée à mort. La vie veut vivre. L'instinct de conservation du monde vomira ce poison : l'Allemagne.

OHÉ ! GUILLAUME !

J'ai reçu de Paris la lettre que voici :

« Mon cher ami, enfin, nous avons vu les zeppelins sur Paris. Il était temps. On finissait par ne plus y croire. Eh bien ! ils existent. Il m'a été donné d'en regarder un. Il a passé au-dessus de ma tête et j'ai souhaité de le voir incendié et qu'il me coiffât de sa vaste carcasse, non que j'eusse le désir d'être tué, — car je tiens à la vie — mais pour qu'il fût anéanti. Oui, je tiens encore à la vie, bien que j'aie ton âge avancé, mon vieux (mille excuses), et sais-tu pourquoi j'y tiens ? Pour voir la fin de la guerre infâme, pour aucune autre raison, je te jure. J'ai assez de bien des choses, mais le spectacle de l'héroïsme de notre France est si merveilleux, si enlevant, générateur de tant d'énergies inattendues, de tant de vertus incroyables, que moi, l'ancien sceptique, je tiens à me remplir le cœur et les yeux de ces visions réconfortantes, et je veux pousser un jour, avec le monde entier, le cri de triomphe, le cri de délivrance, le cri du droit sauvé, du bon sens vengé, de la charité et de la saine raison triomphantes.

« Donc, j'ai vu un zeppelin survoler Paris²². Quel dommage que tu n'aies pas été à mes côtés, sur le toit de ma maison, quand cette noire forme monstrueuse naviguait au-dessus de la Seine, comme un navire paradoxal.

²² NDLR. — Deux zeppelins furent aperçus au-dessus de Paris pour la première fois le dimanche 21 mars 1915, à une heure du matin. Ils lâchèrent deux bombes incendiaires, l'une rue Dulong et l'autre sur la rue des Dames (*Le Figaro*, 61^e année, 3^e série, n° 80, dimanche 21 mars 1915, « Dernière heure », page 2, colonne 6).

« D'abord, nous fûmes réveillés, vers une heure un quart, par des sonneries de trompe et de clairon. Impression bizarre. Je pensai aussitôt à la trompette de Josaphat. J'ouvris ma fenêtre : Paris s'éteignait. Les fenêtres éclairées des maisons d'en face devinrent brusquement noires. Dans l'avenue, sur les trottoirs, des passants attardés crièrent d'un ton gouailleur : « Voici les barbares. » Une voix à l'accent faubourien s'exclama : « Ohé ! Guillaume ». Et une autre : « Empereur d'assassins ! » C'était déjà bien. Je plongeai mes regards dans une vaste étendue de ciel, et tout à coup, j'aperçus, sous un fin cône lumineux de nos projecteurs électriques, la silhouette noire, l'immense dragon volant, porteur de bombes incendiaires, bête apocalyptique par sa forme, mais, tout de même, quoi ! en baudruche ! Et je pensai au mot héroïque de nos chers aviateurs : « S'il le faut, nous entrerons dedans ! » Cette masse noire, cette immense tache errante, déshonneur du ciel, tantôt ici, tantôt là, effaçait les étoiles, telle une nuée chargée d'orage. « Pourvu, pensai-je, que cela ne tue ni enfant, ni femme, que cela ne détruise aucun de nos édifices glorieux ! »

« Mais je ne sais pourquoi cette pensée ne fit que traverser mon esprit. J'admettais bien que cette forme très laide pût tenter quelque chose contre notre magnifique Paris : je n'admettais pas qu'elle pût réussir. Pourquoi ? Je l'ignore. Que veux-tu ? toute l'Allemagne me paraît aujourd'hui dégonflée de son orgueil et de ses forces essentielles. Toute la puissance allemande perd de son gaz qui s'échappe en sifflant et qui empeste l'air.

« Le zeppelin s'en allait, lâchant ses crottes puantes, car, paraît-il, leurs bombes sentent mauvais.

« Ah ! les sales êtres que ces Boches ! Le triste sire que leur Guillaume !... Et ma foi, mon cher, faut-il te dire toute ma pensée ? Je trouve que ces Allemands odieux sont surtout stupides. Oui, odieux, mais bêtes, et bêtes surtout d'être odieux ! Voyons !

voilà des gens qui veulent terroriser tout le monde et, en l'es-pèce, Paris.

« D'abord, ils devraient savoir que, à Paris, ça ne prend pas, d'avoir peur. Et si ça pouvait prendre, encore faudrait-il des raisons un peu valables ! Mais ça ? un zeppelin ? Non !... Ce-pendant, veux-tu un aveu ? Eh bien, en ce qui me concerne, j'ai souvent tremblé quand un autobus passait à mon côté, au bord du trottoir, en me frôlant. Alors, oui, j'avais peur ; peur aussi en taxi-auto, quand tous les autres taxis croisent autour de vous et devant vous, et qu'on dérape brusquement dans le macadam ! Peur, oui, moi, d'être un piéton, dans le Paris d'avant la guerre, mais il n'y a plus d'autobus, en ce moment, dans Paris ; les rues sont dégagées ; on respire. Paris connaît, aujourd'hui, une par-faite sécurité. Pour que leurs zeppelins nous donnassent (par-don) quelque inquiétude, il en faudrait, sur Paris, une centaine, et encore ! Songe à la superficie de la capitale ! au petit espace que peut couvrir la course d'un dirigeable. C'est enfantin.

« Les midinettes qui traversent la rue de la Paix, en se trous-sant d'un doigt léger, quand le pavé de bois est glissant de boue gluante, ont appris à se moquer un peu de la mort. La traversée de Paris à pied est une école d'héroïsme. On voit bien que Guil-laume ignore ça, l'imbécile ! Il n'est jamais venu à Paris, c'est son excuse ; et il n'y viendra jamais, et pour cause. La vois-tu, la magnifique sottise de ces gens odieux ! En vérité, on a autant de chances de recevoir une bombe de zeppelin que de gagner le gros lot à la loterie. Ils ne peuvent faire que peu de mal, et quand bien même ils incendieraient quelques maisons, en quoi cela changerait-il les résultats de la guerre ? Ces gens-là, je te dis, sont des idiots. Ils veulent soulever la terreur, et ils ne soulèvent que l'indignation du monde entier. Eh bien, ils ne s'en aperçoi-vent pas ; ils ne voient pas qu'elle est une force redoutable dé-chaînée par eux contre eux-mêmes. Ah ! oui, les idiots ! les for-

midables crétins ! Ils sont vraiment sans bornes. Et cet empe-reur ? est-il assez invraisemblable ! Crois-tu que vraiment il existe, celui-là ? J'ai vu un zeppelin, mais je ne l'ai pas vu, lui. Crois-tu qu'il soit possible qu'il y ait vraiment sur terre, en Europe, à si peu de distance de Paris, du Paris de Voltaire, un imbécile qui, successeur du grand Frédéric, se prétende l'ami particulier, le *kamarad* du bon Dieu, et qui appelle bon un Dieu voleur, violeur de femmes et assassin, car, conseiller le vol, le viol et l'assassinat à tout son peuple, par le canal de son empereur, lorsqu'on est Dieu, autant dire spiritualiste, c'est se rendre coupable de tous ces crimes. Un zeppelin ne vient pas survoler Paris contre la volonté de Guillaume, l'inspiré de Dieu... Ohé ! Guillaume !... La lâcheté, l'infamie d'envoyer, du haut de l'air, sur des citoyens sans armes, sur des enfants endor-mis, des bombes incendiaires, quelle idée divine ! Je t'assure qu'on a oublié jusqu'ici de qualifier comme elle le mérite la sottise des Teutons, peuple et empereur. Elle est kolossale, haute comme la pyramide de Chéops ! Et je m'écrase devant elle dans un ahurissement qui est inexprimable.

« Les Académies ont répondu au manifeste des intellectuels allemands pour leur déclarer qu'ils sont odieux. Mais elles ont oublié de leur donner à entendre qu'ils sont plus bêtes que cela n'est permis... dans notre Paris du moins. »

Ici se termine la lettre de mon vieux camarade.

HIP ! HIP ! HIP ! HURRAH !

J'ai assisté, voici quelques jours, à un inoubliable spectacle.

Il y a trois ans, la ville de Nice élevait à la Reine Victoria, sur le point le plus haut d'une large avenue qui monte vers Cimiez, un monument commémoratif, œuvre du jeune sculpteur Louis Maubert. Cela se fit, comme on pense, avec grande solennité.

D'ordinaire, on ne fête point les anniversaires d'une solennité pareille ; mais les circonstances commandent les actes, et la ville de Nice a pensé qu'à l'heure où les soldats de la Grande-Bretagne combattent et meurent à côté des nôtres, sur le sol de France, il est bon d'apporter un hommage populaire à la reine Victoria. Cet hommage, les fleurs et les palmes de la Riviera française signifieraient l'affection de la France pour le peuple britannique et ses souverains actuels. Cette commémoration deviendrait la fête même de l'Entente cordiale, — de l'alliance.

La manifestation fut vraiment grandiose ²³.

Ligue antigermanique ; Anciens combattants de 70 ; Union franco-anglaise... Nombreuses étaient les délégations.

En tête du cortège, les autorités civiles et militaires. Les chasseurs alpins formaient la haie. Quand le cortège avait passé, la foule se repliait et marchait à la suite.

On arriva ainsi devant le monument : quatre villes, gracieusement, tendent à la reine des gerbes fleuries : Nice, Cannes,

²³ NDLR. — Manifestation organisée à Nice, devant le monument à la reine Victoria, le 12 avril 1915, par la Ligue de protection nationale antigermanique de Nice et des Alpes-Maritimes. Jean Aicard y lut son poème *Hommage à la reine Victoria et au peuple britannique*.

Grasse et Menton. Maubert est aussi l'auteur du monument d'Alphonse Karr à Saint-Raphaël, et je ne pouvais m'empêcher de penser, devant celui de la reine Victoria, que toutes ces fleurs, offertes par les villes sculptées dans le marbre, sont un peu l'œuvre d'Alphonse Karr, poète et jardinier, qui créa à Nice le charmant commerce des fleurs coupées.

À gauche du monument, adossé à un terrain déclive et verdoyant, se massaient, militairement immobiles, les officiers anglais, écossais, irlandais ; à droite et dans la même attitude, des officiers français.

Au premier rang, en chef de file, se tenait, très grand et de belle allure, le duc de Teck, frère de S. M. Mary, reine d'Angleterre, impératrice des Indes. La duchesse de Teck était présente, apportant à cette assemblée grave le charme d'une grâce accueillante.

La ville de Nice — et je suis fier d'un tel honneur — m'avait prié de prononcer les seules paroles qui furent apportées devant le monument. Madame Moreno, l'impeccable artiste, voulut bien dire mon poème : *Vive l'Angleterre !* Ce cri et celui de *Vive la France !* furent répétés par la foule. « *Hip ! hip ! hip ! hurrah !* » La minute fut profondément émouvante.

Et très émouvant aussi pour le poète, l'instant où il prononça les paroles suivantes :

Anglais ! le globe est bleu ; c'est une sphère d'eau ;
Et l'eau sans borne est votre empire libre et beau,
Et votre bouclier couvre l'orbe du monde...
Entre la France et vous la haine fut profonde...

Quand s'acheva ce dernier vers, je perçus comme un frisson d'inquiétude dans une partie de mon auditoire (la française) ; les Anglais restèrent impassibles ; vivement, très vivement, je passai au vers suivant, pour le souligner avec lenteur :

Mais ce triste vallon est comblé par nos morts !

Alors, je crus entendre le soupir de soulagement de ceux qui avaient craint une trop grande hardiesse du poète ; les têtes de l'immense public ondulèrent ; on eût dit d'un souffle de vent salubre passant sur des pins sonores.

Et nous fraternisons, même dans le remords
(Kipling l'a dit) d'avoir, à Rouen, brûlé Jeanne,
La guerrière d'amour, la sainte paysanne ;
Et celle dont le nom se prononce à genoux,
Fait ce prodige encor : votre entente avec nous !

L'effet du nom de Jeanne d'Arc fut immense. La foule n'hésita plus. Le poète avait dit la parole qui traduisait le sentiment de deux peuples alliés, et qui n'affrontait le souvenir d'un passé de haine que pour le faire fondre au feu ardent des sympathies nouvelles.

J'étais donc très fier d'avoir répondu au sentiment de la foule. Malheureusement dans les premières strophes du poème, j'avais omis de donner un particulier souvenir à l'Irlande ; non par oubli, mais parce que, ayant à improviser mon discours, qui me fut demandé presque à la dernière heure, j'avais effacé par mégarde, en « recopiant », ce nom, d'ailleurs prestigieux : Irlande.

À ce sujet, un Irlandais au nom très illustre, le comte O'Connell, qui signe : « *Médaillé de la guerre de 70* », m'a écrit hier une lettre de généreux reproche. Je la résume :

« En 1870, le chiffre des volontaires irlandais fut si élevé que le gouvernement français en forma une légion spéciale. M. le colonel Massu, commandant de l'état de siège au Havre, souhaita la bienvenue aux Irlandais au nom de l'armée française. La municipalité était représentée par M. Félix Faure, adjoint

au maire. M. P.-J. Smyth, membre du Parlement (et vieil ami de M. O'Connell) s'exprima ainsi : *Nous voulons nous séparer de la honteuse indifférence de l'Europe. Nous sommes Irlandais, amis de la France, et NOUS SOMMES POUR VOUS ET AVEC VOUS JUSQU'À LA MORT.* Aujourd'hui (1914-1915), il y a dans la nouvelle armée de lord Kitchener 20 pour 100 de la population irlandaise née en Angleterre Grande-Bretagne, tandis qu'il n'y a que 7 pour 100 de la population anglaise. »

Je restitue ici les trois vers qui furent omis :

Salut, noble Angleterre, à jamais libre et grande !
Écosse ! honneur fidèle à tes clans de légende !
Fidélité toujours et partout à l'Irlande.

*Semper et ubique fidelis*²⁴, c'est la devise de la célèbre brigade irlandaise. « Irlande, m'écrivit le comte O'Connell, aimant passionnément la France, unie à elle par d'innombrables alliances historiques, a toujours et partout suivi la fortune des armées françaises. L'amour vrai se traduit par des services. »

Fidélité toujours et partout à l'Irlande !

²⁴ NDLR. — Toujours et partout fidèle.

LA GRANDE PATRIE

Avez-vous lu le manifeste superbe des flamingants ? Les flamingants de Belgique sont les Flamands qui voudraient le rester, le rester purement jusqu'à ne point admettre que la langue française soit la langue officielle de leur pays. Rien de plus honorable que ce désir. La question, en tout temps, est de savoir s'il est réalisable et si le sentiment n'est pas ici en contradiction formelle avec les possibilités. Du moins la théorie des flamingants est-elle actuellement en désaccord avec les plus hauts intérêts de la Belgique.

Cet amour de la langue qu'ont parlée nos mères fait partie intégrante de notre amour pour la petite patrie. Les antipatriotes, qui sont des idéologues forcenés, oublient que le patriotisme, en son essence, n'est pas une idée ; c'est un sentiment, le plus simple, le plus naturel, le plus impérieux des sentiments. Il est lié à l'amour que nous avons pour nos mères. Il commence à celui qu'on éprouve pour l'habitat, et sans doute l'homme primitif a aimé son terrier, son gîte, sa caverne. Là il avait ses souvenirs ; les parois de la roche s'imprégnaient à la longue de son humanité ; il y traçait des signes, d'abord grossiers, qui fixaient certains de ses souvenirs ; et ainsi son rocher finissait par devenir un peu de lui-même, comme aujourd'hui le logis retient un peu de l'âme de l'habitant qui l'a orné selon son esprit, son âme et son cœur. Aux alentours du « chez nous », le sentier familier, la rue connue, les maisons des voisins, les usages du groupe, et leur langage et l'accent particulier avec lequel ils le parlent, tout cela nous est cher parce que nous

sentons que cela est encore nous. Si le groupe vient à connaître la nécessité de se défendre contre un cataclysme, un cyclone, contre une épidémie, contre l'incendie ou les malfaiteurs, nous savons, même si nous n'y songeons point habituellement, qu'il nous défendra en se protégeant. Loin de son village, tel brave homme de France se trouvera comme perdu, esseulé, fût-ce en France. Et si dans une cité française où l'accent est tout différent du nôtre, nous rencontrons, par hasard, un inconnu, qu'à son dialecte nous reconnaissons pour un homme de notre province, aussitôt une joie nous vient au cœur. Cet inconnu nous semble un ami ; un lien est entre nous. Nous voilà en confiance, fût-ce à la légère ; et rien jamais n'empêchera un exilé de tressaillir lorsque, en terre étrangère, il reconnaît, il retrouve sa patrie dans les intonations et le langage d'un passant.

Tant qu'il existera des hommes, semblable émotion restera émotion incoercible, douce, digne d'être honorée, et si naturelle que nul raisonnement n'empêchera jamais qu'elle soit.

Voilà le patriotisme initial ; il ne reconnaît que la petite patrie. Quand plusieurs groupes, cités, provinces, se sont soudés, ont fait alliance, se sont donné des usages et des lois identiques, ont adopté une langue commune, parce qu'ils ont des intérêts communs, le patriotisme n'apparaît plus que comme une idée politique ; il s'impose à la réflexion avant de s'imposer au cœur, mais le cœur finit par sentir que la protection de la nation par elle-même fait seule la sécurité de la province, de la cité, du village ; et c'est pourquoi le félibre Félix Gras a écrit cette formule qui est aujourd'hui celle de tous les félibres : « J'aime mon village plus que ton village ; j'aime ma province plus que ta province ; j'aime la France plus que tout ! » Pourquoi l'enfant aime-t-il sa mère plus que tout ? Parce qu'elle est sa protection, et cela n'abaisse nullement l'amour filial ; cela l'explique. « La France plus que tout ! » Ah! comme il faut l'aimer ! comme

on la sent maternelle à tous ses fils ! Comme cet amour finit par devenir un passionné sentiment lorsqu'on sait, lorsqu'on voit que, sans l'idée française, l'homme serait partout diminué, non seulement sur notre territoire mais sur toute la surface du globe. Avec tous ses défauts, qu'il aime trop à proclamer, le Français est, en effet, un magnifique propagateur de libertés, un inventeur d'idées, en science, en art ; un protecteur de faiblesse, un créateur de justice, un émancipateur vers qui les peuples lèvent un regard d'espérance.

Eh bien, et les flamingants ? Les flamingants faisaient, chez eux, la guerre à la langue française, par amour pour la flamande. Le gouvernement allemand a voulu profiter de cette disposition d'esprit des flamingants pour se les rendre favorables « en leur accordant des faveurs linguistiques » que nul d'entre eux n'avait sollicitées. Les politiciens d'Allemagne comprenaient fort bien que le langage est la patrie même ; que les mots dans leur racine rattachent l'âme d'un peuple à ses plus profondes origines ; et ils espéraient (sauf à reprendre plus tard l'autorisation donnée) que permettre le flamand aux vieux Flamands, ce serait les séduire par-là, les détacher de l'esprit moderne de la Belgique, qui est « esprit de France ». Oh ! oui, esprit de France ! Loyauté belge et loyauté française sont même chose ; et même chose sont l'héroïsme français et l'héroïsme belge. La Belgique, solidaire de la France par les traités violés, la Belgique martyrisée par les affreux Germains, s'est sentie outragée par les propositions des reîtres. Les flamingants se sont indignés quand l'ennemi a pu croire que leur âme était capable de se préférer à l'âme wallonne et de se séparer d'elle en face de la persécution. *Belgique avant tout !* s'écrièrent-ils, comme nos provinces disent : « France avant tout ! » Et ils rédigèrent leur manifeste. Et ce manifeste est signé par le grand député flamand, Frans van Cauwelaert et par plusieurs autres députés et

littérateurs. Ils disent qu'ils désapprouvent énergiquement, dans les circonstances présentes, toute discussion entre les partisans de la langue française et ceux de la langue flamande. Ils affirment solennellement leur fidélité au roi et au pays et que le mouvement flamand n'est pas une école de défaillance au devoir, mais une école d'honneur, de sacrifice et d'amour de la liberté. « Entre les Allemands et nous, s'écrient les flamingants, coule le ruisseau de sang versé par notre jeunesse combattante et par des milliers de civils innocents. Au cas où un seul flamingant s'abaisserait à faire cause commune avec les Allemands, il commettrait un crime de haute trahison, tout aussi bien vis-à-vis du mouvement flamand que vis-à-vis de la Belgique. »

Bravo, les Flandres ! c'est ainsi qu'on fait les grandes patries !

LA “POIRE” PURE

Une ferme voisine de ma bastide est habitée par un couple de travailleurs qui a deux fillettes. Les mignonnes nous font quelquefois une visite que je qualifierai de majestueuse. L'une a cinq ans, l'autre en a quatre. Elles sont trop petites pour leur âge, en sorte que leur démarche assurée, leurs moindres gestes, prennent, de l'exiguïté de leur taille, je ne sais quoi de très drôle. La plus jeune suit l'aînée avec une fidélité sans défaillance. C'est, on le sent, sa protection, sa Providence, et elle lui a donné toute sa confiance.

Quand elles arrivent, je les fais asseoir très cérémonieusement, après leur avoir tiré mon bonnet plusieurs fois, en m'inclinant devant elles. Les deux petites personnes regardent ces saluts extraordinaires sans paraître étonnées, ni amusées, comme elles regardent les arbres du jardin ou les nuées du ciel... Il est évident qu'elles acceptent la vie telle qu'elle est, qu'elles ne discutent pas avec elle, et mes révérences, que je voudrais plaisantes, font pour elles simplement partie du spectacle de la vie, comme le balancement des branches de l'arbre ou la course du nuage...

« Bonjour, mesdemoiselles, quelles nouvelles aujourd'hui ? »

Elles ne répondent rien ; elles me regardent sans trop de familiarité, mais sans sauvagerie, avec le calme de la confiance parfaite.

Leur mère pour elles répond :

« Il y a du nouveau, monsieur ; elles savent une chanson que, depuis quelques jours, on apprend à nos petits, dans les écoles. »

Je demande à entendre la chanson. L'aînée se lève, fait deux pas vers moi ; sa sœur la suit comme pour ne pas perdre sa protection, et se tient debout derrière elle ; toutes deux me regardent sans crainte mais sans sourire. Je suis persuadé que la vie leur semble une chose très grave.

La chanteuse attaque la première note. Sa voix est fine, fine, ténue comme un fil de la vierge. Vous savez qu'on ne parvient jamais à comprendre les paroles chantées, même quand elles le sont par une grande diva ; je suis donc devenu très attentif et voici ce que j'entends, sur l'air de la *Marseillaise* :

La poire pure rayonne.

Et les couplets se succèdent, mais aucun sens ne s'en dégage pour moi, quand tout à coup ce vers m'arrive distinctement :

Les Autrichiens sont en déroule.

Cela ne m'apprend rien de nouveau, sinon que la chanson est un hymne guerrier... ah ! mais oui ! *La poire pure* !... c'est « *la gloire pure* » qu'il faut entendre. Tout s'explique. Depuis ce temps j'ai appelé mes deux chanteuses : les poires pures. Je trouve que l'épithète rachète complètement la trivialité du mot poire et restitue à la sottise des êtres de candeur ou d'innocence — l'honneur auquel ils ont droit. *Poires*, soit, parce que ce sont de pauvres créatures humaines, mais *pures* parce que ce sont, en quelque manière, des anges.

Ne sentez-vous pas qu'à partir d'un certain âge il est un peu absurde de rester une poire pure, c'est-à-dire un de ces êtres qui ne sauraient croire à une action qu'ils ne voudraient pas commettre ? une de ces créatures sans malice, totalement incapables de défense, de méfiance, de divination ou de pénétration psychologique du mal ? Elles sont si bonnes, si bonnes, qu'on peut tout leur faire sans risques ; chacun sait cela et en

profite. On sait qu'elles excuseront toujours par un point les pires fautes, les pires coupables. Leur bienveillance est infinie, l'élévation de leurs sentiments est indiscutable, mais leur défaite dans la vie est assurée : « la poire pure rayonne », ô Tolstoï !

On se demandera où je veux en venir avec ce portrait, d'ailleurs rigoureusement exact, de deux fillettes innocentes qui chantent un hymne guerrier ? À ceci, qu'elles symbolisent quelque chose de l'âme française populaire. Et quoi donc ? Une ingénue et dangereuse confiance dans la bonté des hommes ; une parfaite ignorance des perfidies du Malin.

Rappelez-vous ce dialogue d'un officier français avec un officier allemand prisonnier :

« Vos soldats, dit à l'Allemand le Français, commettent en France des atrocités. Prenez garde que nous vous rendions la pareille ? »

L'officier allemand, loin de se déconcerter, se prit à sourire :

« Oh ! fit-il, nous ne craignons pas cela de vous : noblesse oblige ! »

Ce mot a tous les caractères sataniques réunis. *Noblesse oblige*, c'est-à-dire : « Vous êtes, vous Français, des poires pures — oh ! d'une telle pureté que nous pouvons être sans crainte ; vous ne répondrez jamais à nos abominations que par les générosités qui vous sont naturelles. Nous savons que votre bon cœur l'emportera toujours sur les solides raisons que vous auriez de vous montrer durs envers nous ; nous savons que votre bonté de cœur est, selon vous, une noblesse ; et c'est bien, en effet, même à nos yeux, une noblesse véritable, mais que nous n'avons pas et que nous ne voulons pas avoir. Nous sacrifions et sacrifierons toujours tout à nos intérêts, nous autres. Nous sommes la raison scientifiquement calculatrice, et nous prenons en pitié vos sentiments chevaleresques. Vous ne voudrez pas vous démentir. Cela vous serait d'ailleurs impossible. Vous resterez

des poires pures : Noblesse oblige ! »

Tel est le discours contenu en puissance dans le mot bref de l'officier allemand, mais les Boches se trompent s'ils croient pouvoir être féroces avec impunité. Est-ce à dire qu'il faut souhaiter que les bons Français tirent vengeance, après la victoire, des cruautés allemandes ? Œil pour œil, dent pour dent ? Non, certes, car il est bien vrai que noblesse oblige ; mais il y a d'autres lois que la loi de Lynch, et la France fera justice sans cesser d'être la noble France. C'est même là qu'est sa noblesse véritable, nationale : vouloir par-dessus tout la justice. La France trouvera le moyen de punir le crime, de châtier pirates et bandits ; elle y parviendra en restant digne d'elle-même. L'idéal français n'est pas une bonté niaise, c'est une loyauté justicière.

Et si, par hasard, ô Allemands, vous entendez chanter, en ce moment, par des écoliers de France : « La poire pure rayonne », soyez sûrs que vos oreilles vous trompent. C'est *la gloire pure*, qu'il faut entendre.

ALLEMANDS ET VANDALES

À voir les Allemands se ruer sur de beaux pays qu'ils dévastent, à les voir massacrer les populations inoffensives, incendier les plus magnifiques monuments, *on ne comprend pas* et l'on s'écrie tous les jours : « Ah ! les Vandales ! » Croit-on vraiment que ce soit là un jugement sévère et conforme à la justice ? Il n'en est rien ; on fait injure aux Vandales : les Allemands sont pires. Faux civilisés et faux barbares, ils sont monstrueux.

Les Vandales étaient des sauvages vrais, des appétits, en quête de proie, obéissant en aveugles aux lois naturelles qui veulent qu'ayant faim on mange, fût-ce son semblable. On ne reproche pas à des bandes de loups affamés d'être cruels parce qu'ils attaquent troupeaux et berger. On se défend contre eux sans haine et sans mépris.

On n'est pas un criminel parce qu'on est un loup, un lion ou un tigre, et qu'on dévore vivantes de très innocentes gazelles.

Le crime sans nom des Allemands, c'est d'avoir une kulture ; c'est d'être des conscients raisonnants et hypocrites.

C'est d'employer à leur œuvre de mort et de ruine des engins perfectionnés par une science dont ils ont ravi les secrets aux races qui sont seules dignes de les détenir, parce qu'elles ont le culte de la Justice et du Droit.

C'est d'être des chrétiens et d'agir au rebours du suave conseil évangélique, en osant se réclamer de Dieu le Père !

Leur crime, c'est d'être des philosophes et de faire parler au banditisme le langage sacré de la sagesse ! c'est de mettre leur dialectique au service du pire mensonge. Leur mensonge est tel

qu'ils nous font la plus impardonnable des offenses en nous croyant assez sots pour en être dupes.

Le crime des Allemands, ce n'est pas d'être un peuple abruti par une discipline automatique, c'est d'avoir des intellectuels qui ont voulu et forgé cette discipline, qui l'admirent et qui la défendent.

On ne peut que pardonner aux Vandales, hordes ignorantes que la faim rend furieuses. On ne pardonne pas à la nation qui organise savamment le meurtre, le vol, le viol, l'incendie, la dévastation.

Que dit l'Allemagne intellectuelle ? Ceci textuellement : « Le hêtre dans la forêt étouffe tout, autour de lui, pour vivre et s'élever par-dessus les autres végétaux. Il a raison. Sa force, c'est son droit. » Et encore : « Le tigre dans la jungle égorge les proies dont il a besoin pour vivre. La force, c'est son droit. C'est sa force qui fait de lui le roi légitime de la jungle. »

Il est vrai que l'homme a pu légitimement autrefois vivre à la façon du hêtre, et régner à la façon du tigre ; mais il y a beau temps qu'il n'est plus un végétal ni une brute des forêts. Il a sans doute marché — dans les temps préhistoriques — à quatre pattes. Il s'est, depuis, mis debout ; il a levé les yeux vers les astres. En se réclamant des fatalités impérieuses de l'instinct, la honteuse Allemagne nous donne le spectacle d'une intellectualité à quatre pattes et qui plonge dans des chairs crues une gueule rouge de sang.

Or, comme il existe une conscience humaine universelle, l'Allemagne, qui le sait bien, a eu peur tout à coup de la réprobation du monde. Alors, toujours intellectuelle et philosophante, cette Bête d'Apocalypse a osé dire : « On me reproche bien injustement ma férocité à la guerre. Faut-il que le monde soit injuste, jaloux et méchant ! J'ai fusillé, c'est vrai, des prêtres, des enfants et des femmes. J'ai quelquefois mis mes soldats à

l'abri des balles derrière un troupeau de femmes, d'enfants et de vieillards français et belges, comptant bien, avec sagacité, que l'ennemi naïf ne voudrait pas tirer sur les siens. J'ai incendié des villages entiers, usines, châteaux et chaumières. J'ai, sans raisons militaires et même sans aucune autre raison avouable, bombardé et fait crouler de précieux monuments, des chefs-d'œuvre d'architecture, des bibliothèques, des musées et des cathédrales. Et l'on a crié au Vandale ! On a eu tort ! Je ne suis pas le Vandale ignorant. Je suis l'Allemagne consciente, sublime, et toutes ces horreurs, je les ai commises par humanité ! Vous ne comprenez pas ? Vous allez comprendre : j'ai réfléchi et j'ai pensé, dans ma sagesse, que plus la guerre que j'apporte sera horrible, et plus tôt les populations lassées, terrorisées, sentiront, vaincues par l'excès brusque de leurs souffrances, qu'il faut faire la paix à tout prix. Obtenir rapidement la victoire, c'est mettre rapidement un terme aux angoisses de mon ennemi. Vous voyez bien que je suis une race de pitié, de douceur, de délicatesse, de tendresse, une race chrétienne enfin, et digne des respects du monde civilisé. »

Vous savez tous, lecteurs de France, que, accusée de férocité, l'Allemagne intellectuelle a plaidé ainsi sa cause. Ces choses épaisses ont été dites. L'Allemagne a pu croire que l'univers imbécile, le tribunal universel de l'opinion, admettrait la pureté, la sainteté secrètes de ses intentions ! L'Allemagne parlant ainsi voulait se donner les attitudes d'un ange suave tissant un voile d'innocence avec des fils de la Vierge ! Le monde a ri ; il n'a vu qu'un ours maniant des poutres et s'efforçant de jongler avec ! Non, ce ne sont pas là d'ingénus barbares, d'excusables Vandales ; ce sont des civilisés coupables, dont les invraisemblables ruses sont dévoilées. Toutes les abominations qu'ils commettent ont été préméditées, et nous connaissons le vrai, l'unique mobile de l'effroyable agresseur. Que personne, donc,

ne dise plus : « Il est impossible de comprendre leur rage de destruction. Apparemment, ils ont perdu la tête ! Quand ils subissent une déconvenue, il faut croire que leur orgueil s'affole, et alors, ils se vengent, sans raisonner, sur les gens et sur les choses. Ce sont des impulsifs et des inconscients. » Ne répétez jamais plus ces choses. Tous leurs actes sont raisonnés point par point, et voulus. Ce sont de faux barbares, si le mot « barbare » veut dire *non cultivé*. Ce sont de vrais cultivés au contraire : vous savez bien que certains jardiniers (tel Nietzsche) ont pour idéal de produire des monstres.

Le fond de leur pensée, le voici :

« Nous sommes un peuple prolifique. Nous avons besoin de terres nouvelles pour nous y installer et y vivre. La Belgique et la France sont sous notre main. Elles seront à nous bientôt, mais à quoi nous serviront-elles si, une fois allemandes, elles continuent à être encombrées de Français et de Belges ? Détruisons les indigènes ! Nous ne pouvons le faire qu'à la faveur de la guerre... Vite ! des pastilles incendiaires ! vite, des prétextes à tout fusiller. Faisons place nette pour demain ! *Deutschland über alles !* »

Et tournant vers le tribunal universel leur visage d'hypocrisie, ils vont répétant : « Nous vous paraissions cruels ? Quelle erreur ! Combien de fois faudra-t-il vous dire que si nous menons une guerre d'atrocités, ce n'est qu'afin de rendre plus vite à nos vaincus les douceurs de la paix ?... Dieu, qui nous juge, ne s'y trompe pas ! Si nous sommes horribles, c'est par bonté d'âme ! »

Le maire de Lyon, M. Herriot, a écrit récemment : « Il faut, chaque jour davantage, par des enquêtes, par des témoignages irrécusables, établir que cette guerre, c'est le grand crime allemand, afin qu'après les heures d'indignation et de colère, resplendisse l'aube de justice. »

Mais, en attendant, n'essayez pas de ramener au calme d'un juge de profession les victimes du crime allemand : leur fureur est utile ; leur colère est sacrée.

L'OREILLER DU BLESSÉ ²⁵

C'est une œuvre entre toutes bien touchante. « Elle a pour but de munir les formations sanitaires d'oreillers mesurant 0^m,50 sur 0^m,35. Ces oreillers sont garnis de charpie de laine désinfectée, puis recouverts d'une taie blanche facile à enlever et à laver. En moins de six semaines, il en a été expédié plus de trois mille à Nantes, Rennes, Tours, etc. Les fonds ont été produits par des *quêtes faites dans les écoles de Nantes* et du département de la Loire-Inférieure ; la charpie a été faite en classe ; c'est en classe également que les taies d'oreiller ont été cousues. »

Cette œuvre a été fondée par M^{me} Buffet, née de Boisguilbert ²⁶, femme de M. Buffet, conseiller général de la Loire-Inférieure, et par M^{me} Einholtz, directrice d'école, place des Garennes, à Nantes.

Il semble qu'il suffise de signaler cette fondation pour faire affluer les secours dans la caisse, aujourd'hui peu riche, de la Société qui porte ce titre suggestif : *L'Oreiller du blessé*.



Qui de nous ne se rappelle une mauvaise nuit passée, par exemple, dans un wagon de 3^e classe, entre deux voisins qu'on

²⁵ NDLR. — Article également publié dans *Le Stéphanois*, 35^e année, nouvelle série, n° 50, dimanche 25 juillet 1915, page 1, colonnes 4-5.

²⁶ NDLR. — Marie-Amélie-Monique Le Pesant de Boisguilbert (1860-1931), épouse de Jules Buffet (1846-1921), chevalier de la Légion d'honneur, industriel fabricant de produits chimiques à Nantes, conseiller général de la Loire-Inférieure.

s'efforçait de ne point gêner, et qui avaient, eux, pris la précaution de se munir d'un oreiller. Même installé dans un coin du wagon, et n'ayant par conséquent qu'un seul voisin, rappelez-vous le malaise qu'on éprouvait à ne trouver contre l'angle de la voiture qu'un appui dur et glissant.

Rappelez-vous enfin la plainte évangélique : « Il n'avait pas même une pierre où reposer sa tête ! » On dirait que cette absence d'un oreiller, fût-il plus rude que la roche, a été considérée par l'Évangile comme le symbole par excellence d'une grande, de la plus grande misère ! Et si, au lieu de la souffrance d'un voyageur jeune et bien portant, cette absence d'appui se trouve être la torture d'un malade, d'un blessé de la guerre, qui cherche, dans la fièvre, à garantir des secousses de son train sanitaire, un membre brisé et saignant, alors, imaginez le supplice ! et la pitié vous prendra aux entrailles. Songez à la lenteur des trains, à la longueur interminable de la route, et des heures. Le blessé, à toute seconde, se retourne, s'agite, cherchant une attitude meilleure, celle qui pourrait assoupir ses douleurs. Il ne la trouve point, il ne pourra pas la trouver tant qu'il n'aura pas à sa disposition l'oreiller du blessé, « garni de charpie de laine, faite en classe » et « recouvert d'une taie blanche, facile à enlever et à laver ».

Pourquoi répétons-nous volontiers ces mots : « faite en classe ? » Parce que l'oreiller du blessé nous paraît devoir être par excellence le cadeau des enfants à nos soldats. Pourquoi encore ? Parce que l'enfance est l'âge des sommeils heureux, des sommeils bercés et protégés. Nul mieux qu'un enfant ne saura comprendre le besoin de protection de ces vaillants qui, une fois mutilés, redeviennent eux-mêmes enfants tout à coup et qui appellent leur mère. Nul, mieux que l'enfant, ne comprend le charme du petit lit qui se presse contre le lit maternel, comme une frêle embarcation contre un bateau secourable ; nul ne

sent mieux la bienveillance des rideaux qui abritent les rêves ; nul mieux que l'enfant ne conçoit la douceur des couvertures blanches et des oreillers bien blancs.

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi,
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que l'on dort bien sur toi !

L'œuvre de l'*Oreiller du blessé* a son siège à Nantes. Il n'y a qu'à écrire à M^{mes} Buffet et Einholtz, à Nantes, pour avoir d'elles, s'il en est besoin, des renseignements complémentaires. Il faut les aider dans leur œuvre si bienfaisante, si profondément utile, si émouvante.

Je suis persuadé que si les instituteurs et les institutrices expliquent aux enfants l'œuvre de l'*Oreiller du blessé*, tous les écoliers donneront avec élan leur petit sou ou leurs gros sous, afin de procurer à nos soldats blessés un peu de repos, le cousin rêvé qui endort les douleurs lancinantes.

Tenez, lisez cette lettre. Elle émane du médecin en chef du train sanitaire 3 bis, de l'Est :

« M. le Dr Ferry Wilczek remercie de son gracieux envoi Madame la Présidente de l'œuvre l'*Oreiller du blessé*. Il croit s'acquitter en partie de sa dette de reconnaissance en disant à Madame la Présidente toute la joie qu'il ressent, quand un blessé souffre en route et qu'ayant fixé le membre endolori par un ou deux coussins, il s'entend dire que toute souffrance a disparu. C'est désormais grâce à vous et à vos collègues, Madame, que ces mots seront dits, et le sourire du blessé sera pour vous. »

Petits enfants, chers écoliers, vous voudrez qu'il s'adresse à vous aussi, ce sourire reconnaissant du blessé. Un cadeau (rien n'est plus certain) prend un sens particulier, une valeur spéciale selon la main qui le donne. Lorsqu'ils sauront que l'oreiller se-

courageable qu'on leur apportera dans les trains sanitaires, est un cadeau de l'enfance française, que la charpie dont il a été rembourré a été faite dans les écoles, nos chers blessés lui trouveront une tiédeur suave de duvet. Il aura, le coussin donné par l'enfance, une vertu de talisman, un pouvoir magique. Lorsqu'un soldat endolori posera sur lui son front, le coussin lui dira quelles mains l'ont préparé et offert ; il contera à ce pauvre héros les souvenirs de sa propre enfance ; il lui dira, comme aux jours où il était au berceau : « Dors, petit, ta mère veille sur toi ; ta mère, c'est la France, et c'est aussi, par un délicieux prodige, l'enfance qui, pour toi, s'est faite maternelle. »

LETTRE OUVERTE À UN INCONNU

Mon ami, vous m'écrivez en ennemi déterminé, parce que vous n'aimez pas la guerre (moi non plus) et vous trouvez, dites-vous, que celle dont nous souffrons est mal conduite puisqu'elle dure ! Vous ne consentez pas à rendre hommage au généralissime parce qu'il n'a pas refoulé, après la victoire de la Marne, les Allemands en Allemagne. La guerre de tranchées vous indigne ; vous regrettez les beaux corps à corps que, d'ailleurs, vous condamnez, l'humanité ayant, selon vous, mieux à faire que « du viol, du vol, de l'entr'égorgement » à la façon des malades qui *font* de la fièvre paludéenne ou de la tuberculose. Et comme, de toutes mes forces, je m'emploie, par la plume et par la parole, à consoler ceux qui se désolent sans profit pour personne et à montrer à ceux qui se désespèrent les sublimes raisons d'espérer qui se multiplient chaque jour, vous ne trouvez rien de mieux que de m'injurier un peu, même beaucoup, même énormément, — et, ce faisant, vous, pacifiste, vous vous comportez en batailleur ; vous, humanitaire, vous m'adressez des paroles de haine ; vous, humanitaire français, vous vous mettez en état de violence et de guerre contre la France qui combat pour la paix.

Laissez-moi vous dire, mon ami, mon frère français, que le plus intelligent, le mieux doué et même le plus instruit des hommes ne peut pas tout juger. Il faudrait pour dissenter de toutes choses et décider sur toutes choses (et plus que jamais de nos jours où les branches de la connaissance se sont multipliées à l'infini), il faudrait un savoir encyclopédique qu'un seul

homme est incapable de posséder ; le temps de plusieurs existences ne pourrait pas suffire à tout apprendre, ni même seulement à tout effleurer.

Or, d'après le style de votre lettre, on voit tout de suite que vous n'avez pas poussé très loin vos études, et il paraît bien évident que la tactique et la stratégie militaires vous sont des sciences inconnues. Je me hâte de vous dire, mon ami, que je n'y entends pas grand-chose non plus. Je ne vous apporte que des raisons de sentiment et de sens commun, et si je les crois bonnes, excellentes même, contre les vôtres, — c'est que les vôtres sont décourageantes, et les miennes vivifiantes.

Que les miennes soient vivifiantes, pourquoi puis-je me permettre de l'affirmer ? D'abord parce qu'elles me réconfortent moi-même, ensuite parce que je reçois d'autres lettres que la vôtre, plus douces, et à tout instant, des lettres d'inconnus, soldats et officiers, qui combattent et meurent dans ces tranchées que je maudis avec vous ; — et ils m'écrivent : « Redites-nous souvent de ces bonnes paroles qui nous prouvent que, derrière nous, sur le sol de la France resté vierge de la souillure allemande, — on pense à nos efforts, à nos misères, et qu'on croit, comme nous, invinciblement à la victoire finale. Vos espérances, si fermement exprimées, nous soutiennent en doublant les nôtres. »

Voilà ce qu'ils répètent à l'envi ; et comme c'est surtout pour eux que j'écris, vous me permettrez, mon ami, de penser que mes paroles sont allées heureusement à leur adresse et que, lorsque vous y répondez par des cris de haine, vous allez à l'encontre même de ce que vous désirez avec moi : la paix du monde assurée par les armées de la Justice, du Droit et de la Liberté.

« Mais, insistez-vous, qu'est-ce qui vous permet de croire à la victoire finale et aux mérites de nos généraux ? »

D'abord, ô mon ami, je crois à la fin, heureuse pour nous, des hostilités, parce que la foi est une force mystérieuse qui naît et

s'impose à nous, malgré nous. Cette force est créée en nous par des raisons insaisissables, mais réelles qui, probablement, si on parvenait à les formuler, entraîneraient l'adhésion des esprits positifs. Elles sont de ces impondérables qui, sans échapper à notre intuition, échappent à notre analyse, mais qui agissent souverainement — et d'autant plus souverainement peut-être qu'ils sont hors de notre prise.

À la certitude que je sens impérieuse en moi, je donne librement, et après réflexion, mon adhésion complète, parce que je sais, je vois, que cette certitude se communique de proche en proche et devient la source d'utiles efforts. Rappelez-vous ceci : Qui, d'avance, se croit battu, est battu d'avance.

Quant aux mérites de nos chefs d'armées, les résultats qu'ils ont déjà obtenus plaident assez pour eux, si on ne fait pas abstraction, comme vous, des perfides et puissantes préparations de l'ennemi. Nos chefs, je les vois approuvés, loués, par leurs pairs, par les hommes de métier, et mon incompetence, plus prudente que la vôtre, accepte ces jugements que le bon sens ratifie... Il faut songer, pour être juste, que nous manquions de préparation à la guerre, et cela précisément parce que vos coreligionnaires politiques, aveuglés par un humanitarisme qui fut longtemps celui des poètes, ne pouvaient pas croire à la perfidie teutonne, à la barbarie teutonne, à la trahison des prétendus humanitaires d'Allemagne.

D'ailleurs, j'aime mieux m'en tenir, pour justifier ma confiance dans le généralissime par exemple, aux raisons impondérables : Il y a quelque temps, un officier supérieur, qui venait d'assister à une entrevue du général Joffre avec divers généraux, n'a pu s'empêcher de dire : « Pour qu'un homme qui porte le fardeau de tant de responsabilités garde ce calme absolu, cette sérénité parfaite, — il faut qu'il soit bien définitivement sûr du résultat final, c'est-à-dire de la victoire de son pays ! » Nous serions à la

fois absurdes et criminels si nous n'avions pas confiance. J'entends bien, mon ami, que vous êtes pressé. Soyez plus raisonnable. Sachez attendre, et ne répandez pas, je vous en supplie, les impressions que vous m'avez communiquées. Ce serait tirer sur vos troupes, vous qui détestez, me dites-vous, la trahison.

... Oui, sur vos troupes, car fussiez-vous anarchiste et le plus exaspéré des anarchistes, considérez bien que vous n'avez de salut, vous et les vôtres, que celui de la France. Avec elle et en elle, vous serez sauvé ou perdu. — Ce sont les partis les plus avancés qui sont le plus menacés par l'Allemagne féodale, par l'Allemagne de ce kaiser qui, de ses sujets, a fait des esclaves grâce à la discipline d'acier qui courbe sous lui le militarisme prussien. En Allemagne, le soldat dans le rang reçoit sans sourciller le coup de pied au derrière ou le coup de cravache en travers de la figure. Vaincu avec la France, vous deviendriez ce militaire-là. Ne l'oubliez pas.

Si vous êtes, mon ami, l'ennemi déterminé de ce noble empereur, soyez confiant, afin de la mériter, dans la victoire française qui vous permettra de penser librement, d'être ce que vous êtes, quoi que vous soyez.

Plus vous aimez la paix et la liberté, plus vous devez applaudir à la résistance française, compter sur la victoire et espérer dans le génie de la France. Vous aurez, demain, toute latitude pour être un ingrat à votre aise, quand la France sera de nouveau la France paisible.

LA PETITE FLEUR ROUGE ²⁷

J'ai reçu, d'une maman, une bien délicieuse et très judicieuse lettre.

Délicieuse lettre, jugez-en : la mère me parle de son fils ; il a 19 ans, il s'est engagé comme matelot. Elle me dit : « Il y a six mois, il avait l'air d'un grand bébé à moustache ; depuis qu'il a enfilé la vareuse et coiffé le bonnet, il a pris l'air trop sérieux d'un capitaine sur qui pèse la lourde responsabilité de son navire. Et de l'Adriatique il nous écrit des lettres enthousiastes et désolées : enthousiaste de ce que ses yeux s'ouvrent sur la vie et sur le monde dans un décor de féerie, — et désolé de se sentir encore inutile. Pensez donc, Monsieur ! il voudrait bien sauver aussi un peu la patrie, ce garçon ! » N'ai-je pas raison de la trouver délicieuse, cette lettre ? Quelle allègre façon, quelle manière élégante et naturelle de parler du jeune marin, sans allusion aucune aux périls qu'il peut courir ! Le bébé à moustache a pris pour de bon l'air d'un capitaine et il veut sauver un peu sa patrie : cela suffit ; la mère française est fière de son garçon. Elle ajoute : « Merci encore, merci pour le « col-bleu », grand col d'enfant, symbole de la touchante et proverbiale naïveté du marin ; merci pour le pompon rouge, petite fleur d'héroïsme poussée sur le bonnet bleu, crânement. Merci ».

²⁷ NDLR. — Article également publié dans *L'Information*, samedi 20 février 1915, « Tribune libre ».

Et maintenant que vous savez pourquoi j'appelle délicieuse la lettre de cette maman, — vous allez voir pourquoi je la trouve judicieuse.

Le fils de cette vaillante Française venait, au moment où a éclaté la guerre de se présenter à l'École Navale et d'être déclaré *admissible*.

Jusqu'à ce moment-là on avait annoncé qu'on prendrait à Navale 150 de nos jeunes gens : on décida de n'en prendre qu'une centaine. Notre jeune admissible, avec le numéro 105 ou 106, après l'oral, se trouva éliminé. Premier désavantage pour lui, du fait de la déclaration de guerre.

On pensait que nos jeunes gens seraient pris sans oral, comme à Saint-Cyr et à Polytechnique, comme à l'École de Santé militaire. Il n'en fut rien. Les élèves complètement reçus furent incorporés en qualité de simples matelots mais ils font partie officiellement de l'École Navale. Quant aux autres, on leur a permis seulement de s'engager dans la flotte. « Pourquoi, implore la mère de notre jeune col-bleu, n'avoir pas fait, à ce moment-là, une distinction entre les *admissibles* ayant assez bien passé l'oral, et ceux qui n'avaient pas réussi à l'écrit ? Et notez que parmi ceux-ci plusieurs avaient échoué précédemment deux ou trois fois. Et maintenant, quand il va falloir statuer sur l'avenir de ces enfants, ne fera-t-on rien de plus pour ceux qui vraiment avaient fait quelque chose ?... Parlez pour nos enfants, Monsieur. »

Certes, les dieux ont eu leurs raisons, sans doute excellentes, et je ne suis pas dans le conseil des dieux ; mais — les choses étant comme il vient d'être dit — il semblerait juste que la réclamation de cette courageuse maman fût entendue. Elle n'appelle aucune faveur ; elle demande un peu de justice distributive, et je dis que ses observations, si gentiment présentées, sont judicieuses.

La postulante voudrait qu'on prît à Navale les jeunes gens qui se trouvent dans la même situation que son fils. Elle voudrait que leur avenir fût fixé cette année, quand on devrait leur faire passer un examen de circonstance en tenant compte des notes antérieures et de l'interruption des études ; elle voudrait qu'on ne les laissât pas dans une démoralisante incertitude au sujet de leur avenir, et que, au contraire, on leur donnât « ardeur et courage dans ce beau métier d'officier de marine qu'ils sauront alors sûrement devoir être un jour le leur... Je vous assure, Monsieur, qu'il serait dommage que certains, que je connais, n'entrassent pas dans la carrière... — Votre fils, par exemple, Madame ? — Mais certainement, Monsieur ! »

Voilà, transmises au public, les observations d'une mère qui sait réclamer sans se plaindre. Je souhaite vivement que ces considérations paraissent convaincantes à quelques-uns de mes puissants confrères, à Maurice Barrès, par exemple, qui n'a jamais eu un talent plus sûr, plus pénétrant, plus efficace que depuis l'heure où les Cris de la patrie offensée passent par sa voix comme ils passaient par celle de l'admirable M. de Mun.

... Le voyez-vous, dans l'Adriatique, sur un de nos bateaux de France, le gentil col-bleu, le grand bébé à moustache, qui a pris des airs de capitaine, depuis qu'il a coiffé le bonnet bleu ? Il a dix-neuf ans ; et s'il était né 55 jours plus tard, « serait encore sur les bancs du lycée ! » Mais il est là-bas ; il écrit à sa maman des lettres enthousiastes à la fois et désolées ; il aime tant la mer et notre marine française ! il se voyait aspirant, avec la casquette où brille la petite ancre dorée ! il est simple matelot et ne le regrette pas, au contraire ! il sacrifiera bien des choses, même sa vie, à la douce France, — mais, sans le dire, il pense que son sacrifice mériterait qu'on ne le privât point du titre officiel d'élève de Navale, qu'il croyait tenir, qu'il tenait, dont la guerre le prive — que la guerre au contraire aurait pu

lui conférer plus tôt... Il jalouse Saint-Cyr et Polytechnique... Et je pense qu'il a bien raison, — et je plaide pour lui.

De grâce, Monsieur le ministre de la marine, examinez ce cas intéressant. Ne pouvez-vous rien, dites, pour le petit matelot, qui, hier, admissible à Navale, a été refusé avec le numéro 105 ou 106, parce qu'on a reçu seulement 100 élèves au lieu de 150, à cause de la guerre ? mais regardez-le donc, Monsieur le ministre ; ses yeux brillent d'un espoir sublime ; son grand col bleu de marin rappelle encore le large col d'enfant qu'arrangeait sa vaillante mère sur ses épaules d'écolier ; — et, sur sa fière jeune tête frémit le pompon des marins de Dixmude, la petite fleur rouge, — rouge comme la crête du coq gaulois, rouge comme le sang généreux de cette adolescence française, qui est prête à tous les sacrifices pour nous donner la victoire du droit, de la justice et de l'amour : « rouge petite fleur d'héroïsme poussée sur le bonnet bleu, crânement. »

FENÊTRE D'HÔPITAL ²⁸

Lorsque j'étais un petit écolier, j'habitais, pendant les vacances, une maison de campagne aux environs de Toulon. Par toutes les fenêtres qui s'ouvraient au midi, on voyait, resplendissante, la rade de Toulon, par-delà la ville et l'arsenal ; — et, par-dessus les collines en presque île qui ferment la rade, on apercevait la pleine mer, azur et or incandescents. C'est sur ce tableau que s'ouvrirent mes yeux d'enfant ; cet horizon m'apprit la beauté.

Je fus naguère, soixante ans plus tard, accueilli d'urgence dans un hôpital de la marine ; — j'y suis arrivé sans voir les chemins, et quand, le lendemain matin, on a ouvert la fenêtre de ma chambre, j'ai retrouvé, dans ce cadre étroit, l'infini spectacle qui charma mes premiers regards d'enfant. Impression à la fois triste et douce. La vie finissante reliée à la vie commençante. Le retour au point de départ. Le cercle qui se ferme. Mais que de changements dans les détails du tableau ! La ville et l'arsenal n'ont plus les mêmes aspects. Tout vit, même les murs des cités, tout meurt, renaît, se transforme. Et, au changement qui s'est opéré dans ce qui me semblait immuable, je sens mieux encore la fuite de la vie...

Qu'elle est vaste, par le tableau qu'elle enserme, cette haute fenêtre étroite ! Elle s'ouvre sur des jardins en terrasse, tout neufs, aux plantes encore adolescentes. Au bord d'un terre-plein qui

²⁸ NDLR. — Article également publié dans *Le Petit Var*, 36^e année, n° 12668, mercredi 28 juillet 1915, page 1, colonne 6, et page 2, colonne 1.

porte des buissons de roses, se dresse un jeune marronnier. Il a, cet arbrisseau, l'air gauche des enfants parvenus à l'âge ingrat. Ses trois maîtresses branches sont trop épaisses, ses feuilles trop larges par rapport au tronc, qui est frêle. Il porte à sa cime deux thyrses en fleurs qui semblent lourds pour sa taille. Il a l'air d'un jeune homme qui veut « faire l'homme ». Pourtant, demain, je le verrai tenir tête à un coup de vent effroyable. Secoué, comme arraché, perdant ses fleurs, il résistera ! Il résistera d'une façon vraiment surprenante. Il a des souplesses de roseau en révolte. On sent qu'il ne veut pas céder à l'orage. Courbé à moitié vers le sol, il se relève d'un coup, sous la pluie cinglante, et se rejette en arrière dès que le vent, comme à bout de force, le lâche un instant. Je me sens plein d'admiration pour le petit arbuste... C'est un Marie-Louise ; et je me sens tout ému.

En cette saison, les orages durent peu. Voici le calme revenu avec le soir. Le malade, qui était assis, renverse sa tête sur l'oreiller. Alors, je ne vois plus que du ciel, quelques nuages en flocons, très hauts, traversés par le vol tournoyant des martinets et des hirondelles, qui rôdent, gracieux, éveillant des rêves de douce paix, de nids gazouillants et pleins d'attente. Et cependant ces oiseaux sont de petites tombes vivantes, des monstres en maraude, en quête de proies ! Ce n'est pas pour la joie de nager haut dans l'espace et la lumière qu'ils tournoient ainsi sans repos, — c'est pour « faire la guerre », la guerre aux faibles ! Et plus haut qu'eux, alors, monte dans le ciel le regard du malade. Ne révéleras-tu jamais ton secret aux hommes, ciel mystérieux, si cruel et si beau ? À cette question, un sot attend une réponse. « Un sot attend une réponse ! » Qui a dit cela ? Henri Heine — et tout ramène toujours ma pensée à la guerre, à l'horrible Allemagne que son fils Heine n'aimait pas. Ne l'aimait-il pas ? En sommes-nous sûrs ? Nietzsche, lui aussi, prétendait ne point l'aimer ; mais son antipathie pour son pays doit rester suspecte,

puisque son pays tout entier est devenu son élève et n'agit que selon sa philosophie féroce...

La nuit s'est faite. L'extinction des feux sonne dans les casernes toutes voisines. Les notes très mélancoliques des clairons montent vers les étoiles... et la sonnerie se prolonge, s'agrémentant de variations ; — et cela veut dire (on me l'a expliqué) que demain matin il y aura un départ de soldats pour le front... La sonnerie conte cela aux étoiles ; elle est triste et vaillante ; comment serait-elle gaie ? Elle le deviendra quand elle pourra dire : « Dormez, c'est l'heure ; mais la victoire est acquise. Sur vos lits, il y aura, ce soir, des lauriers. Dormez dans la joie et la gloire. »

Hélas ! l'heure joyeuse n'est pas encore arrivée ! La nuit est longue au malade... Enfin, le jour se fait... « Comme c'est beau, la lumière ! » Je pense aux paroles de Goethe mourant : « Encore plus de lumière », disait-il, et l'on assure qu'il parlait symboliquement. C'est le cri d'un Latin. Napoléon disait de Goethe : « C'est un homme ! » Que penserait-il, cet homme, de l'Allemagne actuelle, celle de Guillaume, de Bismarck, de Nietzsche ? de cette Allemagne qui n'aime pas le feu pour sa clarté mais pour ses fumées puantes et homicides ?

Ce qu'il penserait, nous le savons car c'est lui, Goethe, qui a écrit : « Les Prussiens sont nés cruels ; la civilisation les rendra féroces... ».

Par ma fenêtre ouverte, voici que dans ma chambre entre tout à coup la diane, claire comme les cuivres qui la sonnent et où se mire le soleil levant... La diane sonne. La vie recommence aujourd'hui, toute pareille à celle d'hier. Quel est ce bruit de mer roulant des galets vers la plage, pour les reprendre aussitôt en les entraînant dans son mouvement de recul ? La mer est trop loin d'ici pour être entendue. Ce bruit régulier, pareil à celui des plages caillouteuses, qu'est-ce donc ? C'est le bruit des mitrailleuses : dans les gorges de la haute colline, au-dessus de

l'hôpital, nos soldats s'exercent. On tire sans relâche. L'écho des vallées répercute le crépitement des balles... La guerre ! la guerre ! l'abominable guerre allemande, l'admirable défense française, la vision des batailles, des douleurs, des héroïsmes, des calamités, des sublimités, entre par ma fenêtre avec le bruit de marée que font au loin les mitrailleuses et les fusils... Quand te tairas-tu, marée infernale ? Quand ne te verrai-je plus en rêve, marée de sang ? Oh ! la France aimante, la France libre et fière, la France humaine, sauvez la France, l'espoir du monde, canons, fusils, mitrailleuses, engins maudits que la légitimité des droits défendus rend sacrés !...

FAUTES D'ORTHOGRAPHE

Parmi les lettres que veulent bien m'écrire mes lecteurs, j'en ai reçu une, cette semaine, dont je vous dirai tout à l'heure le sens général, mais, de cette lettre je veux d'abord souligner certaine phrase et y répondre. La voici : « Un enfant du peuple vous a écrit une lettre sans orthographe, que vous devez bien mépriser !... » Ah ! cher lecteur, je jugerais digne de peu d'estime l'homme qui mépriserait une lettre parce qu'elle n'est pas d'une orthographe irréprochable. L'orthographe, l'art d'écrire les mots correctement, ou, s'il se peut, d'une manière qui rattache le mot à ses racines, peut fort bien être ignorée d'un honnête homme, d'un brave cœur, d'un homme d'esprit et même d'un homme de génie. J'imagine qu'un physicien peut faire des découvertes qui accroissent le trésor des connaissances et écrire, par exemple, *filosofie* avec des *f*, au lieu de *ph*. Cela n'a qu'une importance relative, à telles enseignes qu'une société s'est fondée pour la réforme rationnelle de l'ancienne orthographe. Cette Société pense qu'il faut se contenter d'écrire les mots avec le moins de lettres possible, pourvu que l'écriture reproduise le son ; ainsi : *filozofie* aura raison contre *philosophie*. Pour moi, il est vrai, j'aime mieux l'ancienne orthographe, primo par habitude, secundo et surtout parce qu'il plaît aux écrivains de retrouver dans l'orthographe les traces du passé des mots. Je crois aussi que la langue écrite selon les vieilles formes est une partie respectable de l'héritage d'une race, mais je sacrifierais volontiers mes préférences en cette matière, et bien d'autres choses encore, si ce sacrifice devait aider la marche du progrès

intellectuel et moral de la nation, accroître le bien-être des malheureux ; si, en un mot, le salut d'un peuple en dépendait. En vérité, il n'en est rien. Qu'il sache mettre l'orthographe ou non, un homme est ce qu'il est, bon ou pervers, honnête ou non. Sa connaissance de l'arithmétique même ne le modifie pas en bien, c'est quelquefois le contraire ; et la vanité de savoir, comme toute autre vanité, est un danger moral. Ce qui fait l'homme, ce n'est ni la fortune, ni même la science, c'est sa faculté d'aimer, d'avoir pitié et de se dévouer à l'occasion ; c'est, en un mot, les qualités du cœur.



J'ai eu un grand-père (il avait douze ans en 1789), qui parlait le patois de Provence, et faisait, en parlant français, des fautes qui équivalaient à des fautes d'orthographe. C'était bien le plus charmant, le plus aimant, le plus noble des roturiers ; et il est resté, dans mon souvenir, à une place que n'atteindront jamais bien des « gros savants ». Je crois bien que ma grand-mère ne savait pas lire ; cela n'ôtait rien (c'était peut-être tout au contraire) à ses qualités d'esprit et de cœur. Pour régler les notes de son boulanger, elle se livrait à des calculs de bonne femme, et, à la vérité, je me vois souvent réduit à faire comme elle.

Le grand Tolstoï, que j'ai aimé à la folie, et que j'aime encore, mais plus raisonnablement, allait jusqu'à croire que les ignorants valent mieux que les savants. Je n'en suis plus aussi sûr que par le passé, mais c'est, ma foi, très possible.

Un sage hindou contemporain a écrit qu'il méprisait la science occidentale. Savez-vous pourquoi ? Il dit à peu près : « Elle est méprisante et n'atteindra pas des résultats vraiment grands, parce qu'elle ne se propose pour but que la satisfaction de connaître. Si un savant d'Europe découvrait demain que les galets de la mer peuvent se transformer en pains, tous les savants s'épuiseraient en cris d'admiration, mais ils ne commenceraient pas

par se réjouir à l'idée que ces pains offriraient aux pauvres une nourriture imprévue et gratuite ! » Ce sage hindou ne savait peut-être pas que, chez nous, la science, représentée par un Pasteur qui a d'innombrables disciples, se préoccupe pardessus tout d'améliorer le sort de la pauvre humanité. Ce n'est pas de science pure que peut se nourrir l'humanité, mais d'amour, de fraternité, de justice... On ne nous dit pas si Jésus écrivait bien l'hébreu. Toujours est-il qu'il ne lui est pas venu à l'esprit d'écrire lui-même les Évangiles, résumés en ces mots éternels : « Aimez-vous les uns les autres » ; il s'est contenté d'en proclamer la beauté évangélique et de la faire luire sur le monde... J'entends bien que sa fameuse fraternité n'est pas réalisée !... mais c'est un idéal — quelque chose comme une étoile peut-être inaccessible qui, pourtant, du fond des infinis, éclaire un peu la marche humaine...



Voilà pour la question de l'orthographe. J'arrive au sens général de la lettre loyale que j'ai reçue, d'un inconnu, cette semaine. Le sens général en est celui-ci : « Comment pouvez-vous croire au triomphe futur de la justice, puisque, à travers les siècles, on la voit toujours offensée et vaincue ? » Suit l'énumération des grandes victimes : Jeanne d'Arc, Étienne Dolet, Urbain Grandier, et tant d'autres... Et, de nos jours, combien d'abominations politiques ! que de voleurs ! que de concussionnaires ! et pardessus toutes ces infamies, les horreurs effroyables de la guerre allemande ! — Conclusion : « Il faut désespérer de la justice ! »

Eh bien, non ! *nego consequentiam*, comme dirait un pédant : je repousse la conclusion. Toutes ces abominations, comment un honnête cœur ne serait-il pas de ceux qui en souffrent, de ceux qu'elles indignent et tourmentent sans cesse ? — Il ne saurait les oublier, il les maudit, — mais, pour en diminuer le nombre dans l'avenir, il faut voir — au-dessus — la belle Étoile,

l'Espérance. Le désir, l'espoir quand même, servent à amener les réalisations, au moins partielles, des beaux rêves humains. Notre République n'est pas sans reproches, certes, mais elle vaut mieux qu'un Guillaume, et, toute imparfaite qu'elle est, elle a permis quelques progrès sociaux, notamment dans l'ordre judiciaire ; elle est la promesse d'une liberté plus parfaite, mieux comprise et mieux pratiquée, plus voisine de la raison saine et de la justice vraie. À vingt ans, déjà contristé, j'écrivais cette ligne :

Ah ! comme il faut vouloir, pour garder l'espérance²⁹ !

Ayons cette volonté. Elle est le gage de la future victoire sur les injustices sociales, comme elle est le gage d'un autre triomphe : celui de la France humaine sur l'Allemagne féroce.

²⁹ NDLR. — AICARD (Jean), « À Lamartine », poème daté « Paris, 25 avril 1867 », publié dans la *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 1866-1867, 10^e volume, pages 303-304 puis dans *Les Jeunes Croyances*, IV, vi, pages 104-106.

LE SOURIRE DE NOTRE MIDI³⁰

« Ne souffrez-vous pas singulièrement, mon ami, lorsque, au réveil, l'esprit oppressé par les songes des nuits mauvaises, moins affreux que les réalités de l'heure présente, vous voyez tout à coup entrer dans votre chambre, par la fenêtre grande ouverte, tout le bleu du ciel de Nice ou de Saint-Raphaël ? La mer le reflète, cet azur débordant de soleil. Dans le cadre de votre fenêtre, il n'y a que du bleu souriant. La terre a disparu. En bas, comme en haut, ce n'est que gaieté physique. Et pendant qu'ici tout est joie pour les yeux, là-bas, au Nord, on souffre, on crie, on meurt — et comment ! Les Flandres sont sous la boue et le sang. La Belgique pleure dans les bras de la France. Comment pouvez-vous accepter l'indifférence des choses autour de vous ?

— Je ne vois plus rien, me répondit-il, plus rien avec mes yeux ; je ne regarde plus que dans mon cœur, où se répètent, en images, tous les tableaux de la guerre monstrueuse, et, en échos, tous les cris des combattants, des blessés qu'on opère et de ceux qui, tout seuls, dans la nuit, couchés parmi les morts, appellent leur mère (même ceux qui n'en ont plus), comme si, soudainement, ils étaient redevenus les petits enfants qui voudraient être bercés. »

La nuit venait, triste infiniment ; une noire bise s'était levée, chassant les nuages de mauvais aspect qui nous avaient caché les derniers rayons du soleil. En cet instant, nous étions d'accord, la nature et nous.

³⁰ NDLR. — Article également publié dans *La Revue hebdomadaire*, 24^e année, tome 2, n° 9, dimanche 28 février 1915, pages 385-388.

Le vieil ami avec lequel je causais a passé une partie de son existence dans les exils, aux colonies.

« Oui, j'ai passé, me dit-il, ma vie entière à regretter la France. Ah ! qu'elle apparaît belle et douce à ceux qui l'ont perdue ou qui craignent de la perdre ! Comme, alors, elle se révèle, s'explique soudainement à eux ! Comme les comparaisons avec les climats d'exil lui sont favorables !... Ô mon ami ! songez à aimer mieux ceux qui vous sont chers ! Songez-y pendant qu'ils sont à vous, pendant qu'ils vivent ! Leur mort, ou simplement leur absence, vous montrera en eux des mérites nouveaux, ceux par où, à votre insu, ils vous attachaient le plus impérieusement à eux. Soyez-leur juste de leur vivant ; et, de même, aimez votre patrie, sans attendre qu'on menace de vous la voler par la force des armes ou qu'elle disparaisse à vos regards dans le lointain, quand un steamer vous emportera vers des terres auxquelles n'est pas mêlée la poussière de vos ancêtres. C'est cette poussière-là qui, chez vous, vous parlait dans le bruissement du blé qui lève ou de la forêt qui reprend sa frondaison de printemps. Je suis, vous le savez, un vieux Provençal joyeux, et un vieux dur-à-cuire, et j'ai pu longtemps me croire rebelle à toute sentimentalité. Or, l'âge a fait de moi un podagre. Je ne sors plus ; je vis avec mes livres dans le passé, avec les journaux dans le présent. L'autre matin, impatienté par la persistance du beau temps qui opposait son indifférence à la cruauté de la guerre, appelé cependant au dehors par la douceur d'une splendide journée d'hiver, j'ai fait, en automobile, une très longue promenade.

« Je me suis fait conduire d'abord dans ces routes sinueuses qui épousent les contours de nos collines et conduisent dans des vallées rocailleuses ; puis, au retour, je voulus suivre, le long de la mer, les plages qui ondulent, gracieusement frangées d'écume. Étais-je simplement poussé par le désir du malade qui veut profiter d'un beau jour ou par l'inquiétude du philosophe

qui veut étudier ses impressions, descendre au fond de lui-même, se confronter avec une nature qui lui parle de joie tandis qu'il souffre ? — Je ne sais, je suis sorti... Ah ! mon ami ! ces vallées, ces collines rocheuses sont celles où j'ai passé ma petite enfance, parmi les oliviers gris et bleutés. Sur ces pentes, le travail de nos aïeux, utilisant les pierres innombrables, a patiemment élevé des gradins qui vont de la base des collines jusqu'au sommet. Chacune de ces marches spacieuses, chargée de terre végétale, porte les oliviers et la vigne, et les câpriers en touffe aux fentes des blocs de calcaire.

« Toutes ces choses, remises sous mes yeux, me rapportaient mes impressions d'enfance, du temps où, tout petit, plus près de la terre, on n'a pas à se baisser beaucoup pour l'interroger et jouer avec elle ; le front de l'enfant n'arrive pas au niveau des hauts fenouils odorants ; ses regards ne s'élèvent pas au-dessus des kermès au feuillage aigu et dur, que broutent nos chèvres sarrasines ; je voyais tout cela ; et tout mon passé, tout le temps où mes pères-grands vivaient encore, revenait en moi et me ramenait à eux. J'avais lu le matin ce mot d'un Allemand à un Provençal de notre Ligurie : « Vous possédez le joyau de la France, la plus belle des provinces françaises, mais vous ne savez pas en tirer parti ; nous saurons l'exploiter, nous autres, quand elle sera allemande ! »

Et, vieil enfant, adossé aux coussins de ma voiture, je me surpris à dire tout bas, du ton qui aurait pu en effet être celui d'un enfant : « Ils veulent nous la prendre ! Ils veulent nous la prendre ! » Oui, elle est si belle, qu'ils voudraient nous la dérober ! Le regret nostalgique que Goethe prête à Mignon n'est pas seulement la rêverie du poète, c'est la convoitise d'un peuple ! La province où *fleurit le citronnier* porte une si riche parure qu'elle a, plus que d'autres, excité, coquette attirante, le

désir des brutaux... Ils voudraient nous la prendre !... Au retour de ma promenade, nous suivîmes les dentelures de la côte, les sinuosités des petits golfes où les basses falaises, rouge et or, s'écroulent dans l'écume argentée des vagues azurées au-dessus desquelles pendent les branches des pins toujours verts et comme transparents. Et toute la mer et tout le ciel bleu, l'espace délivré de la culture, qui est le rappel des pénibles travaux humains, tout l'horizon joyeux, étincelant, papillottant de soleil, s'engouffra dans mon cœur plein d'ombre, où s'agitait la vision des champs de bataille sur lesquels les enfants de la France donnent leur vie, pour nous garder les beautés de notre sol et de nos idéals ; — et, vieux comme je suis, ô mon ami, parce que la mer était trop belle et le ciel trop souriant, je fondis en larmes, j'éclatai en sanglots ; et je revins cacher, dans la solitude de ma bibliothèque, ma honte de n'être qu'un vieillard qui pleure !

Je me levai et tombai dans les bras de mon vieil ami.

LE SURBOCHE

« Vous n'ignorez pas qu'il y a deux morales.

— J'en connais un bien plus grand nombre, me répondit un arriviste d'avant la guerre. »

L'esprit d'arrivisme, n'en doutez pas, fut une des formes de l'invasion allemande ; car il y eut, avant celle des armées de Guillaume, une sournoise et audacieuse invasion allemande, avec Nietzsche pour général. Sournoise, parce qu'elle dissimulait la portée de son dessein qui était la préparation de l'invasion armée ; audacieuse, parce qu'elle déployait un drapeau d'orgueil. Le fourbe Nietzsche s'avancait au pas de parade, reniant, semblait-il, sa patrie, feignant de la blâmer pour en mieux imposer l'esprit, et annonçant à l'univers un *surhomme* qui, nous le voyons aujourd'hui — n'était que le *surboche* !

Pendant longtemps, toutes les fois que nous avions une occasion de rendre hommage, en poète ou en romancier, à l'esprit de bonté, au sacrifice, au dévouement, à l'idéal enfin qui, depuis vingt siècles, fait l'espoir, la fierté, l'enchantement et la grandeur du monde, — beaucoup nous répondaient par des sarcasmes, des précisions expérimentales, des ironies spirituelles et un parfait dédain. Et l'on nous citait Nietzsche, le maître éblouissant, le conculcateur de la pitié, l'inventeur de l'orgueil, l'apôtre de l'individualisme effréné : « Il faut développer ton *moi*, à tout prix, en toute liberté, dans le sens de tes dispositions naturelles. Que rien ne t'arrête ; méfie-toi surtout des sottes compassions ; c'est elles qui te seraient la plus grande entrave.

Sois dominateur. L'humanité est une tourbe vile. Sois grand au-dessus d'elle, sans tenir compte de ses gémissements. La vie superbe et périlleuse, voilà ce que tu dois rechercher. Elle te mènera à être un surhomme, c'est-à-dire un homme au-dessus de tous les autres hommes — et cette gloire sera pour toi le bonheur suprême ! »

Nous connaissons déjà ce discours. La Légende sacrée, où tout se trouve, nous montre Jésus, sur le toit d'une maison, tenté par un diable, vraiment naïf en la circonstance : « Écoute-moi, suis-moi, et le royaume de la terre t'appartiendra ! » mais les yeux divins du Fils de l'Homme regardent ailleurs. Un idéal matériel est une conception trop grossière pour attirer, fût-ce un instant, son attention. Et le diable en est pour sa courte honte.

Nietzsche n'a rien inventé. Son surhomme au théâtre s'appelle parfois don Juan. Ce personnage sans pitié, extravagant d'orgueil, se rend un jour à un rendez-vous galant, dans une calèche à quatre chevaux. Les chevaux sont lancés au grand galop. Tout à coup le cocher les retient parce qu'il voit un vieux, un pauvre vieux, qui traverse la route, et qui infailliblement sera renversé s'ils ne sont pas arrêtés. Et dans ce vieillard un peu sourd et inattentif, don Juan a reconnu son propre père. Mais il est, lui, le prototype du surhomme ; il court à son plaisir, à sa passion, et n'accepte pas de retard ! Il crie à son cocher : « Plus vite donc, au contraire ! imbécile ! » Et il passe, en effet, sur le corps sanglant du vieil homme. À la bonne heure ! voilà un admirable héros, et un idéal bien servi.

Le danger de l'idée nietzschéenne, l'apercevez-vous clairement ? Il faut le voir en ceci qu'elle a exalté et fortifié matériellement la collectivité allemande, c'est-à-dire une nation, une race, faites pour la produire, l'appliquer et en tirer toutes les conséquences utiles, tandis qu'elle affaiblissait et désagrégeait, chez l'ennemi, c'est-à-dire en France, l'âme individuelle coupée

de sa base, comme on peut le dire aujourd'hui sans risquer d'être incompris.

Cela vous semble singulier ? que ce qui fortifie les uns affaiblisse les autres ? Réfléchissez cependant que la malignité, qui est la force propre des démons légendaires, c'est l'affaiblissement et la déchéance des héros.

Dans l'idéal militaire et politique de l'Allemagne tel que l'ont formulé ses intellectuels, on retrouve tous les caractères, sans exception, de la pensée nietzschéenne, — mais au profit de la nation, considérée comme une individualité. L'Allemagne ne demande pas à chacun de ses enfants le don libre de soi, le don touchant et magnifique. Non. Ses gouvernants se sont emparés des âmes individuelles, par des procédés pédagogiques ; ils les ont amalgamées pour ainsi dire, en ont fait comme un bloc plastique où chaque âme, noyée dans les autres, n'a plus de désir, de volonté, que ceux d'une masse compacte et redoutable, uniquement pénétrée du génie funeste de ses éducateurs, des Bismarck et des Nietzsche ; c'est là ce que leurs philosophes appellent l'organisation de l'Allemagne.

Pendant que s'opérait cette création, cette unification monstrueuse, dans laquelle se noient dignité et liberté individuelles, — la morale de Nietzsche ne parvenait qu'à détacher du groupe français quelques esprits, en assez grand nombre pourtant pour qu'on sentît que l'idéal latin perdait, çà et là, chez nous, du terrain. Les traîtres éducateurs allemands envahissaient le domaine de la pensée française. Beaucoup de nos jeunes gens parlaient, avec insolence, du droit qu'on a de « vivre sa vie », serait-ce en foulant aux pieds le voisin. Pendant ce temps, au nom des mêmes principes, un peuple, unifié au rebours de l'esprit d'unité humaine, proclamait son droit d'établir sa puissance et sa gloire sur les autres peuples écrasés. Ce peuple monstrueux, c'est le *Surboche*.

Il croyait les âmes de France corrompues. Il a pu s'apercevoir de son erreur. Devant le péril qu'il fait courir à la liberté individuelle et à la dignité humaine, chères à tout Français, il a vu, il voit encore chacune des individualités françaises, dans un même élan, se donner volontairement à toutes les autres ; il a vu l'amour *nécessaire* se créer subitement et resplendir en nous. Et cet amour est une puissance impondérable, dont aucun mécanisme, si savant soit-il, dont aucun matérialisme n'aura raison. Il a, lui aussi, ses armes matérielles, sa science et son expérience, mais par-dessus il a cette puissance, — d'être la Destinée même de l'Homme.

Quant au surhomme, on connaît sa fin. C'est celle de don Juan, c'est celle de Nietzsche. Ce sera demain celle du surboche.

LA RENAISSANCE PAR LA VICTOIRE

— La renaissance par la victoire, j'y crois, dit Jean d'Auriol, je veux dire que je la crois possible.

— Le seul fait d'être vainqueur n'assure donc pas, selon vous, le progrès moral d'un peuple ?

— Assurément non, dit Jean d'Auriol. Le succès de ses armes inspire toujours au vainqueur un grand orgueil, mais ce sentiment-là, dont il faut se méfier, peut l'enivrer et lui faire oublier les sagesse nécessaires. Savoir user de la victoire est autrement difficile que vaincre. Voyez ce que fut la vie de Napoléon. Pour ce génie des batailles, la guerre était un jeu où il paraissait gagner à coup sûr. La nation française, incarnée en lui, se croyait devenue la maîtresse du monde. Ni lui ni elle ne surent s'arrêter à temps dans la victoire : ils préparaient contre eux, comme à plaisir, des haines et des revanches. Et, malgré cette leçon, l'Allemagne, victorieuse en 1870, s'est perdue par la conquête. Sans doute elle a paru devenir grande par l'unité, mais elle n'a songé qu'à se constituer une grandeur matérielle, à devenir une incarnation de la force brutale et de la guerre sans merci. C'était là une nécessité imposée par la qualité de sa victoire qui était une victoire de conquête, puisqu'elle lui donnait notre Alsace et notre Lorraine. Sa renaissance, son progrès politique entraînaient des germes de mort, la vouaient aux œuvres de guerre, — et mettaient l'Europe sur l'éternel qui-vive. — Toute autre sera notre situation au lendemain de notre triomphe : nous et nos alliés, — vous le savez, n'est-ce pas ? — nous ne songeons dès aujourd'hui qu'à établir la paix sur des bases durables, c'est-

à-dire à écarter des conditions de la paix tout ce qui paraîtra devoir contenir des germes de représailles légitimes. Tout va tendre à réaliser de la justice, à établir des droits, à mettre les traités et la foi jurée hors de l'atteinte des bandits...

— Cela est facile à dire !

— Sans doute, mon cher ami. Et comme je ne suis pas un utopiste aveugle, je sais bien que l'humanité de demain ne va point devenir par miracle une humanité sans tache, sans erreur, angélique ! non, — mais... voyez ce qui arrive pour chaque citoyen de France, depuis la Révolution et la refonte de nos Codes. Les aspirations des révolutionnaires proclamant la liberté, l'égalité, la fraternité, n'ont pas fait de nous de vrais libéraux, des égaux, des frères, mais il n'en est pas moins réel que chacun de nous a évolué, dans la mesure du possible humain, vers des vertus sociales qui s'affirmeront mieux encore quelque jour. La liberté individuelle, l'égalité devant la loi, la mutualité fraternelle, trouvent des défenseurs aujourd'hui qu'elles n'avaient pas hier. Les droits de chacun sont protégés, et tout au moins reconnus. Demain les droits des nationalités, et des moindres, seront de même reconnus par toutes. Cela ne veut pas dire qu'il n'y aura pas quelques coups de canif donnés dans les contrats, mais le principe sera établi ; et y manquer sera d'avance reconnu par la fédération des peuples comme une faute passible d'un châtement. C'est pourquoi il faut que soit réduite à l'impuissance la nation qui a osé définir les traités par ce mot désormais inscrit dans l'histoire : « chiffons de papier ».

— Alors, selon vous, le progrès politique apporté au monde par la victoire des Alliés sera un progrès moral ?

— Je n'en doute pas ! Et c'est chose curieuse de penser que l'immoralité féroce de l'Allemagne aura provoqué, par réaction, l'entrée de la morale la plus haute dans les rapports internationaux et, en même temps, au cœur même de chaque nation.

— Vous allez loin !

— Mais non ; vous savez bien que je suis idéaliste d'espérance mais rationaliste en critique.

— Exemple ?

— Exemple ? Voici. Je crois que la morale a son fondement dans la commune aspiration de toutes les races qui tendent (c'est leur destinée impérieuse) à unifier leur vie. Pour s'unifier, elles se soumettent à des règles, règles provisoirement variables dans leurs détails, mais qui toutes affirment la même orientation.

— Cela, c'est votre idéalisme ; il est même un peu mystique.

— Je n'en disconviens pas, il l'est d'abord ; et c'est pourquoi je cherche à *l'étayer*, après coup, sur quelque raisonnement valable.

— Voyons donc.

— Eh bien, pour ceux qui cherchent à la morale un fondement, sans lequel ils ne sauraient l'admettre comme un impératif qui les oblige malgré eux, voici ce que je trouve. Quelle est la plus haute règle de la morale, par conséquent la plus difficile à *imposer et à suivre* ? — *C'est la loi du sacrifice*. L'instinct naturel veille à ma conservation, tandis que la loi morale, en certains cas, commande le dévouement. Ce dévouement, par quel moyen parviendrai-je à le faire accepter comme un devoir, si je ne peux invoquer les sanctions divines ? D'une façon très simple, en montrant qu'il est, dans certains cas, d'une nécessité si évidente pour le salut de la race, qu'on ne s'y peut dérober et qu'on l'accepte sans résistance, et même qu'on y vole, qu'on s'y rue d'instinct. Eh bien, la guerre actuelle nous a apporté la révélation subite, éblouissante, de cette nécessité. En 1914, avant le mois d'août, toutes les vertus qui tiennent du renoncement semblaient mises en oubli. Si quelqu'un en évoquait le souvenir, celui-là soulevait des railleries joyeuses ou de graves négations. Être réaliste en littérature, c'était proclamer la veulerie humaine comme la seule réalité. Au mois d'août de la même année, tout

fut changé brusquement. Chacun se sentit l'étoffe d'un héros et le fit *bien voir*. On se passe de confort, on est endurant, on meurt avec un sourire, on est le dévouement quotidien ; on retrouve les mots *Patrie* et *France*... Ne voyez-vous pas bien apparaître le fondement de ces vertus, c'est-à-dire *de la plus haute morale*, de la plus difficile à suivre ? Où est-il ? Dans la nécessité de défendre la collectivité qui est notre protection, la source de notre bien-être. Sans cette morale du dévouement, on n'a devant soi que la mort de la race. Donc la morale la plus mystique se révèle comme la plus rationnelle. Q. E. D.³¹

³¹ NDLR. — *Quod erat demonstrandum*, expression synonyme de C. Q. F. D.

GALLIENI

Qu'un sous-marin, protégé par l'invisibilité, vienne sans être aperçu torpiller un navire, fût-ce un cuirassé prêt à la bataille, un tel acte change définitivement la face du monde moral. La guerre a bien perdu toute beauté ; tout y est coup de Jarnac ; et si les Germains triomphaient, c'en serait fait de toute noblesse humaine. Qu'un magnifique soldat tel que lord Kitchener soit tué par un moyen purement perfide, cela est monstrueux.

Il était déjà lamentable qu'un soldat tel que notre Gallieni pût succomber, en pleine activité, frappé par une perfidie de la mort ; mais là, du moins, nous n'avions à maudire que les cruautés imbéciles et surnoisées de la nature, et non plus l'imbécillité cruelle de l'espèce humaine.

Chère et grande figure, pour nous, Gallieni, comme l'était pour nos amis anglais celle de lord Kitchener. Tous deux étaient des soldats organisateurs, à l'esprit net, aux décisions rapides, au coup d'œil divinateur.

J'avais eu l'honneur de faire la connaissance du général Gallieni³², voici de longues années, lorsqu'il résidait à Lyon. Ce fut à un banquet offert au poète de passage, par la *Chanson Fran-*

³² NDLR. — Le général Joseph Gallieni (1849-1916), au terme d'une belle carrière, fut nommé le 26 août 1914 gouverneur militaire de Paris et chargé de la défense de la Capitale : en réquisitionnant les taxis parisiens, il fut l'un des acteurs de la victoire sur la Marne qui stoppa l'avancée de l'ennemi. Décédé d'un cancer, il fut inhumé à Saint-Raphaël, où il avait épousé en 1882 Marthe Savelli (1856-1914), une jeune fille de la ville ; le couple aimait à séjourner dans cette villégiature varoise. Il fut élevé à la dignité de maréchal de France à titre posthume le 7 mai 1921.

çaise, que préside Camille Roy. Tout de suite, je fus conquis par la simplicité affable du grand général ; et la sympathie qu'il inspirait d'abord, on la lui gardait fidèlement. Sur ce terrain-là comme sur tous les autres, c'était un conquérant.

Je le retrouvais souvent en Provence. Et s'il est permis de donner aujourd'hui un sourire au souvenir des heures de repos qu'il venait goûter dans notre séduisant Saint-Raphaël, je dirai que, là, sur un des plus beaux rivages du monde, il fut le ministre le plus illustre d'un roi de fantaisie, le roi de l'*Île d'or*.

Au-dessous des hauts rochers du Dramont, que couronne un sémaphore, une petite île, roussie par le soleil, dort sur l'azur des eaux. Notre ami L...³³ y a fait construire une tour ; et, comme l'île n'appartient qu'à lui, il y règne : il est le roi de l'*Île d'or*. Il y reçoit ses sujets les plus notables ; il y nomme des fonctionnaires ; et le général Gallieni fut son ministre de la guerre, bien avant que nos gouvernants lui fissent faire à Paris, « un métier qui n'était pas le sien ».

Le roi de l'*Île d'Or* me nomma un jour, par politesse, ministre de l'instruction publique, et c'est ainsi qu'il me fut permis d'appeler, durant quelques instants, le général Gallieni, mon *cher collègue*. Le roi presque aussitôt me fit redemander : « Je suis désolé ! me dit-il gravement ; le ministre que vous remplaciez tient à son titre plus que je ne pensais, et il refuse de vous céder son portefeuille ! — Vous êtes un roi singulièrement débonnaire, dis-je au prince, mais vous ne trouverez jamais en moi, Majesté, qu'obéissance parfaite et dévouement absolu. Je vous donne, Sire, ma démission... puisque je ne peux faire autrement.

³³ NDLR. — L'Île d'or, face au cap du Dramont à l'est de Saint-Raphaël, devint en 1905 la propriété du Dr Auguste-Joseph Lutaud (1847-1925), médecin gynécologue et directeur de publications médicales. Il y fit construire la tour carrée, achevée en 1912 et, l'année suivante, se proclama roi de l'île, où il organisait de joyeuses fêtes avec ses amis.

Je regrette seulement de ne pas rester le collègue du général Gallieni. » Le roi me félicita, et je rentrai, comme tant d'autres ministres, dans les rangs des simples citoyens.

Le général possédait à Saint-Raphaël une villa où je lui rendis quelquefois visite... Vastes salles pleines de souvenirs coloniaux, qui sont des trophées.

La villa se dresse parmi les vignes, dans les sables de la plaine que domine la ville de Fréjus.

Depuis le commencement de la guerre, j'ai passé bien souvent devant cette villa du général ; je ne le fis jamais sans envoyer un salut du cœur à celui qu'on nomme désormais le sauveur de Paris.

Un rayon de célébrité touchait le front de Gallieni, dont on connaissait surtout l'œuvre accomplie à Madagascar. La victoire de la Marne l'avait jeté brusquement dans l'orbe même du soleil de gloire.

C'est qu'elle a, cette victoire, qui fut longtemps ignorée, une beauté de légende ; et légendaire deviendra, par elle, le nom de Gallieni.

Lorsqu'Attila, à la tête de ses hordes, menace Paris, Geneviève surgit et déclare : « Il reculera ». Attila recule.

Lorsqu'Attila, à la tête de ses hordes, marche contre Athènes, la statue de Pallas lui apparaît d'abord, au faite du Parthénon. Le roi barbare arrête son cheval, regarde la lance dont la déesse est armée... Cette lance d'or, frappée d'un rayon d'aurore, resplendit soudainement en éclairs — et Attila recule. Les hordes, comme vaincues par la Beauté, rebroussement chemin. La civilisation a vaincu la barbarie.

Miracle ? Si l'on veut. Les dieux ne consentent jamais à la régression définitive de l'humanité en marche vers eux.

Le jour où les armées allemandes, en route contre Paris, tout à coup se décidèrent à laisser de côté la capitale confiée à Gallieni,

ce jour-là, le généralissime eut, dans l'organisateur de Madagascar, un lieutenant inspiré, prompt à assumer la responsabilité d'un mouvement qu'il jugeait nécessaire... Le général Bonnat a écrit : « Gallieni eut un éclair de génie ».

À ce moment-là, dans son épée étincelante, on peut reconnaître la lumière qui fit flamber sur Athènes la lance de Pallas, — et l'Allemagne rebroussa chemin.

Ces légendes, cette vision, me hantaient l'autre jour, quand s'ouvrit sous nos yeux le wagon scellé dans lequel le général Gallieni venait de faire son dernier voyage, de Paris à Saint-Raphaël.

Quand la porte glissa, je ne vis, dans un éblouissement, qu'un drapeau de soie, les trois couleurs, sous des roses. Le soleil s'engouffra dans les plis de la soie illuminée et frissonnante, alluma l'or des décorations, et je crus voir une épée s'élever flamboyante. Et c'était bien, sur tous ces insignes, sur l'étendard et l'épée, la lumière — la même — dont est fait le nimbe d'une Geneviève, et qui rend redoutable à tous les barbares, la lance immortelle de la Pallas Athènè.

LA PAIX DES CHOSES

Il y a des heures, en ce temps à la fois sublime et douloureux, où l'on ne peut porter ses propres douleurs, physiques et morales, qui s'ajoutent comme une surcharge trop lourde à l'inquiétude que donnent les événements. Alors, si on en a la liberté, il faut demander aux choses de la nature un instant de demi-oubli et de paix. C'est ce que j'ai dû faire, il y a deux jours, à une date qui était pour moi un cruel anniversaire.

Je suis allé voir dans mon voisinage, du haut des rochers de Solliès-le-Vieux, près de Toulon, une vaste étendue de plaines fertiles, et les collines verdoyantes qui élèvent dans la lumière leurs beaux contours, et dévalent vers la mer d'un bleu céleste. À nos pieds, Solliès-Pont, verger du Var, nous invitait à suivre les bords du Gapeau, les grands platanes, les ormeaux séculaires, les grasses prairies qu'on dirait normandes. Le contraste est extrême, de la route toute blanche avec les bords ombreux, verts et fleuris, de la rivière. Sur cette route, une ruine étrange nous arrête un instant. Deux petites tours carrées, établies sur le rocher, se profilent sur le ciel très clair. Ruines singulières d'être blanches et roses, sous des touffes de valérianes et de genêts. Ce sont des dentelles, à travers lesquelles on voit le ciel. De la route, la grille de fer poudreuse permet de deviner, à quelques pas, sous la construction, une sorte de caveau, envahi de ronces, un cippe au milieu, comme un autel dédié aux morts inconnus... Nous passons. De hauts peupliers antiques, des platanes gigantesques apparaissent. L'eau du Gapeau leur donne une magnifique jeunesse. Ils abritent Belgentier, son joli

pont, ses tanneries, ses jardins. Plus loin, dans les méandres d'une vallée aux végétations si abondantes qu'elle en est assombrie, voici les deux Mont-Rieux, le jeune et le vieux ; le vieux, avec ses vestiges du XII^e siècle, perdus dans les feuillages, sa sauvagerie émouvante, son silence prestigieux, fond éternel sur lequel les bruits, à peine perceptibles, de l'eau et des nids, font courir comme une broderie éphémère et mélancolique. Ici, des moines jadis vinrent chercher, plus païens peut-être qu'ils ne pensaient, la paix des choses qu'ils confondaient avec la paix de Dieu. Celle-ci serait justice, l'autre est indifférence, mais toutes deux ont le charme aimable de la vie mêlé au charme inquiétant de la mort.

Nous avons emporté le livre d'Édouard Schuré, *L'Alsace française*³⁴, car en ces temps douloureux le désir du repos ne va pas sans remords, et nous voulions donner à la France d'Alsace une pensée fidèle, du fond même de notre France méridionale ; mais l'émotion qui nous venait de cette nature occupée d'elle seule ne nous permit pas d'abord d'ouvrir le livre... Et nous voilà parcourant une route nouvellement créée, délicieuse, qui livre à l'admiration des touristes et des gens du pays toute cette vallée, jusque-là inconnue, de Mont-Rieux-le-Vieux à Signes. De hautes pentes s'élèvent à droite et à gauche de la route jolie, aussi ondulante qu'un ruban léger qui flotte à la brise. Et à nos pieds, toujours, l'eau murmurante sous des enlacements de branches et de lianes. Une fraîcheur suave circule. Une perdrix rappelle... La voici sur la route, suivie, entourée d'un grouillement de poussins à peine éclos. La pauvre mère se tapit dans les herbes rares, aux marges de la route. Elle s'est trop aventurée sur ce chemin que bordent d'infranchissables parapets. Elle

³⁴ NDLR. — SCHURÉ (Édouard), *L'Alsace française*, rêves et combats, Paris, librairie académique Perrin et C^{ie}, 1916, in-16, 330 pages.

pourrait s'envoler, mais elle reste là héroïquement, pour défendre la nichée... Nous prenons un de ses petits, le temps d'une furtive caresse sur les plumes naissantes, et nous le rendons à la mère effarée qui disparaît enfin, suivie de sa bande, dans la brousse retrouvée... Pendant ce temps, là-bas, à Verdun, le canon, incessamment, tonne. La paix des choses et des plus humbles êtres donne aux hommes sa leçon perdue — mais qui se retrouvera.

Aux approches de Signes, des permissionnaires rencontrés se promènent paresseusement, accompagnés de jeunes filles souriantes : des enfants se courent de feuillage. C'est le lundi de la Pentecôte³⁵. Nous sommes à 400 mètres d'altitude. La fraîcheur exquise nous enveloppe. Saluons ici la Provence heureuse, la *Tempé* du Var.

C'est Signes, son maire attentif³⁶, qui ont créé la route nouvelle que nous venons d'admirer et qui est une des plus ravissantes qu'on puisse voir.

Signes ; les rues antiques, quelques-unes pareilles aux rues algériennes, si étroites que le soleil n'y pénètre guère. C'est un Eden de fraîcheur et d'ombre, de douceur apaisante.

Nous entrons dans une maison qui, tout de suite, nous est hospitalière. Là, comme partout, on nous parle du « fils » aujourd'hui soldat. Il est au feu, quelque part, là-bas. La mère nous tend une photographie, celle d'un solide et beau jeune homme. Et elle nous dit avec une grave fierté : « C'est mon petit perdreau à moi ! » Elle espère l'heure où la Grande Main des Destinées le lui rendra...

³⁵ NDLR. — Lundi 12 juin 1916.

³⁶ NDLR. — M^e Ferdinand Mouttet, notaire à Signes, fut maire du village de 1892 à 1929. Il était le notaire préféré de Jean Aicard : il établit l'acte d'acquisition par notre écrivain de la maison de Solliès-Ville le 14 septembre 1916 et reçut son testament.

Et *l'Alsace française* ? Dominé par les émotions de la journée, par la puissance des spectacles que nous offrait le pays, — nous n'avons rouvert le livre que le soir, « à la maison ». Aucun livre ne dit mieux, d'une façon si décisive, les raisons historiques qui font que l'Alsace est française et doit rentrer dans le concert de nos provinces. Quand on a lu Édouard Schuré, Alsacien, on sait de quel amour l'Alsace chérit l'idéal français, celui de son choix. Elle est fille de l'âme et de l'esprit de France. Il est temps qu'elle nous revienne. Elle va nous revenir ; et cette assurance, à mesure que je relisais le précieux livre, se mêlait en moi indubitablement au sentiment de force renouvelée que venait de m'inspirer en pleine nature, la paix des choses...

Ô charme et paix des choses, eurythmie, souffle calme ! vous ne sauriez être un mensonge. Vous êtes l'espoir et le gage d'une paix humaine, qui viendra, douce et magnifique, sous un Arc triomphal.

TABLE DES MATIÈRES

Des cris dans la mêlée	111
Libres propos de Jean d'Auriol	115
Notre ami Boulot l'anarchiste	118
La Noël des Noëls	122
Les écoles de mutilés	127
La pucelle d'Orléans	131
Les deux sous de Jean d'Auriol	135
Suprême jugement	139
Ces demoiselles	143
Les bêtes puantes	147
Une consultation	151
Le drapeau belge	156
Y a bon, la France !	159
Réponse à de bonnes lettres	162
La victoire est pour nous	166
La lutte pour la paix	170
Leurs Majestés les peuples	174
Quelle noce !	177
L'étincelle sacrée	181
Nos bons braconniers	186
Les oreilles du mur	190
La journée des mort	194
Garros	197
Mon village	202
Bleu et noir	205
Les deux races	209

Amour prime tout	213
Masques plus vrais que les visages	218
La main gauche	222
Le rouge-gorge	226
La mésange	230
Ils « faisaient lumière ». La mort du Gambetta.	234
Pour l'avenir	240
De bonnes histoires	243
La poésie patriotique	247
Les trois victoires françaises	251
Ohé ! Guillaume !	254
Hip ! Hip ! Hip ! Hurrah !	258
La grande Patrie	262
La « Poire » pure	266
Allemands et vandales	270
L'oreiller du blessé	275
Lettre ouverte à un inconnu	279
La petite fleur rouge	283
Fenêtre d'hôpital	287
Fautes d'orthographe	291
Le sourire de notre Midi	295
Le surboche	299
La renaissance par la victoire	303
Gallieni	307
La paix des choses	311

Dominique AMANN

Directeur de la publication d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre résidant de l'académie du Var (30^e fauteuil).

Crédit photographique :

Clichés Dominique Amann.